

Éditions MobileRead

SANS M'SIEUR LE MAIRE

Richard O'Monroy

SANS
M'SIEUR LE MAIRE

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1890

LE SERMENT DE LÉO



C E N'ÉTAIT PAS sans une certaine mélancolie que notre ami Bertrand de Comfort errait sur les planches de Trouville. Arrivé depuis trois jours sur cette plage renommée pour ses aventures faciles, il n'avait pas encore trouvé l'âme sœur de la sienne, et dame ! pour Bertrand, trois jours d'abstinence était un grand maximum que sa constitution et sa conscience l'empêchaient de dépasser. Où étaient-elles les belles élégantes de jadis : Raumesnil, Serka, Mignoret, Dubarry, Malabarre ? À Aix peut-être, ou simplement à l'Exposition de Paris. Cependant, une semaine des courses, une *grande semaine*, c'est sacré, on n'a pas le droit de désertier la pelouse de Deauville-les-Bains.

Il en était là de ses réflexions lorsque, devant le kiosque des journaux, il se heurta à une petite femme, vêtue de cachemire blanc, avec un chapeau canotier campé drôlement en arrière sur sa tête blonde et toute frisée.

— Léontine Thiron !

— Bertrand !

— Toi ! Ah ! si je m'attendais... Non, si je m'attendais !

Il s'arrêta, se rappelant que la phrase était de Dupuis dans les *Brigands*, – c'est étonnant comme les onomatopées de cet acteur sont entrées dans le langage courant – mais il tendit ses deux mains à Léontine avec une vraie joie. Léo à Trouville ! Mais alors on était sauvé. Et il revoyait un printemps charmant passé en compagnie de cette jolie fille, avec promenades à cheval, déjeuner à Armenonville, excursions dans la rue du Caire et dîners sur la tour Eiffel ; un tas de rendez-vous très gais, très pimpants, dans un cadre très ensoleillé et qui lui avaient laissé de bons souvenirs. Il se rappelait surtout certaines nuits passées à l'hôtel-perchoir de la rue Fortuny – une pièce par étage – dans la grande chambre japonaise où le seul et unique meuble était un grand lit également japonais. Au plafond, comme lustre, une lune dans laquelle un poète regardait dans la direction des oreillers – voyez-vous le paillard ! – Sur les murs tendus d'étoffes de soie bleue brodée d'or, des dieux ventrus, des dragons, des magots drôles, des petites femmes sortant de potiches au milieu d'une floraison bizarre, un enchevêtrement de per-

sonnages fantastiques auxquels, dans le vague du réveil matinal, Bertrand essayait de constituer une existence, un état civil, une histoire, jusqu'à ce que Léontine, le prenant dans ses bras, fût venue le rappeler à des sujets plus réels. Et les départs où l'on se jurait mutuellement fidélité pour toute la journée, il revoyait tout cela avec ravissement ; ce serait exquis de recommencer le roman interrompu par l'arrivée du prince Karakoff... mais on ne lutte pas contre un Karakoff qui possède trois provinces en Ukraine.

Les Cosaques de l'Ukraine
Digue don daine !
Ne valent pas ceux du Don
Digue don don !

À propos, était-il là, Karakoff ? Et d'une voix brève, après les premiers mots de reconnaissance échangés, Bertrand demandai non sans une certaine inquiétude :

— Es-tu libre au moins ?

— Oui, et depuis pas longtemps ; j'ai accompagné le prince ce matin au train de dix heures.

Ô joie, ô ivresse ! Léo n'était pas en puissance de maître. Pour une jolie veine, c'était une jolie veine, et, tout à coup, pris d'un certain frisson – le frisson

du monsieur qui depuis trois jours n'a pas trouvé l'âme sœur de la sienne – Bertrand saisit familièrement, à la mode anglaise, le bras de Léontine et lui dit :

— Où demeures-tu ?

— À la villa des Bruyères, rue des Sablons.

— Eh bien, allons-y ! Tout de suite, veux-tu ?

— Jamais de la vie !

— Ah ! Je comprends, chez toi... à cause de l'indiscrétion des domestiques. Eh bien ! viens chez moi, à l'hôtel de Paris. Je suis dans l'annexe ; une petite cage à lapins, dans laquelle il faut ouvrir la porte et la fenêtre pour passer son habit... Mais le lit est bon et l'on peut recevoir qui bon vous semble.

— Je n'irai pas non plus vous voir dans l'annexe.

Bertrand devint tout à coup très rembruni :

— Alors... le prince est déjà remplacé ; il y a un successeur ? Ça n'a pas été long !

— Je vous ai dit que j'étais libre.

— Je n'y comprends plus rien... C'est donc fini, nous deux ?

— Ai-je rien dit de semblable ? Vous êtes bête, mon pauvre ami !

C'était l'espoir qui renaissait ; mais Bertrand, excité par la difficulté, reprit avec plus d'insistance :

— Alors, pourquoi diable ne veux-tu pas venir me voir aujourd’hui ? Des raisons de... santé ?

— Oh ! pas du tout, mais que vous êtes drôles, vous autres hommes ! Je ne veux pas venir aujourd’hui, *parce que* – le *parce que* des femmes – ce *parce que* terrible sans motif avoué, sans raison, sans cause apparente, et qui est le plus terrible obstacle qu’un amoureux ait à surmonter. Quand je me suis mis en tête d’être sage certain jour, le diable lui-même ne m’en ferait pas démordre.

— Ma petite Léo, je ne puis pas t’expliquer, mais si tu savais !... Je ne t’ai jamais tant désirée qu’aujourd’hui. J’ai un fonds de tendresse à dépenser, des économies de baisers dont tu ne saurais te faire une idée vague. J’ai faim de tes caresses, j’ai soif de tes lèvres, et ce n’est pas un de ces appétits qui peuvent se remettre... c’est tout de suite.

— Je vous assure, mon pauvre Bertrand, que vous avez bien tort d’insister.

— Mais saperlipopette ! As-tu besoin d’argent ? Tu tombes bien, je suis assez en fonds pour le moment.

— Moi aussi. Par conséquent, ce moyen d’influence vous échappe.

— Alors, avoue tout de suite que tu ne m'aimes plus.

Comme il arrive toujours en pareil cas, la difficulté avait porté le désir de Bertrand à l'état aigu. Surexcité jusqu'au paroxysme, il parlait, il parlait, essayant à tout prix d'attendrir Léontine, qui le regardait de côté avec ses yeux moqueurs ; il évoquait le passé, revivant les beaux jours du printemps dernier. Voyons ! Est-ce que ça n'avait pas été bon ? Est-ce que lui, Bertrand, n'avait pas été l'amant le plus dévoué, le plus follement épris qu'on pût rêver ? Et lorsqu'il avait été lâché pour Karakoff, ne s'était-il pas conduit en parfait gentleman ? Avait-il fait une récrimination ? proféré une plainte ? Non ! ce qui distingue les gens comme il faut, ce n'est pas la manière de se prendre, c'est la façon de se quitter. Et il était rentré dans son coin, muet, résigné, et elle n'avait plus entendu parler de lui. Et un beau jour, le hasard les remettait, elle et lui, face à face, nez à nez, lui toujours amoureux, elle toujours charmante et momentanément libre ; et elle refusait ! C'était épouvantable. Des prières il passait aux menaces. Il allait la surveiller toute la journée, aux courses, au Casino, partout, et s'il voyait le monsieur cause de son échec – car évidemment il y avait un monsieur, – et vli !

et vlan ! ah ! ça ne serait pas long ; on verrait ce que pèse la main d'un marquis de Comfort sur la joue d'un gêneur.

Pendant tout ce long discours, Léontine Thiron avait écouté impassible, haussant parfois les épaules quand ce pauvre Bertrand devenait trop absurde, mais cependant le regardant avec des yeux qui n'avaient rien de désespérant. Quand ce fut fini, quand l'orateur eut épuisé tous les moyens dits de conviction, supplications, promesses, colère, invectives, etc., elle lui dit simplement en montrant ses quenotte de jeune chien :

— J'ai dit ; c'est mon idée ; je n'irai pas vous voir aujourd'hui.

Et pour éviter la continuation de la scène, elle s'éloigna souriante, tandis que Bertrand, de son côté, s'en allait furieux. Décidément les femmes ne valaient pas les quatre fers d'un chien. L'ingrate ! Pas même la reconnaissance du cœur ! Pas même le souvenir des sens !... Et cependant... Bah ! les jolies filles ne manquent pas à Trouville, et il en serait quitte pour l'oublier.

La vérité, c'est qu'il ne l'oublia pas du tout. Il la vit, toute seule, lire un roman, adossée à une cabine de bains ; il la vit, toujours isolée, dîner à une pe-

tite table sous la tente de l'hôtel de Paris. Après, elle fit un tour au concert, et à dix heures elle quittait le Casino sans avoir adressé la parole à âme qui vive. Derrière elle, Bertrand prit rapidement le chemin de la rue des Sablons ; mais, arrivé devant la villa des Bruyères, il se vit impitoyablement fermer la porte au nez.

Il rentra chez lui exaspéré, et dans un état difficile à décrire.

Le lendemain matin, à neuf heures, on frappait à la petite chambre de l'annexe et Bertrand stupéfait voyait entrer Léo comme un ouragan. En une minute elle avait enlevé son grand chapeau garni de fleurs, et son cache-poussière de soie mauve sous lequel il n'y avait... qu'une chemise parfumée à l'iris ; et, une seconde après, elle était pelotonnée comme autrefois dans les bras de son ami.

— Voyons, demandait Bertrand entre deux baisers, explique-moi : pourquoi n'as-tu jamais voulu hier ?

— Parce que, en partant, le prince m'avait fait jurer sur les saintes images de ne pas le tromper de toute la journée. Et, vois-tu, si j'avais manqué à ce serment-là... ça m'aurait porté la guigne aux courses !

SUR LE VOLGA
(fantaisie russe)



AH! C'ÉTAIT UNE RUSSE bien extraordinaire que la comtesse Trajowska. Grande, mince serpentine, elle avait des cheveux auburns, d'une nuance invraisemblable, des yeux amoureux frangés de longs cils, un petit nez un peu kalmouck largement dilaté, et surtout une cervelle aussi déséquilibrée qu'il est possible de l'avoir. Elle n'était pas seulement bizarre, elle était le contraire de la raison. C'est elle qui, un jour, faisant ses emplettes, à Pétersbourg, avait écrit sur son carnet :

Allumettes	1 rouble
Bottines	10 roubles
Chapeau	21 roubles
Je ne me rappelle plus quoi	440 roubles

Cette absence de mémoire pour les quatre cent quarante roubles avec le souvenir exact du rouble d'allumettes la peignait tout entière. À côté de cela, de grandes qualités : de première force au *wint*, espèce de whist des plus compliqués; un talent tout

particulier pour rouler la cigarette d'un petit coup sec entre le pouce et le doigt du milieu; une très jolie voix, dont elle se servait pour chanter, en s'accompagnant sur la mandoline, toutes les romances bohémiennes que se font dire les grands seigneurs par les Tziganes lorsqu'ils vont aux îles pour souper, se griser et faire la fête; enfin une habileté remarquable pour conduire sur la Grande-Morskaïa sa troïka attelée de trois superbes trotteurs orlow, caparaçonnés et couverts de grelots.

En dépit d'ailleurs de ses allures excentriques et légères, un grand esprit de conduite; des adorateurs à foison, des officiers des régiments Préobrajenski, des chevaliers-gardes qui encombraient sa loge au Théâtre-Michel, mais pas un amoureux sérieux : « Pas ça! pas ça! » comme chantait Judic dans *Madame l'Archiduc*. Bref, je vous jure que l'ensemble de ce caractère aimable, absurde, exécrationnel et charmant, formait une personnalité pas banale. Vous l'auriez sans doute trouvée folle au bout d'une semaine, mais vous l'eussiez certainement adorée au bout de cinq minutes.

Je lui avais été présenté à un grand bal costumé chez la princesse Olga; elle m'était apparue coiffée du kakochnick national avec le sonafan en satin

blanc et le manteau de velours rouge brodé or d'après des modèles de Tiflis. Elle était véritablement exquise dans ces étoffes de brocart soutachées à l'orientale, et ses cheveux coupés en garçon avec la raie sur le côté lui donnaient une vague ressemblance avec la pauvre Adah Menken. Pendant toute une saison j'avais valsé avec elle, soupé avec elle, flirté avec elle, sans obtenir d'ailleurs autre chose que quelques privautés sans importance, et, ma foi, aguiché par ce jeu, peut-être allais-je me décider à lui offrir de troquer son nom russe contre un nom français, et de changer son état de veuve contre celui de femme légitime d'un secrétaire d'ambassade – épris au point de faire toutes les sottises imaginables... Pourtant, avant de me lancer dans une aventure aussi scabreuse, j'aurais bien voulu avoir quelques renseignements sur ce caractère fantasque et sur ce passé inquiétant. En dépit des apparences, était-ce une vertu ? Était-ce au contraire une Messaline cachant sous de grands dehors mondains une existence des plus dissolues ? Mais auprès de qui s'informer sans paraître ridicule ?

Or, un soir que je la reconduisais dans une des voitures de l'ambassade, le hasard fit tomber entre mes mains le petit carnet auquel j'ai déjà fait allusion

plus haut et qui débutait par une tenue de comptes si extravagante.

À peine m'avait-elle quitté que j'avais aperçu le livre tombé sur le tapis de la voiture ; l'ayant ouvert à tout hasard, j'avais lu une rubrique qui attira mon attention : *Sur le Volga. Souvenirs.*

Quels souvenirs?... Évidemment ce que je fis n'était pas très correct, mais dans la diplomatie nous avons l'habitude de déchiffrer les correspondances... et puis, quand on a l'intention d'épouser une femme, on a bien le droit de connaître un peu son passé. Elle m'avait, en effet, souvent parlé avec émotion d'un certain voyage sur le Volga dont elle avait gardé un adorable souvenir. Cette excursion en Russie correspond au voyage traditionnel sur le Rhin, avec cette différence que le Volga est deux fois plus large que le Rhin et que ses rives, très plates, ne sont pas dominées par les vieux châteaux qui ont rendu célèbre le fleuve german. On part de Moscou en chemin de fer ; on s'embarque à Nijni-Novogorod et le quatrième jour l'on arrive à Astrakhan, où commence la mer Caspienne.

Et je lus ces quelques notes transcrites en caractères fins aristocratiques.

Premier jour

Ma voici embarquée sur le *Tsarevitch*, c'est le plus beau des bateaux faisant le parcours. Il est vraiment superbe avec sa lumière électrique, ses salons spacieux, sa salle de danse, sa bibliothèque. On ne saurait rêver une organisation plus confortable. Au fait, pourquoi ai-je eu la pensée de tenter toute seule cette excursion?... Je ne sais trop. Peut-être simplement pour faire *a change*, comme disent les Anglais. Dieu merci ! Je ne connais personne parmi les quatre cents passagers ; on ne me fera donc pas la cour, et je pourrai me laisser aller tout entière à mes impressions.

Le capitaine, un gaillard superbe, avec des yeux bleu d'acier et une barbe blonde descendant comme un fleuve sur sa poitrine, a été excessivement aimable. Il a installé lui-même ma chaise longue sur la dunette, et, debout près de moi, m'a donné toutes les explications possibles sur le paysage. Il est vraiment très bien, sanglé dans son uniforme à broderies d'or, et sa grande casquette, enfoncée sur les yeux, projette une ombre qui donne à tout le visage si mâle, si bronzé par le soleil, une étrange mélancolie. Ce

qui me rassure, c'est qu'il a l'air très poli, mais d'une froideur de glace.

Deuxième jour.

Aie ! Aïe ! Voilà ce que je craignais. Le capitaine – il paraît qu'il s'appelle le comte Pankratieff – y a été de sa déclaration. Au fond, c'est un peu ma faute. Piquée de sa froideur, j'ai voulu savoir si véritablement un cœur battait sous cette tunique de marin. Alors, je me suis renversée en arrière dans mon fauteuil d'osier, le bras replié sur la nuque, et tout en jouant avec une rose que j'avais prise dans l'entrepont, je m'arrangeais pour que la fleur allât de ma bouche à ses joues, en frôlant chaque fois mon comte Pankratieff d'une molle caresse.

Il faut bien se distraire un peu... et les bords de ce Volga sont si plats !...

Cela n'a pas manqué. Au premier effleurement, le capitaine m'a regardée, très troublé, comme un homme qui ne sait s'il rêve ou s'il doit oser. J'ai soutenu son regard en riant, mais j'avoue que ça ne m'a pas été commode. Ce diable d'homme a dans l'œil un reflet bleu d'acier...

Puis j'ai recommencé à causer comme si mon geste avait été purement machinal, et au bout de quelques minutes je l'ai renouvelé en passant la fleur tout près de sa moustache.

Pour le coup il a tressailli comme s'il avait reçu une décharge électrique, et me serrant brusquement le poignet :

— Comtesse, s'est-il écrié ! Comtesse, je vous adore !...

Enfin, une fois de plus, j'ai fait jaillir l'étincelle ! N'importe ! Prenant un air très indigné, très hautain, je me suis levée et j'ai regagné ma cabine où je me suis enfermée.

Troisième jour.

Je commence à craindre d'avoir fait une grosse sottise en jouant avec le feu. Qui eût jamais cru cela de ce grand blond flegmatique ? C'est un volcan que cet homme. Pendant toute la journée il m'a fait les déclarations les plus folles, les plus absurdes, les plus incendiaires. Il parlait, il parlait, se grisant de ses propres paroles, prenant toutes les saintes images à témoin qu'il n'avait jamais aimé au monde personne

comme moi, et qu'il faudrait que je lui appartenisse coûte que coûte.

Et comme, pour jeter une douche sur son enthousiasme, je lui disais en riant que je le trouvais profondément ridicule, il m'a lancé un regard qui m'a fait frémir et a ajouté qu'il était maître absolu à son bord. J'ai voulu me lever comme la veille pour rentrer chez moi, mais il m'a clouée sur ma chaise d'un geste brutal.

Décidément c'est une bête fauve. Il faut louvoyer jusqu'à mon arrivée à Astrakhan. Heureusement que c'est demain. Mais dans quelle bête d'aventure ai-je été me lancer là ? Je me suis crue en liberté sur le quai de la Cour, alors que j'étais dans une cage, en puissance d'une brute.

Quatrième jour.

Cela se gâte de plus en plus. Je compte les heures, les minutes, les secondes qui me séparent de mon arrivée au port. Toute la nuit je me suis barricadée, mais j'étais plus morte que vive, et je n'ai pu fermer l'œil. Le matin, à dix heures, Pankratieff m'a déclaré qu'on arrivait à sept heures à Astrakhan et que si à six heures je ne m'étais pas donnée à lui, il

se faisait sauter avec moi, les quatre cents passagers et le *Tsarevitch*.

Ce n'est pas possible et pourtant... grattez le Russe et vous trouverez un Cosaque. Ah ! comme j'ai eu tort de gratter le Russe... même avec une fleur !

Cinq heures. – Il vient du faire placer dix barils de poudre dans les soutes. Lui-même se promène sur le pont d'un air égaré et fou. Les quatre cents passagers se pressent autour de moi dans des attitudes de désespoir et me supplient les larmes aux yeux – et sans trop savoir à quel prix – de leur sauver l'existence. Ô ma mère!...

Sept heures. – (Dans ma cabine, en vue d'Astrakhan. Exténuée, brisée, morte...) J'ai sauvé les quatre cents passagers.

Cette dernière phrase prouvait un bon cœur, mais elle m'a donné à réfléchir... et décidément je n'ai pas épousé.

LOUISE ?...



— Alors, misérable, tu n’as emporté que mes bottes Chantilly ?

— Oui, mon capitaine.

— Et tu ne t’es pas dit qu’aux grandes manœuvres, où L’on est à chaque instant appelé à former le cercle autour du général Bourgachard, c’est-à-dire sous l’œil du maître, il fallait absolument des bottes d’ordonnance ?

— Pas songé, mon capitaine, pas songé.

— Brute ! Cosaque ! je te ferai périr sur la paille humide des cachots ; mais en attendant tu vas retourner à Versailles, et gare à toi, si tu n’es pas revenu ce soir avec les bottes – les bottes, les vraies, les seules qu’il me faut pour la prise d’armes de demain matin.

— *Biengue*, mon capitaine. Je retournerai à Versailles, vous serez *content*, mais les bottes Chantilly vont mieux à mon capitaine, té !

Cette conversation mouvementée et vibrante avait lieu entre Raoul de Folangin, capitaine-commandant au 16^e cuirassiers, et son ordonnance Louis

Perdriol, un brave garçon de Sommières (Gard), c'est-à-dire du Midi, et même du « Midi un quart », tant il avait conservé l'accent, les coutumes et la redondance du terroir. – Pas très intelligent – il ne savait ni lire, ni écrire ; pas très débrouillard, mais dévoué et discret, ce qui constituait deux qualités essentielles pour un capitaine un peu viveur comme l'ami Raoul.

En ce moment, d'ailleurs, et bottes à part, le capitaine était légèrement ennuyé. La municipalité l'avait logé au château de Frampierre, chez la duchesse d'Agens ; or, s'il est agréable d'avoir une chambre à coucher avec lit à balustrade Louis XV, un valet de chambre pour son service personnel, trois boxes à mangeoire de marbre pour ses chevaux, etc., etc., il est parfois gênant, au retour de manœuvres d'où l'on revient éreinté et poudreux – poudreux et éreinté, – d'avoir à redevenir un gentleman, à faire des frais, et, revêtu de son uniforme numéro un, à rester jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit entouré de nobles personnages ne se doutant pas une minute de l'heure crépusculaire à laquelle vous avez à vous lever le lendemain matin.

Puis, comme nous l'avons dit plus haut, Folangin était joyeux viveur, et il comprenait que dans

ce beau castel il fallait absolument de la tenue. Impossibilité absolue de faire de l'importation, c'est-à-dire de demander par retour du courrier quelques beautés parisiennes peu farouches, venant délayer de leur blanche main la lourde cuirasse, éponger avec le mouchoir de dentelle le front meurtri par le casque d'acier, et faisant succéder aux rudes travaux de Mars les molles voluptés de Vénus. Et il enragait en pensant que ses lieutenants Belière et Folarçon, logés chez de simples particuliers, dans des maisonnettes du village, pouvaient facilement faire venir leur maîtresse ou mieux encore vivre sur le pays sans que toute une galerie d'ancêtres perforés à Bouvines ou escrabouillés à Malplaquet eussent à se voiler la face dans leur cadre doré.

Qu'eût dit la duchesse d'Agens dont la noble prestance rappelait au capitaine, légèrement intimidé, le mot de Chérubin parlant de la comtesse Almaviva :

— Qu'elle est belle!... mais qu'elle est imposante!

En recevant l'officier lors de son arrivée au château et muni de son billet de logement, la châtelaine avait été fort gracieuse sans doute, rappelant les vieux souvenirs de famille qui unissaient de longue

date les d'Agens aux Folangin, mais il y avait dans son parler grave et lent, dans son port de tête, dans ses gestes nobles, une raideur un peu hautaine qui décourageait toute familiarité, et faisait involontairement penser, dans ces hauts salons lambrissés, aux us et coutumes de la cour du Grand Roi cramponné par la Maintenon.

Arrivé depuis le matin, le capitaine était dans sa chambre, occupé à signer avec son maréchal des logis chef des bons de lard et des bons de tabac, et, ceci fait, il allait sur la carte chercher la cote 117, où, le lendemain, à l'aube, son escadron devait servir de base de formation, lorsque l'adjudant-vaguemestre entra, fit le salut militaire, et dit :

— Une dépêche pour mon capitaine.

— Donnez, dit vivement Folangin.

Il décacheta et lut :

« Arriverai Frampierre avant dîner, par train six heures soir. – LOUISE. »

Ce télégramme était bien court : neuf mots, neuf petits mots ; mais il eut cependant le don de faire pâlir le capitaine. Ainsi il y avait une certaine Louise qui allait débarquer avant dîner et qui allait venir le relancer au château ! Qui ça, Louise ?... Et il cherchait dans sa tête... On n'est pas arrivé à l'âge heureux

de trente et un ans sans avoir connu des masses de Louises, mais précisément il y en avait trop, et son imagination fatiguée se perdait dans la longue revue rétrospective qu'il eût fallu passer. D'ailleurs, grande ou petite, brune ou blonde, demi-castor ou courtisane, il y avait un fait certain, brutal... elle arrivait à six heures. Elle se présentait chez la duchesse. Eh bien, ça allait être joli !

En une seconde, il entrevit toutes les conséquences de cette équipée : l'indignation de la châtelaine, l'expulsion probable du castel, le rapport aux chefs, la diminution du prestige vis-à-vis des inférieurs, un scandale dans tout le faubourg Saint-Germain, et, qui sait ? plus tard... une réputation à jamais compromise... un mariage manqué !

— Satanée Louise !... murmurait-il avec rage. Je vous demande un peu ce qui lui prend de venir ainsi, sans dire gare, me rejoindre aux manœuvres ! – Est-ce de l'amour ? Est-ce de la rage ?

Avant tout, il fallait parer au plus pressé et amortir le choc de rencontre. Aussi fit-il demander le lieutenant Belière :

— Lieutenant, lui dit-il, à brûle-pourpoint, voulez-vous me rendre un grand service ?

— Tout à vos ordres, aujourd'hui et toujours, vous le savez, mon capitaine.

— Eh bien, voici, c'est assez délicat... mais je compte sur votre dévouement. Je suis averti par dépêche qu'une certaine Louise doit arriver à Fram-pierre ce soir à six heures. Je n'ai pas besoin de vous faire comprendre comment, dans ma situation au château, un tel débarquement constitue une catastrophe.

— Une véritable catastrophe, appuya Belière en s'inclinant.

— Alors, mon cher ami, j'ai pensé à vous pour détourner l'orage. Rendez-vous à la gare à six heures, remarquez la donzelle ou conservez-la pour vos plaisirs personnels; ça, je m'en contrefiche; mais, avant tout, empêchez-la, coûte que coûte, d'arriver chez la duchesse.

— C'est entendu, mon capitaine, vous pouvez compter sur moi; j'ajoute que cette mission de confiance me flatte infiniment. Mais pour la remplir avec intelligence, et pour éviter toute gaffe, il serait nécessaire que j'aie à peu près le signalement de la voyageuse.

— Vous êtes superbe! mais pour cela il faudrait savoir qui m'a télégraphié. Si par hasard c'est Louise

Leycheville, c'est une grosse blonde un peu fadasse, mais ornée de ces avantages qui tiendraient avec peine dans la main d'un honnête homme. Si c'est Louise de Clèves, c'est une grande mince, serpentine, avec des yeux qui pourraient incendier le magasin à fourrages... Maintenant, je réfléchis que c'est peut-être Louise Parmentier, une brunette avec le nez tourné à l'imprudence... Ah ! surtout pour celle-là le débarquement serait déplorable, une dégaine... une tenue ! J'en frémis rien que d'y penser.

— Mon capitaine, permettez-moi de vous faire observer que ces renseignements sont bien vagues.

— Je sais bien, mon pauvre ami, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je compte sur votre tact pour bien savoir reconnaître, parmi les voyageurs paisibles descendant du train, la personne plus... ou au contraire moins... enfin, vous me comprenez.

— Heu ! heu !... Savez-vous, mon capitaine, ce qui serait plus simple ? Venez vous-même à la gare, embusquez-vous dans la salle d'attente *derrière un rideau bien tiré*, comme on dit à la Haute-Cour, et là, vous me ferez signe. De cette manière ; je serai sûr de ne pas me tromper.

— Eh bien, soit, mon cher Belière, mais si elle allait m’apercevoir... Ah ! je suis bien tourmenté. Enfin, marchons !

Comme l’heure approchait, les deux officiers se rendirent à la petite station de Frampière. Belière enchanté et entrevoyant déjà dans cette aventure les moyens de passer une soirée fort, agréable, Folangin, au contraire, inquiet, énervé, et le cœur agité des plus sombres pressentiments. Ah ! cette Louise, cette Louise !... Ainsi qu’il avait été convenu, le capitaine se cacha derrière les rideaux de la salle d’attente, et le lieutenant, allumant une cigarette, se mit à arpenter de long en large le trottoir du quai. Enfin, un coup de sifflet retentit, et tandis que Folangin, tout en sueur, s’épongeait le front, le fidèle Belière se précipitait vers le train de six heures qui entrait en gare.

Il en descendit trois voyageurs : un vieux monsieur en panama, avec un melon sous le bras ; une grosse nourrice ornée d’un poupard assez mal-propre, et Perdriol, portant triomphalement les bottes d’ordonnance enveloppées dans du papier. Il n’y avait pas, d’ailleurs, la moindre Louise, car vraisemblablement cela ne pouvait être la nourrice. Et tandis que le capitaine, un peu rasséréné, débarrassé d’un poids terrible, se demandait qui diable avait pu

lui envoyer le télégramme, il vit Perdriol qui avançait et lui criait avec son accent méridional :

— Eh *biengue*, mon capitaine a reçu la dépêche :
« Arriverai par le traingue de six heuress ? »

— Alors !... alors c'est toi qui avais signé Louise ?

— Je n'ai pas signé, mon capitaine. Je ne sais pas écrire. Mais j'ai dicté la phrase à l'employé, et je lui ai dit que je m'appelais Louiss, Louiss Perdriol, té ! Au moins, comme cela, j'ai pensé que vous seriez rassuré plus vite. Êtes-vous *countent* ?

LE CAPITAINE MIAOU



J'AVAIS ÉTÉ invité à déjeuner par les officiers de Versailles à leur mess, hôtel de Brissac. Le repas avait été très gai, et au café, la conversation étant venue à tomber sur l'arrivée du shah à Paris, on se mit à chercher quel serait l'escadron qui serait commandé d'escorte ce jour-là.

On allait demander à l'adjudant le cahier de contrôle, lorsque tout à coup le lieutenant Belière dit :

— Pas besoin de chercher le tour. Pour recevoir le shah, il faudra évidemment désigner le capitaine Miaou.

Ce fut un éclat de rire général.

— Oui, oui, s'écria-t-on à la ronde, Miaou est indiqué !

Le capitaine Miaou ? Je n'osai pas sur le moment manifester une curiosité trop indiscreète, mais, quelques minutes après, prenant Belière dans un coin, je lui demandai :

— Qui est-ce, le capitaine Miaou ?

— Parbleu ! c'est Des Gourmettes, le commandant du 4^e. Ah ! c'est juste, vous ne savez pas pourquoi on lui a donné ce surnom. Eh bien, mon cher, j'en suis bien désolé, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. Allumez un cigare, dégustez votre mazgran glacé à petits coups et, pendant ce temps, je vais vous conter l'histoire.

» Il faut d'abord vous dire que Des Gourmettes n'est pas pour moi un capitaine, c'est un ami. Tous les jours, le service fini, nous sautons dans le train, nous passons ensemble la soirée à Paris le plus joyeusement du monde aux Ambassadeurs, au Cirque, au Jardin de Paris, dans tous les endroits de plaisir et, bien souvent, après le dîner, il nous arrive de nous tutoyer un peu... Ce qui ne m'empêche pas le lendemain matin de me retrouver devant mon peloton, sur le terrain de manœuvre, très à ma distance et respectueusement attentif au moindre mouvement de sabre fait par mon chef. À Paris, je suis son camarade, mais à Versailles, personne n'est plus discipliné et plus scrupuleux observateur de la hiérarchie militaire.

» Or, il y a deux ans, nous fûmes invités ensemble au grand bal de la princesse de Raglan. Vous n'avez pas oublié cette fête qui fit époque dans les

fastes mondains. Il fallait absolument être déguisé en bête, ce qui pour nous était assez gênant à cause de la manœuvre à cinq heures, manœuvre à laquelle il était impossible de manquer, le colonel n'accordant jamais de permission à cette époque de l'année. S'il nous avait été possible de nous rendre à ce bal en uniforme, nous aurions pu revenir de Paris à cheval et c'eût été une simplification; du moment qu'on était déguisé, le retour en voiture était nécessaire, mais on pouvait encore se tirer d'affaire avec le break du régiment.

» Des Gourmettes choisit un costume de chat qui allait très bien avec sa figure ronde, ses grands yeux clairs et sa moustache hérissée. Sur la tête, une peau de chat blanche en forme de casque et surmontée de deux oreilles droites doublées en satin rose !... Au cou, une grosse faveur bleue portant un grelot d'or; l'habit brodé, la culotte, les bottes garnies de peau de chat, et entre les pans, une queue gigantesque garnie d'une tringle en fer qui la faisait retrousser d'une façon victorieuse.

» – Voyez-vous, avait dit le costumier, quand on danse, cela se balance d'une manière très gracieuse, et avec cet ornement-là on a un vrai succès auprès des dames.

» Bref, mon capitaine était très bien. Quant à moi, j'étais en coq – ce n'est peut-être pas très modeste, mais un lieutenant a bien le droit de dire qu'il... chante quand il veut, et que les cocoricos réitérés ne lui font pas peur. De plus, sous ma jupe en plumes, j'étais culotté et botté pour la manœuvre, si bien que je n'avais que mon dolman à passer et ma crête à enlever pour être le lendemain en tenue de service.

Le grand jour arrivé, je partis avec Des Gourmettes. Il avait dîné copieusement et paraissait un peu lancé. «Tu comprends, me disait-il, je ne veux pas être un de ces vulgaires chats de gouttière comme on en voit chez les traiteurs. Je veux être le chat des salons, un chat ronronnant, étincelant, étourdissant.»

Toute fatuité à part, notre entrée chez la princesse fit sensation. Tous les invités, rangés autour de la balustrade, sur le vestibule du large escalier de pierre, accueillaient les nouveaux arrivants par des cris d'animaux appropriés au costume. Ce qu'il y eut de *miaous* et de *cocoricos* lancés à notre vue..., ce fut un vrai charivari. Moi je me redressais en agitant mes ailes, tandis que mon capitaine se passait très

drôlement la patte derrière l'oreille, comme font les chats quand il va pleuvoir.

Au bout de l'escalier, nous trouvâmes la princesse merveilleusement costumée en paon. Un ressort lui permettait d'ouvrir ou de fermer à volonté derrière elle une magnifique queue en forme d'éventail; elle n'exécutait d'ailleurs cet effet de déploiement que pour les invités de marque et je dois dire que pour le chat et le coq la séduisante maîtresse de maison mit toutes voiles dehors.

Nous voilà donc lancés dans le bal. Ah! mon ami, vous ne sauriez vous faire une idée de l'effet magique produit par ces femmes ayant pris le pelage de tous les fauves, le plumage de tous les oiseaux, même de ceux de paradis. Un tas de petits casques bizarres, aux aigrettes chatoyantes, aux reflets miroitants, aux houpettes extraordinaires, se balançant à chaque gracieux mouvement du col. Moi j'avais au bras la marquise Pourley de Saint-Gris en ibis rose, et quant à Des Gourmettes il avait trouvé la petite Boisonfort costumée – ô heureuse coïncidence! – en chatte. C'était vraiment la plus admirable minette qu'on pût rêver. Sa cuirasse de satin blanc dessinait son corps charmant à la croire nue; son dolman, également en satin blanc bordé d'hermine, était

couvert de brandebourgs et de grosses torsades de soie blanche, tandis que sous la jupe courte, la jambe apparaissait fine, nerveuse, au-dessus des bottines de satin également bordées d'hermine.

À vrai dire, Des Gourmettes m'inquiétait un peu. Ravi de sa rencontre, exalté par le contact de la séduisante créature qui s'appuyait sur son bras, il l'emmenait vers le buffet un peu plus souvent peut-être qu'il n'eût été de raison, et s'excusant sur la chaleur de sa tête fourrée, il avalait les verres de champagne avec une incontestable maëstria.

C'était le grand défilé, mais je dois avouer qu'il en résultait une éloquence, un bagout extravagant ! On disait les choses les plus folles du monde, et l'on se promettait d'en faire de plus folles encore. Au moment du cotillon, je constatai avec terreur que le couple avait disparu ; trois heures venaient, en effet, de sonner, et il était de toute nécessité de remettre le cap sur la ville du Grand Roi, si nous voulions arriver à temps pour la manœuvre.

Abandonnant mon ibis, je partis à travers les allées du parc, et après forces recherches, je trouvai enfin sur un banc, derrière une charmille, mon couple chat tendrement enlacé.

— Que le diable t’emporte ! me cria Des Gourmettes avec rage, tu viens m’interrompre au plus beau moment.

— Mon capitaine, je regrette d’apparaître comme la statue du commandeur au festin de Don Juan... Mais il faut me suivre !

— Lieutenant, fichez-moi le camp, ou je vous fourre aux arrêts jusqu’à la fin de vos jours.

— Mon capitaine, insistai-je avec fermeté, en route pour Versailles !

Il allait protester, mais heureusement la petite chatte Boisonfort, cause du litige, s’était enfuie toute confuse et un peu chiffonnée, laissant seulement sur le banc, comme trace de son passage, quelques brindilles de fourrure blanche.

Des Gourmettes sacrait : « Misérable ! Bandit ! Coquin ! Je te ferai pourrir sur la paille humide des cachots ! » Je regardai mon pauvre capitaine de chat. Hélas ! Il n’y était plus du tout ! les libations, les émotions du jardin... bref, il avait un plumet gigantesque. Sans discuter avec lui, je le pris par le bras et, moitié par persuasion, moitié par force, je l’entraînai vers la rue Saint-Dominique. Là, nous eûmes encore un mal énorme, au milieu de la file des voitures, à retrouver le break du régiment ; bref il était près de trois heures

quarante quand nous montâmes en voiture. Je hissai péniblement mon capitaine qui tomba comme une masse sur la banquette et s'y endormit de ce sommeil du juste qui ressemble tellement à celui de la brute.

— En route ! criai-je au cocher, nous sommes en retard. Allume un peu, et vas-y de la verte allure.

Nous partîmes à un bon trot. J'avais ouvert toutes les glaces, espérant que le grand air du matin dégriserait un peu mon compagnon. Mais, ma foi, il ronflait si bien que je préfèrai le laisser dormir. Il serait toujours temps de le réveiller à Versailles. Cependant le temps marchait, quatre heures, quatre heures un quart, et nous n'étions encore qu'à Sèvres... et la route s'allongeait, poussiéreuse, longue, interminable. Je commençais à avoir la fièvre, tirant vingt fois ma montre, calculant les distances. Nous avons tous passé par là, nous autres officiers, quand nous craignons de ne pas arriver en temps pour un service. L'exactitude, voyez-vous, est dans notre métier comme un point d'honneur.

Que vous dirai-je ? Cette malheureuse crainte fut la cause de tout le mal ; en franchissant les portes de la ville, je ne pensais plus à mon capitaine, je n'avais plus qu'une idée, qu'une obsession, me

mettre en tenue et sauter à cheval. En arrivant devant la rue de Noailles où j'habitais, j'arrêtai le break et, sans donner un ordre, sans réveiller Des Gourmettes, je bondis hors de la voiture, qui continua à descendre l'avenue de Paris.

Deux minutes après, par un de ces prodiges de changement à vue que connaissent seuls les officiers entraînés, je galopais ventre à terre vers le quartier de l'Orangerie, continuant ma toilette en route, et me boutonnant en marchant. J'arrivai correct, ficelé, casqué, juste à temps pour me placer devant mon peloton. Quant au capitaine de l'escadron, bien entendu, il brillait par son absence.

Et tout à coup, au moment où le colonel venait de commander sabre à la main, et où toutes les lames brillaient au clair, on vit entrer dans la cour le break au petit trot, puis au rire homérique de sept cents cavaliers, on en vit sortir mon malheureux Des Gourmettes en chat. Avec ses oreilles de satin, sa fourrure blanche, son grelot d'or, sa queue en trompette, et se frottant les yeux, tout ébaubi, sans trop savoir où il se trouvait.

Le colonel avait trop ri pour sévir ; d'ailleurs Des Gourmettes était le meilleur capitaine du régiment et l'on pouvait, pour une fois, faire preuve

d'indulgence ; mais les hommes n'oublieront jamais la vue de leur chef ainsi déguisé, et le surnom de capitaine Miaou lui est resté.

Et voilà pourquoi, mon cher ami, c'est le quatrième escadron qui sera sans doute commandé d'escorte pour l'arrivée du shah de Perse.

À QUI L'ESTAMPILLE ?



ILS ÉTAIENT DEUX candidats pour l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer : Saint-Machin et Flambergeon. Pourquoi, me direz-vous, nos deux amis avaient-ils précisément choisi ce siège du Pas-de-Calais ? Mon Dieu ! pour des raisons différentes : Flambergeon possédait un chalet grand comme la main sur la falaise, un peu à droite de l'*Imperial Hotel*, ce qui le faisait propriétaire dans le département ; Saint-Machin, lui, venait depuis dix ans au Casino, tout simplement parce qu'on y trouvait de jolies Anglaises ; or, Saint-Machin affirmait que quand l'Anglaise se met à être jolie, elle l'est dans des proportions... surnaturelles ! Avec cela, une bouche fraîche, et une certaine manière de vous embrasser longuement et savoureusement sur les lèvres... Saperlipopette ! Ah ! oui, il eût été doux d'être le député de Boulogne-sur-Mer !...

D'ailleurs, tous deux très convenables et très éligibles : physique agréable, bonne tenue, fortune suffisante pour faire face aux frais de l'élection ; Flam-

bergeon avait peut-être plus de bagout, plus de redondance dans les idées ; de son côté, Saint-Machin avait plus de distinction, et était arrière-petit-fils d'un capitaine éborgné à Fontenoy lorsque les Anglais avaient tiré les premiers ; or, on a beau dire... ces souvenirs-là... ça fait toujours un bon effet sur les masses.

— Je t'assure que tu as bien tort de t'obstiner, insinuait Flambergeon. Comme propriétaire terrien, je suis sûr de passer au premier tour.

— Mon pauvre ami, si je me présente contre toi, ta candidature est à la mer, affirmait Saint-Machin. On ne connaît que moi sur la plage.

— En es-tu bien sûr ?

— Et toi ?

Nos deux amis se regardaient sans rire, ce qui prouve qu'ils n'avaient aucune prétention au rôle d'augures. Comme ils ne pouvaient s'entendre, chacun d'eux étant décidé à ne pas céder à l'autre, et de plus, comme cette rivalité funeste pouvait faire passer un troisième larron, Flambergeon eut une idée lumineuse :

— Allons voir le général à Londres, et demandons-lui qui de nous deux il veut patronner. À qui l'estampille ? Une fois qu'il aura prononcé, ce-

lui qui aura reçu l'investiture devra rester le candidat unique.

— C'est entendu : je me sou mets d'avance au verdict de Portland-Place.

— *All right !* riposta Flambergeon qui connaissait Londres et savait l'anglais d'une manière approximative.

Le lendemain, les deux amis candidats s'embarquaient sur l'*Éclair*, le grand bateau qui fait le service entre Boulogne et Folkestone. La mer était assez houleuse.

— Ah ! s'il pouvait tomber bien malade !... soupirait Flambergeon en regardant son ami du coin de l'œil.

— Ah ! si le voyage pouvait complètement l'abrutir, murmurait Saint-Machin.

En dépit du tangage et du roulis, nos candidats se comportèrent tous deux à merveille, et c'est la mine rose et fleurie qu'ils débarquèrent sur le coup de cinq heures à Charing-Cross.

Nos deux amis, montés dans leur chambre, réparèrent le désordre de leur toilette, arborèrent le chapeau haut de forme sans lequel on ne saurait se montrer dans la capitale anglaise, puis ils se rencontrèrent dans l'escalier.

— Je vais faire un tour à Hyde-Park, dit Saint-Machin d'un air dégagé.

— Moi, je vais flâner devant les boutiques de Regent-Street, riposta Flambergeon. Nous nous retrouverons pour dîner à l'hôtel.

Dix minutes après, deux cabs s'arrêtaient presque en même temps devant le numéro 51 de Portland-Place ; deux gentlemen en descendaient rapidement, et, au moment de sonner à la porte de l'hôtel, se trouvaient nez à nez :

— Saint-Machin !

— Flambergeon !

— Je m'étais d'abord dirigé vers Hyde-Park, mais la saison est terminée ; peu d'attelages, encore moins de cavaliers ; alors, je me suis dit : Tiens, pour passer mon temps, si j'allais savoir quand le général reçoit.

— Comme moi, mon cher, comme moi ; les boutiques de Regent-Street sont d'une banalité désespérante. Alors, à tout hasard, j'ai poussé jusqu'à Portland-Place.

À l'appel de la sonnette électrique, un valet de chambre très correct, en frac noir, apparut, et annonça aux deux Français que le général ne recevait que

le matin de dix à onze, mais que si ces messieurs voulaient laisser leur carte.

— Voici la mienne ! dit Flambergeon.

— Et la mienne ! appuya Saint-Machin.

Puis, ils se retirèrent un peu vexés, chacun d'eux regrettant de n'avoir pu distancer l'autre. Pendant la route, Saint-Machin se retournait pour contempler la silhouette de superbes filles assez mal fagotées, mais dont les visages, à carnation superbe, étaient éclairés par des yeux merveilleux.

— Hein ! mon ami, s'écriait-il avec enthousiasme, quelles magnifiques créatures ! Si c'était seulement habillé chez Poncet et coiffé par Birot... Mais à quoi penses-tu ?

— Je songe qu'il nous faudrait une boutonnière fleurie. Tout le monde ici arbore le petit bouquet.

On entra chez une fleuriste et, tandis que la jeune miss entourait les roses thé avec du lycopode :

— Demain, à neuf heures, un petit bouquet d'œILLETS ronges, à Charing-Cross, dit tout bas Flambergeon, chambre 7.

— Et un également pour la chambre 8, ajouta Saint-Machin, qui avait entendu.

— C'est convenu, messieurs, répondit la marchande, vous aurez vos deux bouquets.

Satané Saint-Machin ! On ne pouvait donc pas avoir une idée sans qu'il la copiât. Demain, après leurs deux cartes, ils seraient sans doute reçus ensemble avec leurs deux bouquets, exposant tous les deux un programme semblable, et demandant tous les deux l'arrondissement de Boulogne. Certainement, il parlait mieux que Saint-Machin ; mais Saint-Machin avait plus grand air, et, qui sait, peut-être le général, en vieux guerrier, serait-il influencé par le souvenir du grand-oncle éborgné à Fontenoy.

On passait dans Piccadilly devant un éditeur de musique. Flambergeon entra comme une trombe :

— Est-ce que vous auriez, par hasard, la chanson du fameux Paulus : *En revenant de la R'veue* ?

— Parfaitement, monsieur.

— Et celle des *Pioupious d'Auvergne* ? intervint Saint-Machin qui entra à la suite de son ami.

— La voici également.

Il sortirent avec leur partition, et tandis que Flambergeon d'un œil distrait feuilletait la partition en fredonnant à mi-voix :

Nous allons à Longchamp

Le cœur à l'ai-ai-se...

on entendait Saint-Machin marmotter de son côté :

Quand les petits pioupious s'en iront en guerre
Tsim la, Tsim la la,
Pour sûr on dans'ra !

Mais une idée lumineuse était venue à Saint-Machin : Flambergeon n'avait pas la tête très forte. Si, en lui faisant faire un bon dîner, on pouvait à force de cocktails, de *claret cups* et de *champagne*, lui troubler assez la cervelle pour qu'il oubliât le rendez-vous du lendemain ?...

— Où dînons-nous ?

— Chez Scotts ; c'est une très bonne maison.

— Tu sais, mon vieux camarade, c'est moi qui régale. Tâche de soigner le menu ; moi je me charge des vins. Nous boirons à nos succès électoraux.

— C'est cela ! dit Flambergeon, que cette dernière phrase avait mis en méfiance.

Le dîner fut un de ces repas pimentés et cantharidés dont les Anglais ont le secret, depuis la *mock-turtle soup* jusqu'aux carottes au gingembre, sans oublier la *Worcestershire sauce*, les *pickles* extraordinaires, et la tarte à la rhubarbe. Flambergeon s'observait, faisait mine de vider et de remplir souvent son verre, mais mangeait peu et buvait encore moins. Saint-Machin, au contraire, malgré son idée

arrêtée d'être sobre, avait la gorge tellement en feu, qu'au dessert il ne put s'empêcher de vider force coupes de montebello *extra-dry*... mais, d'ailleurs, il était persuadé que son ami avait bu bien plus que lui.

Il sortit un peu lancé, trouvant que la vie était belle, et que Londres, avec ses illuminations, ses boutiques et son grouillement de voitures, d'omnibus et de cabs dans le brouillard était une ville féerique.

— Où allons-nous finir la soirée ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— À l'*Empire*, s'empressa de répondre Flambergeon. D'abord tu reverras Hervé, le grand Hervé, conduisant son ballet de *Cléopâtre*, et puis, tu trouveras là les plus belles filles de Londres.

— Allons ! dit Saint-Machin, dont les yeux s'allumèrent.

On entra dans le vaste établissement, où bientôt Saint-Machin, extasié, se trouva roulé par la foule dans un corridor tout garni de tapis, tendu de satin bleu, où des troupes de femmes outrageusement décolletées, couvertes de bijoux clinquants et vêtues de nuances claires, flirtaient, riaient, bavardaient, au milieu du plus aimable laisser-aller.

— Mais c'est le paradis ! disait Saint-Machin ravi. Je reconnais mes bouches de Boulogne, encore plus

fraîches et encore plus rouges que sur notre continent ! Tiens, par exemple, regarde cette grande-là ; n'est-elle pas splendide ?

— Peste ! tu ne te refuses rien. C'est Fanny Londsdale, une *professional beauty* des plus à la mode, possédant chevaux, voiture, villa particulière. Veux-tu que je te présente ?

Deux minutes après, les trois convives étaient attablés, buvant fraternellement le *brandy cocktail* de l'amitié.

Saint-Machin ne saisissait pas un mot, mais il comprenait les lèvres de Fanny, et ça lui suffisait. D'ailleurs très emballé, il embrassait un bras magnifique un peu au-dessus du gant, et riant aux anges :

— Demande-lui, de grâce, où elle demeure ! dit-il à Flambergeon...

— Elle a sa ville particulière à Pimlico.

— Est-ce loin, Pimlico ?

Flambergeon allait répondre : c'est à la campagne ; mais il se retint et répondit avec machiavélisme :

— C'est à deux pas de Charing-Cross.

— Bravo ! Dans ce cas-là, je découche. Hip ! Hip ! Hurrah !

Il se leva brusquement, très rouge, entraînant sa compagne, et sauta avec elle dans un cab, tandis qu'elle jetait son adresse au cocher.

— Bonne nuit ! Fanny, cria Flambergeon en anglais ; rendez mon ami très heureux... et surtout ne le réveillez pas de bonne heure. Il déteste se lever le matin.

Il y eut un dernier éclat de rire échangé, et le cab trotta longtemps, longtemps à travers les faubourgs de Londres, emportant les deux amoureux, dont l'un somnolait légèrement sur la plantureuse poitrine d'une compagne bienveillante...

Et lorsque, après s'être réveillé à dix heures avec un mal aux cheveux terrible, Saint-Machin, sans se douter de la distance, eut longtemps roulé en voiture dans la direction de Portland-Place, il arriva juste assez à temps pour apprendre que l'audience était terminée... et que Flambergeon avait l'*estampille*...

EUPHÉMISME



AH ! C'ÉTAIT un joyeux viveur que le père Ballantroy ! En dépit de ses soixante-trois ans bien sonnés, il avait encore bon pied, bon œil... sans parler du reste, et madame Larène le comptait parmi ses plus fidèles clients.

— C'est merveilleux ! disait-elle. On laisse M. Ballantroy en tête à tête avec une femme charmante et une bouteille de chartreuse, et une heure après la femme est exténuée et la bouteille de chartreuse est vide.

Les cheveux blancs, très drus, portés en brosse, la moustache retroussée à la mousquetaire, l'œil rieur, le teint rouge et le cou court et gros émergeant d'un col bien à l'aise, Ballantroy descendait ainsi le fleuve de la vie, le chapeau sur l'oreille, le cigare au bec et fredonnant de gais refrains du Caveau. Il avait bien quelque part, rue de Berlin, une épouse légitime ; mais du diable s'il s'en préoccupait ! Il ne rentrait chez lui que dans la journée, vers les deux heures, pour s'habiller, se raser et faire sa toilette,

et quand, par hasard, il rencontrait sa femme dans le corridor, il l’embrassait familièrement sur les deux joues, en lui disant :

— Bonjour, ma bonne Margot. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus !

De fait, c’était un de nos plus jolis découcheurs ; il ne rentrait jamais, et certaines femmes de chambre passaient au service de madame sans même connaître monsieur de vue. L’an dernier, Francine ne l’avait jamais aperçu, et cette situation spéciale était même considérée comme un des avantages de la maison et une simplification de service. D’abord il n’y avait jamais de lit à refaire ; ensuite on n’était jamais obligé de veiller pour attendre le retour de monsieur.

Madame Ballantroy, après avoir beaucoup pleuré au temps de sa première jeunesse, avait fini par prendre son parti de cette situation, ne voulant pas, d’ailleurs, entendre parler d’une séparation ou d’un divorce qui eussent pu nuire à l’établissement des enfants. On vivait ainsi parallèlement, en camarades, restant pour le public un excellent ménage, échangeant quelques phrases amicales lorsque le hasard amenait une rencontre soit à la maison, soit dans la rue, soit dans le monde. Madame sortait rarement : à

peine de temps en temps une soirée intime à laquelle elle conduisait sa fille, mais à minuit, au plus tard, elle était toujours rentrée et, jusqu'au lendemain, la chaîne restait tirée derrière la porte de l'appartement qui ne devait plus s'ouvrir.

Or, ce soir-là, Ballantroy, qui dînait au cercle, était particulièrement satisfait. D'abord le dîner était bon – un peu lourd mais bon ; la dinde était truffée à point, et les foies gras à la Lucullus étaient tout simplement une merveille. De plus, il avait reçu à cinq heures une lettre sur papier « eau du Nil », avec un petit chien qui tirait une langue énorme sur l'enveloppe. Le mot avertissait l'heureux clubman que mademoiselle Flavia, des Variétés, consentait enfin à le recevoir chez elle, boulevard Malesherbes, à neuf heures. Pas plus tard, car don Miguel y Gibraltar, le seigneur et maître, devait arriver à onze heures. Il y avait longtemps qu'il attendait cet agréable moment, empoigné jusqu'aux moelles depuis le jour où il avait vu la blonde enfant chanter dans la Revue son fameux couplet toujours bissé :

Sarah n'a que des admirateurs
Dans la grande Amérique.
Quoi pas un seul tout à fait râleur ?
C'est un peuple énergique !...

Elle avait une façon admirative de dire : « C'est un peuple énergique ! » en faisant une petite moue, qui était très drolichonne. Ce qu'il avait envoyé de lettres et de bouquets chez le concierge de la rue Montpensier, c'était fabuleux ; mais il y avait Gibraltar, un rastaquouère colossalement riche qu'il ne fallait pas mécontenter, car il constituait à lui seul une excellente combinaison financière, et aussi un gros obstacle, mais enfin cet obstacle était gaillardement franchi, puisque Flavia l'invitait enfin à venir chez elle dans la soirée.

— J'ai doublé le cap des tempêtes, j'ai passé le Gibraltar !... se disait-il à lui-même avec un gros rire, tout en arrosant d'un capiteux corton 1862 les foies gras à la Lucullus.

Pour se mettre en train, il ponctua son dîner d'un café très fort et de trois verres de kummel pris coup sur coup ; puis, un peu plus rouge que d'habitude et légèrement congestionné, il sauta dans une voiture pour se faire conduire chez Flavia. Décidément très lourde, la cuisine du cercle... Bah ! cela passerait au grand air et la digestion se ferait quand même.

Il arriva boulevard Malesherbes et fut immédiatement introduit dans le boudoir où Flavia

l'attendait, vêtue d'un délicieux péplum grec de surah blanc, avec laides manches, noué seulement à la taille par une simple cordelière de soie. Ce qu'il y avait de particulier dans ce costume, c'est qu'on sentait très bien qu'il n'y avait qu'une agrafe à détacher sur l'épaule, un nœud à défaire à la hanche, pour qu'il glissât à terre. Celle qui le portait était étendue sur un vaste divan turc, très bas, tout encombré de coussins de formes différentes, peluche, soie ou satin, et qu'elle appelait son tramway ; une lampe persane suspendue au plafond répandait dans toute la pièce une lueur discrète, et il y avait dans l'air un parfum oriental et énervant en diable.

— Allons ! venez vous asseoir près de moi, dit Flavia avec sa voix d'or, tout en disposant gracieusement les coussins autour d'elle, de manière à y organiser un nid moelleux pour Ballantroy.

— Comment ! déjà ? ne put s'empêcher de dire ce dernier, qui se sentait encore sur l'estomac une certaine cuisse de dinde truffée à laquelle il avait fait honneur.

— Oui, oui ! Mon cher ami, pensez donc, il est neuf heures vingt, et Gibraltar qui arrive à onze heures ! Vous ne voudriez pas que mon caprice pour vous – une folie ! – me fit perdre ma position ?

— Évidemment, évidemment!... reprit le père Ballantroy, qui se laissa tomber comme une masse sur le sofa.

... Et deux secondes après, sans qu'il se fût bien expliqué comment ce changement à vue s'était opéré, l'agrafe s'était détachée, le nœud s'était dénoué et le péplum avait disparu, laissant apercevoir dans toute leur nudité marmoréenne les charmes plastiques de la belle Flavia. C'était bien là, altière et superbe, la poitrine qu'il avait devinée sous la cuirasse d'or de la commère dans la *Revue*; c'était la jambe de déesse, arquée et fière, qu'il avait admirée sous le maillot lilas, emprisonnée dans la haute bottine de satin; ces épaules nacrées, ces seins de neige, cette chevelure rutilante et crespelée dans laquelle on avait envie de se baigner comme dans des flots d'or, tout cela était à lui, à portée de la main et des lèvres.

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve, a dit le poète, et il n'y avait pas d'erreur, Ballantroy atteignait, – ce qui prouvait qu'il était en pleine réalité.

— Oh ! ma Flavia, balbutiait-il avec la langue un peu pâteuse, que tu es belle, que tu sens bon, et que

je t'aime ! Vois-tu, je mangerais volontiers du pain noir pour te donner des perles également noires. Je t'adore...

À ce moment, il n'acheva pas, et il y eut un long silence que Flavia, toujours modeste, mit sur le compte de l'extase. Cependant, comme ce mutisme flatteur se prolongeait plus que de raison, elle jeta un regard vers la pendule et jugea que l'instant était venu de rappeler à lui son seigneur momentané. Elle le chatouilla légèrement, mais comme il persistait, elle voulut être gentille jusqu'au bout et lui accorda encore cinq minutes de répit. Passé ce délai, il fallait songer à Gibraltar, et elle serait inexorable.

Hélas ! au bout de cinq minutes, il ne remua pas davantage. Pris d'une frayeur subite, elle le secoua violemment ; mais la tête violacée retomba sur la poitrine, le regard était atone et les mains glacées. Papa Ballantroy avait exhalé sa vieille âme dans une attaque d'apoplexie.

Flavia poussa un cri terrible. En voilà une histoire ! A-t-on idée de venir ainsi mourir chez une femme comme il faut, chez une artiste ! Mais ça ne se fait pas, ces choses-là ! Et le rastaquouère qui allait arriver. Avant tout il fallait prendre une décision rapide pendant que Ballantroy était encore chaud. En

hâte elle repassa sa redingote à ce pauvre corps qui dodelinait de droite et de gauche en la fixant d'un œil vitreux, puis, claquant des dents d'épouvante, elle sonna sa femme de chambre en lui disant d'aller chercher un fiacre.

Aidée du concierge, on descendit le pauvre ami, momentanément évanoui sans doute, puis on introduisit le cadavre dans la voiture en disant au cocher :

— Voici un monsieur indisposé. Reconduisez-le bien vite chez lui, 9, rue de Berlin.

La voiture partit au grand trot; mais, arrivé à destination, l'automédon s'aperçut bien vite que son client était dans l'impossibilité de payer sa course... et pour cause. Madame était au théâtre, et ce fut la femme de chambre, Francine, qui fut chargée de recevoir le lugubre colis.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit-elle en voyant arriver cette masse de chair livide.

— C'est votre bourgeois, dit le cocher. Il est mort. Prenez-le et payez-moi ma course.

— Ah! dit simplement Francine. Vous êtes bien sûr que c'est monsieur? Alors, je vais le coucher. Voici vos trente-cinq sous.

Livrée à elle-même, la femme de chambre chercha dans sa tête comment elle allait annoncer la

fatale nouvelle à madame quand elle arriverait. Il fallait des ménagements, pour ne pas causer une surprise trop brusque... c'était délicat, très délicat... Tout à coup elle entendit la porte cochère qui roulait sous la voûte, et, deux minutes après, madame Ballantroy faisait son apparition :

— Madame, dit Francine, qui avait longtemps médité sa formule, madame... MONSIEUR EST RENTRÉ.

LA « BOMBARDA »



C'ÉTAIT pendant la dernière saison à Athènes. Le capitaine dom Pedro Bolivarez, commandant la frégate *la Bombarda*, avait fait escale, avec son bâtiment, dans la petite rade de Porto-Leone. Il était chargé, par son gouvernement, de porter une indemnité de quatre-vingt mille francs, réclamée au Brésil par Constantinople, à la suite de certains différends relatifs au traité de commerce et, ma foi, il avait profité de quelques heures de loisir pour venir tenter la chance à la roulette.

Dom Pedro possédait en effet une martingale infaillible, qui lui avait jadis été enseignée à Paris par Clara Taupier. Cent fois, avant de regagner la couche luxueuse de la courtisane, ils avaient essayé ensemble ce système, avec des haricots blancs et des haricots rouges, et cent fois le capitaine avait vu s'accumuler devant lui une provision de haricots capable d'alimenter tous les pensionnats de Rio-Janeiro et de fournir à tous les pauvres du Brésil un piano sonore jusqu'à la fin de leurs jours.

— Ah! si ces haricots étaient seulement des piastres! s'était-il écrié souvent.

— Réalise des économies. Une vingtaine de mille francs suffiront, et je me charge de faire sauter la banque, avait répondu Clara.

Et lui, il les avait en portefeuille, les vingt mille francs économisés; et comme pour suivre et pointer la martingale très compliquée, il fallait être deux associés, il avait télégraphié à sa douce amie de venir le rejoindre à l'établissement de jeu. Celle-ci s'était empressée de répondre à l'appel de son Brésilien adoré, d'autant plus qu'elle comptait bien avoir une part du gâteau. Dès midi nos deux amis s'installaient à une table du hall et la lutte commençait. Immédiatement une grande curiosité s'était manifestée parmi les joueurs à la vue de Bolivarez, avec son teint olivâtre, ses cheveux noir bleu, ses yeux de flamme, le tout souligné par son riche costume de capitaine, et par une cravate verte sur laquelle étincelait une épingle d'or. Clara Taupier aussi avait eu son petit succès avec sa robe de foulard cramoisi à pois blancs, sa grande collerette Louis XIII et son immense chapeau Tosca tout garni de fleurs des champs.

La foule s'était étagée sur trois rangs autour de la roulette; Bolivarez fournissait l'argent sur les nu-

méros et Clara pointait soigneusement sur un papier les séries et les intermittences, tandis que la bille faisait entendre son roulement strident autour du tourniquet et que le croupier de sa voix nasillarde annonçait les numéros et les couleurs : « Dix-sept rouge, impair et passe ! – Vingt-deux, noire, pair et manque. » Cela marcha d'abord très bien. Les quatre premiers coups, on eut à peine besoin de doubler les mises et l'argent exposé rentra très vite au bercail en rapportant un bénéfice très honorable.

— C'est immanquable ! s'écriait Clara triomphante ; on gagne peu à la fois, mais on est sûr de gagner.

Les employés, étonnés à la vue d'une nouvelle martingale qui leur était inconnue, avaient fait, à tout hasard, prévenir Coquinopoulos, le directeur des jeux, et celui-ci, un peu inquiet, était venu s'installer derrière le couple. Dès le sixième coup, la veine changea, il fallut faire paroli sur paroli en doublant toujours la perte précédente, et en augmentant chaque fois le nombre des numéros couverts sur la transversale. Bolivarez, un peu pâle, passait sa main dans sa chevelure hirsute, et plaçait les mises ainsi que l'indiquait Clara. Bientôt il se pencha à son oreille et lui dit à voix basse :

— Je n'ai plus rien. Les vingt mille francs sont partis.

— Impossible de s'arrêter, et d'interrompre la martingale, répondit nerveusement Clara. C'est sans doute le prochain coup qui nous refait. Il faut continuer à tout prix. Le succès au bout est certain, et si nous nous arrêtons, nous perdons tout.

— Que faire, mon Dieu ! que faire ? se demandait anxieusement Bolivarez en tâtant machinalement dans son portefeuille les quatre-vingt mille francs confiés par son gouvernement. Vous dites, insista-t-il encore, que nous sommes sûrs de gagner et de tout rattraper ?

— Mais oui, c'est fatal. Il n'y a aucun risque !

Alors, ma foi ! le capitaine se décida, et avec des doigts qui tremblaient un peu, il sortit les vingt billets de mille nécessaires à la continuation de la lutte. La noire, qui avait déjà passé six fois de suite, passa encore trois fois et en moins de dix minutes les quatre-vingt mille francs avaient été rejoindre les vingt premiers mille dans la caisse de la banque.

— Encore ! encore ! continuons ! balbutiait Clara en pointant avec rage. Le prochain coup est sûr, absolument sûr !

Mais, en sentant le portefeuille vide, Bolivarez avait tout à coup compris l'horreur de sa situation. La perte de ses économies était insignifiante, mais celle des quatre-vingt mille francs était plus grave.

Le gouvernement turc était prévenu. Il attendait pour le lendemain la somme et alors... si le capitaine ne la remettait pas, il fallait donc avouer qu'il l'avait employée à ses besoins personnels, qu'il avait joué et perdu l'argent confié à sa garde, à sa loyauté. Il allait être déshonoré. Dans un pays où l'on est étranger, inconnu, où trouver une somme aussi forte dans les vingt-quatre heures ? Et il le connaissait, le gouvernement turc. Toujours besoin d'argent. Tout à coup, il aperçut le directeur Coquinopoulos qui le regardait d'un œil ironique.

— Eh bien ! capitaine ? Et cette fameuse martingale qui devait faire sauter la banque ? Il faudra chercher autre chose.

Celui-ci prit vivement le directeur par le bras, et l'emmenant dans le jardin :

— Monsieur, lui dit-il, vous pouvez me sauver l'honneur. Je viens de perdre dans votre casino quatre-vingt mille francs qui n'étaient pas à moi, et qui m'avaient été confiés par mon gouvernement. Je vous supplie de me les rendre et, en échange,

je vous signerai des traites qui me permettront de m'acquitter complètement avec vous en un an... même en six mois si vous le désirez.

— Oh ! monsieur le capitaine, c'est tout à fait contraire aux usages de la maison. Où irions-nous avec ce système, si nous nous mettions sur le pied de rendre l'argent perdu contre des traites ? Tout ce que je puis faire, c'est de vous restituer cinq cents francs à titre gracieux, pour vous permettre de continuer votre voyage.

— Mais, monsieur le directeur, – je vous le répète, – si vous ne me remettez pas ces quatre-vingt mille francs, je suis déshonoré, et, par conséquent, un homme mort. Voulez-vous un billet à... trois mois ? Ce n'est pas long trois mois. Quatre-vingt-dix jours... Je vous en conjure !...

— Impossible, capitaine, tout à fait impossible... Désolé...

Il avait pivoté élégamment sur ses talons pour se retirer, lorsque Bolivarez l'arrêta net :

— Monsieur, je vous l'ai dit, vous me déshonorez et, par conséquent, vous m'obligez à me brûler la cervelle. Or, je dois vous prévenir que, quitte à mourir, je veux au moins une mort qui me soit agréable et une fin grandiose. Je vais retourner à mon bord,

sur *la Bombarda* que vous apercevez d'ici par-dessus la terrasse, et si, d'ici une demi-heure, je n'ai pas reçu mes quatre-vingt mille francs en échange d'une traite, je bombarde votre établissement ; je mets votre casino en miettes – ce sera une nouvelle façon de faire sauter la banque ; je fais de vous, de vos huis-siers et de vos croupiers une bouillie sanglante qu'on ne pourra même pas retrouver sous les ruines, et je me fais ensuite sauter, moi, *la Bombarda* et tout mon équipage. Voilà !

— Vous êtes fou, dit Coquinopoulos, en ricanant. Vous n'oseriez jamais.

— Eh bien ! vous allez voir ça, riposta Bolivarez. Vous ne savez pas de quoi est capable un Brésilien qui va mourir !

Et, grinçant des dents comme un chacal, il redescendit en courant le chemin qui mène au port. Un peu inquiet, Coquinopoulos se rappelait Brasseur qu'il avait vu jadis dans certains rôles terribles du Palais-Royal. Avec ces hommes du Sud, on n'est jamais sûr de rien... Il prit sa lunette et la braqua dans la direction de *la Bombarda*, qui se balançait dans les eaux du port. Une jolie frégate, ma foi ! avec ses trois mâts pavoisés, avec ses quarante canons de trente, et ses vingt-quatre caronades de douze réparties sur le

gaillard. Elle jaugeait au moins huit cents tonneaux, et sur le pont se pressait un nombreux équipage.

Alors, à sa grande terreur, il la vit lever l'ancre et prendre le large ; puis, quand le bâtiment se fut placé en position, il constata une animation extraordinaire, chaque homme avait déroulé son hamac, l'avait roulé et le plaçait lestement dans les bastinages pour dégager les batteries et l'entrepont. Dans ces filets doublés de toile peinte établis sur le plat bord et le long des gaillards, il y avait une sorte d'encaissement au moyen de chandeliers en fer et de filières dans lequel on formait à la hâte une espèce de parapet. Et défailant, il voyait déjà charger les pièces de trente, et ces terribles caronades, et dans l'âme de fer toute simple, sans bourrelet, sans moulure, il voyait engouffrer des kilogrammes de balles. Il n'y avait plus de doute. C'était le branle-bas de combat. Ce terrible capitaine allait faire comme il avait dit, et bientôt, sur les toits élégants de la maison de banque allaient pleuvoir les bombes et les obus, les boulets rouges et autres projectiles incendiaires. Il allait faire de lui et de ses employés une affreuse bouillie rouge, sous les ruines !... Que lui importait, puisqu'il devait se faire sauter après, avec son bâtiment et son équipage ? C'était épouvantable !

Secoué par une crainte terrible, claquant des dents, livide, Coquinopoulos sauta dans un canot et se fit, à force de rames, accoster à *la Bombarda*. Il y trouva tout l'équipage rangé à son poste de combat et n'attendant plus que le commandement de Bolivarez, campé sur la dunette, avec son porte-voix à la main.

— Capitaine !, s'écria-t-il, capitaine ! arrêtez ! Je souscris à toutes vos conditions. La traite à quatre-vingt-dix jours !...

— Il est trop tard, répondit le capitaine ; seulement vous avez bien fait de venir, car vous allez sauter avec nous. Servants ! à vos pièces !

— Grâce, grâce ! hurla Coquinopoulos, en se jetant à genoux sur le pont. Tenez, voilà cent mille francs en billets de banque. Voulez-vous des traites à six mois, à un an, à dix ans ? Tenez... pas de traites du tout. Je m'en rapporte à votre parole d'honneur.

— Dans ce cas, c'est différent ! En place, repos ! tonna le capitaine.

Et tandis que dom Pedro Bolivarez comptait soigneusement et remplaçait dans son portefeuille les fameux billets qui avaient failli lui coûter la vie, Coquinopoulos s'esquivait, heureux d'en être quitte à si bon marché, et *la Bombarda*, mettant le cap au large,

s'éloignait fièrement dans un nuage de fumée, en faisant flotter son pavillon chatoyant sur le bleu du ciel.

LA CONDITION D'EDWIDGE



« Mon cher ami,

LE PRINCE PART pour huit jours dans ses terres ; j'accepte donc avec grand plaisir votre aimable proposition de dîner aux Ambassadeurs. Nous causerons de la *Grande affaire*, puisque vous le désirez... Mais je ne crois pas que nous puissions nous entendre.

» Mes deux mains dans les vôtres,

» EDWIDGE. »

Quand Jacques Pignerolles reçut à son réveil ce petit mot sur papier héraldique et parfumé, il éprouva une satisfaction profonde. Non seulement on dînerait ensemble, mais on causerait de la *Grande affaire*... Il y avait longtemps qu'on en causait sans être jamais arrivé à rien de précis. Pignerolles, qui n'était pas un *partageux*, aurait tout simplement voulu qu'Edwidge quittât le prince pour devenir sa maîtresse, et Edwidge, sans avoir précisément dit non, avait objecté qu'une aussi grave décision ne se pre-

nait pas à la légère, qu'elle aurait à réfléchir, qu'elle poserait sans doute quelques conditions, toutes choses qui n'avaient rien que de très naturel. Pourquoi diable, disait-elle, ne pourrait-on pas s'entendre ? Jacques avait une aussi jolie fortune que la sienne ; il était généreux, joli garçon, bien posé à Paris, et quant au prince, non seulement il était joueur – et avec les joueurs on n'est jamais sûr du lendemain – mais encore il se grisait volontiers et, dans ce cas-là, la voix publique l'accusait d'avoir parfois la main lourde.

Il y avait donc bien des chances pour que Pignerolles, entre les fraises et la crème Gervais, arrivât à remporter la victoire et à persuader sa compagne. Il comptait sur l'attendrissement produit par une bonne digestion, sur l'effet des vins capiteux, et aussi sur l'influence du cadre, dans ce petit coin de Paris si spécial, en même temps paradis et bastingue, où les refrains pimentés de la grosse Élise Faure se mêlent aux chansons des rossignols perchés dans les grands arbres de l'avenue Gabriel.

Pignerolles avait retenu le cabinet qui donne sur la terrasse et qui permet d'être chez soi, tout en donnant par la fenêtre un coup d'œil au théâtre. Après avoir longtemps travaillé le menu avec le maître

d'hôtel François, il avait, grâce à une merveilleuse collaboration, accouché de ce chef-d'œuvre : Potage à la Chevreuse. – Coquilles de laitance. – Côtelettes de chevreuil. – Cailles à la Régence. – Asperges en branches. – Coupe Jacques. – Johannisberg. Romanée-Conti 63. – Dry-Monopole. Sur la table placée près de la fenêtre un gros bouquet de roses à longues tiges, les bouteilles poussiéreuses couchées dans des paniers à roulettes, et deux candélabres à trois branches – pas plus – pour ne pas être incommodés par la chaleur.

À huit heures, Edwidge arrivait, charmante avec son grand chapeau de paille garni de fleurs des champs, sa robe à tons changeants, ouverte en carré sur la poitrine avec manches formant épaulettes; aux oreilles deux immenses saphirs garnis de diamants, et six bracelets sur chaque gant de peau de Suède. Avec une gracieuse cambrure du torse, elle se laissa enlever par Jacques son manteau de soie gorge-pigeon tout garni d'une ruche Marie-Amélie, puis elle s'assit à la table, très contente, se trouvant jolie, et riant aux anges, tandis que, sur la terrasse, les joyeux viveurs lorgnaient avec une curiosité avide dans la direction du cabinet éclairé comme une lanterne magique.

Le repas commença, coupé de ces éclats de rire contenus, de ces attentions délicates, de ces prévenances gourmandes qui font le charme de ces dînettes en tête à tête. Jacques regardait sa compagne de tous ses yeux et la trouvait plus jolie que jamais, tandis qu'elle dégustait ses coquilles de laitance avec des mines de chatte buvant du lait, et qu'elle avalait son johannisberg avec un gracieux mouvement de bras, le petit doigt en l'air.

Pendant ce temps, la musique arrivait par bouffées, et la voix suave d'Élise Faure envoyait aux échos du jardin cette douce et poétique romance.

Ah ! il a mis dans l'tonneau,
Briguedondaine, quelle veine !
Ah ! il a mis dans l'tonneau,
C'est Titin' qu'a gagné l'pot !

Quand on fut arrivé aux légumes, Pignerolles pensa que c'était le moment d'entamer la grande lutte, et tout en contemplant, rêveur, Edwidge, qui mangeait ses asperges en branches – elle les grignotait très gentiment – pas d'un seul coup, mais après les avoir pour ainsi dire enveloppées d'une caresse avant de donner le coup de dent final – il commença, un peu ému :

— Eh bien, ma chère amie, si nous causions de la grande affaire ?

— Ah ! de ma rupture avec le prince pour me mettre avec vous ? Eh bien, causons-en, mon cher Jacques, et tâchez d'être éloquent et persuasif.

— Oh ! pas éloquent du tout, surtout à la fin d'un dîner, mais persuasif... Je vais essayer. La situation est bien simple : vous me plaisez beaucoup ; vous avez été assez indulgente pour me faire comprendre à plusieurs reprises que je ne vous étais pas désagréable ; donc, de ce côté – que j'appellerai, si vous le voulez, le côté physique, – aucun empêchement.

— Aucun empêchement, appuya Edwidge, en lâchant son asperge pour serrer très tendrement par-dessus la table la phalange de son compagnon.

— Alors, passons à la question... matérielle... Je vous demande pardon d'aborder ce chapitre, mais les affaires sont les affaires... Voyons : le prince vous donne, m'avez-vous dit, six mille francs par mois ; je vous en offre huit.

— Oh ! ceci n'a aucune importance, car le prince m'en donnerait dix si je le désirais, mais, comme *fixe*, six mille me suffisent parfaitement.

— Bon ! Alors, vous aimeriez peut-être avoir une écurie mieux montée ? Vos deux carrossiers pour-

raient être renouvelés, et l'on pourrait leur adjoindre, pour le matin, un double cob, à crinière droite, qu'on attellerait à une petite charrette ou à un buggy, et qui, avec son harnais fauve, irait vite, vite, vite, tout le long de l'allée des Acacias.

— Oui, c'est gentil, un double cob, mais je l'aurai quand je voudrai.

— Alors, peut-être, voyez-vous dans votre idée quelque jolie maison de campagne, quelque nid de verdure aux environs de Paris... ou sur la corniche qui va de Trouville à Cabourg, une de ces gracieuses villas, si gaies, si ensoleillées, avec leurs murs tendus de cretonne à bouquets Pompadour, et leurs fenêtres ogivales garnies de stores rouges ? On pourrait être heureux là-dedans, et je ne demanderais pas mieux que de vous rendre propriétaire.

— Non ! non ! J'ai déjà une maison à Dieppe, un chalet à Croissy, et un petit castel près de Maisons-Laffitte... et jamais je n'y mets les pieds.

— Diable ! mais savez-vous que je deviens inquiet et que vous n'êtes pas facile à contenter ?

— Je vous l'avais bien dit, mon pauvre ami ; je ne crois pas que nous puissions nous entendre.

— Mais si ! mais si ! Seulement, je me creuse la tête et je ne trouve rien. Voyons, fixez vous-même vos conditions.

— Vous comprenez, mon cher Jacques, que, quitte à changer toute mon existence, je veux au moins avoir quelque chose que je n'avais pas auparavant.

— C'est trop juste.

— Quelque chose que ne veut pas me donner le prince.

— Bravo ! Je serais si heureux de me montrer plus généreux que lui. Comment, il a le cœur de vous refuser une de vos demandes ?

— Oui, ce n'est pas dans ses idées. Eh bien, mon ami, en me voyant gaie, enjouée, un peu folle, dans le tourbillon de ma vie brûlée, vous avez peut-être cru que je ne songeais pas à l'avenir. C'est une erreur. J'en ai déjà tant vu de ces jolies femmes, en leur temps adulées, courtisées, et qui devenues vieilles étaient obligées de tout vendre, n'arrivaient même pas à avoir du pain pour leurs derniers jours et finissaient par être enterrées comme un pauvre chien dans la fosse commune.

Edwidge eut un frisson d'effroi ; tandis que par la fenêtre arrivait des bribes de la chanson de Violette :

Ernestine, ma cousine,
Était un p'tit peu pompette...
En rev'nant de chez Vachette
Elle avait son plumet !...

— Qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce qu'elle aussi aurait son plumet – un plumet triste, se demanda Jacques, un peu inquiet.

Edwidge continua avec une voix grave et des intonations attendries :

— N'est-ce pas comme ce serait horrible d'être jeté dans un trou, pêle-mêle, avec tout le monde, avec des gens laids, communs, mal élevés, peut-être avec des huissiers ! Au lieu d'avoir une bonne tombe à soi, bien à soi, coquette, capitonnée, où l'on pourrait même après la mort, garder son rang, tout en dormant son sommeil éternel.

— Tout cela n'est pas très folichon, ma chère Edwidge. Enfin, où voulez-vous en venir ?

— À ceci. Je ne quitterai le prince que si je trouve un homme m'offrant une concession à perpétuité au Père-Lachaise.

— Une concession !... dans un cimetière !

— Oui, dans une jolie allée, bien animée, bien passante, d'où l'on domine la grande Ville, d'où l'on puisse bien voir le dôme des Invalides et la tour Eiffel. Mon caprice est bien naturel, eh bien ! le prince n'a jamais voulu en entendre parler. N'est-ce pas, mon petit Jacques, vous irez demain au Père-Lachaise, vous me choisirez cela vous-même, vous me rapporterez le contrat d'achat... et alors, je vous aimerai tout plein, tout plein !

Pignerolles, devenu pâle, regardait ahuri sa compagne, et la trouvait lugubre. La coupe Jacques avait pris un goût amer et, au-dessus de la tête de Deransart, les marronniers penchaient tristement leurs branches avec des airs de cyprès. Il lui semblait tout à coup que le petit théâtre des Ambassadeurs était transformé en mausolée, et que les pistons de l'orchestre jouaient : *De Profundis* !

— Eh bien, c'est convenu... j'irai demain au cimetière... ou après-demain... Je verrai... je choisirai.

Et en lui-même il se disait : « Décidément, cette femme-là ne ferait pas du tout mon affaire. Je vais la laisser pour compte au prince ! »

AMOUR ET BACCARA



CERTAINEMENT pour un psychologue et un féministe comme Pierre Max, il y avait un véritable plaisir de dilettante à examiner la physionomie d'Edwidge, tandis qu'elle jouait debout derrière une des tables du casino d'Aix.

Campée sur une hanche, tenant dans sa main gauche une pile de billets, de plaques et de jetons qui représentaient une somme relativement considérable, elle suivait, de ses grands yeux biens frangés de cils noirs, la physionomie du banquier et du ponte, calculait rapidement les points annoncés ; le croupier, d'un geste ample, se mettait à payer les tableaux, la figure de la jolie blonde exprimait toute la gamme des passions humaines, depuis la crainte jusqu'à l'espérance. Enfin, quand la palette d'ébène avait adroitement doublé la mise, alors la joie éclatait immense, bruyante, éclairant le visage d'un rayonnement intérieur, retournant les lèvres d'un rictus qui montrait les petites dents aiguës, toutes prêtes à mordre, enchâssées dans le corail. Et comme le ban-

quier avait une main déplorable, comme le tableau était bon et arrachait chaque fois à la banque de fortes saignées, l'expression heureuse continuait à détendre tous les traits d'Edwidge, dont la beauté véritablement fulgurante eût amené sur les lèvres d'un Anglais l'expression si juste et si imagée de *glorious*. C'était très intéressant. Aussi Pierre Max, après avoir suffisamment étudié le physique de cet être adorable et charmant qui lui procurait d'exquises jouissances artistiques, éprouva-t-il le besoin de connaître son âme. Malgré un scepticisme tout de surface, il avait encore des emballements de collégien, et sa nature vive, impressionnable, un peu naïve, l'entraînait dans un roman que son imagination paraît aussitôt des couleurs les plus séduisantes. Précisément, le banquier venait une fois de plus d'encadrer galamment une dame entre deux rois – coup d'œil enchanteur – et, écoeuré, s'était brusquement levé de son siège, en annonçant d'une voix caverneuse « qu'il y avait une suite ».

Max, qui, à ce moment, venait encore de passer cinq fois, se tourna vers Edwidge, et avec cette familiarité que donne une communauté de dangers et de victoires, il lui dit :

— Eh bien, j'espère que cela a bien marché ?

— Oui ! oui ! très bien, répondit l'interpellée avec un sourire de reconnaissance. Je gagne près de cent louis. Vous avez été un bon ponte.

— Alors, madame, vous connaissez le proverbe :
« Les bons *pontes* font les bons amis. »

Edwidge se mil à rire : la glace était brisée, et Pierre Max en profita aussitôt pour l'emmener causer dans un petit coin sous la véranda. Le parc étendait au loin ses perspectives verdoyantes, baigné dans une lumière sereine, sous les rayons éclatants du soleil qui découpait sur le sable des allées de grands losanges mi-partie ombre et lumière.

Un jet d'eau chantait au loin sa chanson argentine, et les corbeilles de résédas, de roses thé et de cyclamens répandaient dans l'atmosphère des senteurs enivrantes.

— Ah ! madame, le merveilleux pays ! s'exclama Pierre Max. Quel cadre pour les amours, et quel dommage que ce soit précisément l'endroit où il soit interdit d'aimer.

— Et pourquoi cela ? demanda Edwidge, qui leva ses grands yeux étonnés.

— Parce que, ici, hélas ! le jeu prend tout, absorbe tout, empêche les promenades, les visites, les conversations même. Débitez à une femme les

choses les plus tendres du monde, elle ne les écouterait pas si, à ce moment, elle a risqué seulement un louis sur le tapis vert. Oui, Aix serait le paradis sur la terre, le paradis de Mahomet... s'il n'y avait pas le baccara. Et, cependant, dans ce pays enchanteur, au milieu de cette nature capiteuse, ce serait bien bon d'aimer : la seule chose, en somme, qui vaille la peine de vivre !

— C'est vrai ! ne put s'empêcher de soupirer Edwidge, émue malgré elle par le ton convaincu de Max, tout en jetant un regard attendri vers la pile de jetons qu'elle avait étalée sur sa robe.

— Combien, en somme, avons-nous de belles années à être heureux ? Songez que de temps perdu consacré aux études, aux affaires, aux soucis d'argent, aux préoccupations politiques ! Un beau jour, on arrive au sommet de la montagne, on a des cheveux gris aux tempes et des rides au cœur ; on se retourne pour voir le sentier parcouru, et l'on n'y trouve pas un souvenir ; dans ses tiroirs on n'a pas un vieux gant, une rose desséchée qu'on puisse garder comme une relique. On se dit, désespéré : Ah ! si j'avais su ! Voilà ma jeunesse partie, et je l'ai gâchée, gaspillée ; je n'ai pas su profiter du temps où j'avais

les yeux brillants, et les lèvres pourpres... Tenez ! depuis combien de semaines êtes-vous ici ?

— Depuis un mois ?

— Et depuis votre séjour... rien ?

— Oh ! rien, je vous jure. On mène une vie si absurde, si abrutissante ! Je me couche à quatre heures du matin ; je me lève à cinq heures du soir, et, aussitôt levée, je viens à la villa des Fleurs ou au Casino pour jouer, toujours jouer. C'est ici l'existence de toutes les femmes.

— Mais, malheureuse, songez donc qu'à votre âge chaque nuit non consacrée à l'amour est une nuit perdue !

— Ah ! comme c'est vrai ce que vous dites là ! s'écria Edwidge avec élan.

Et à ce moment, je ne sais quelle douce réminiscence gonflait ses lèvres gourmandes, mais, souriante, elle fermait les yeux, poursuivant un rêve intérieur. Sans doute, le souvenir des voluptés anciennes, des étreintes passionnées, des heures heureuses passées la tête sur le même oreiller revenait à son esprit... Il y avait, au reste, de cela bien longtemps... c'était là-bas, à Paris... Ses yeux se rencontrèrent avec ceux de Max, qui s'était insensiblement rapproché, lui serrant les deux mains, et sous l'action

brûlante de ce mâle regard qui la désirait si ardemment, elle ne put s'empêcher de tressaillir comme si elle eût reçu la décharge d'une pile électrique.

— Alors, si ce que je dis est vrai, pourquoi continuer une situation si désastreuse ? La femme a besoin non seulement d'amour moral, mais d'amour physique... comme la fleur qui a besoin de soleil. Pourquoi, à âge égal, les vieilles filles sont-elles, toujours plus flétries, plus laides, – comme des cierges dont parle Alfred de Musset, et qui jaunissent faute d'avoir été bénits, – parce qu'elles ne sont pas aimées. Croyez-moi, ne prolongez pas l'épreuve un jour ou, si vous voulez... une nuit de plus...

— Alors, si je comprends bien, dit Edwidge, vous me proposez comme cela, dès ce soir... de devenir mon amant ?

— Parfaitement.

La belle fille regarda de nouveau son gain miraculeux, toutes ces plaques de nacre jaunes, rouges, vertes, qui miroitaient dans les plis de sa jupe en crépon de Chine. En somme, le bonheur rend bonne. Il faut parfois se montrer douce et miséricordieuse au pauvre monde, et la journée avait trop bien commencé pour ne pas également bien finir.

— Eh bien, dit-elle après avoir encore hésité un quart de seconde, vous allez me trouver très peu coquette. Qui sait ? Vous penserez peut-être que je suis bien légère, bien facile, mais tant pis ! J'aime mieux ne pas réfléchir. Vos paroles m'ont convaincue : vous avez l'air franc et loyal... et très bon.

Venez me prendre ce soir, à la salle de jeu, à minuit.

— Merci ! merci ! s'écria Pierre Max, en couvrant de baisers fous une petite main qu'on ne lui refusa pas.

Puis, il partit radieux, tout plein de sa nouvelle conquête, et le cœur envahi par une béatitude indéfinissable.

La journée lui parut bien longue. Il la consacra à faire des projets merveilleux. Oui, il le sentait, il avait enfin trouvé l'âme sœur de la sienne ; ce n'est pas le hasard seul qui l'avait mis en présence de cette belle fille, si vibrante, si charmeresse. Quel joli roman on allait commencer sous ce beau ciel, dans cette campagne ensoleillée, dans une de ces petites villas tendues d'andrinople rouge qui ont l'air de véritables nids d'amour. Et une fois la saison terminée, on cinglerait ensemble vers Paris, et là commencerait un automne exquis avec des petits dîners au res-

taurant, des soirées passées au théâtre, et des nuits adorables dans le petit appartement capitonné, tout tiède de chaleur de la cheminée pendant que les caprices de la flamme feraient danser sur la muraille la silhouette de deux ombres étroitement enlacées...

À minuit tapant, Max, le cœur battant à tout rompre, entrait au Casino. Il reconnut aussitôt près d'une des tables la haute stature de son amie, mais cette fois, Edwidge était pâle, les sourcils froncés, les lèvres serrées, suivant d'un œil morne l'argent du tableau chaque fois ratissé par la palette et allant augmenter d'autant le trésor accumulé devant le banquier.

— Edwidge, dit Max de sa plus douce voix, en lui touchant l'épaule, Edwidge, ma bien-aimée, il est minuit.

— Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait qu'il soit minuit ?

— Vous m'avez dit, vous m'avez promis... l'heure du berger...

— Ah ! je songe bien à cela. Je perds cents louis. Vous êtes grotesque, mon cher, avec votre heure du berger.

Et comme le pauvre Max, dégringolant du septième ciel restait derrière elle, ahuri.

— Mais fichez-moi donc le camp ! raseur que vous êtes ! lui cria Edwidge avec une haine féroce. Vous ne voyez donc pas que vous me portez la guigne ?

LE DRAGON ET LA DANSEUSE



LORSQUE LE COMTE Ratondo entra, comme il en avait sinon le devoir du moins le droit, dans la loge de la Marcotti, sans frapper, comme un banquier juif qui connaît la puissance de l'or sur les ballerines, il ne fut pas à moitié étonné de voir, étendu et dormant dans un fauteuil, un jeune lieutenant de dragons.

Ce dernier était vraiment très beau, avec ses cheveux drus taillés en racine droite, sa moustache hérissée en chat, donnant un aspect martial à sa figure encore toute neuve, son dolman sombre à tresses noires, éclairé par le collet blanc et les sou-taches d'argent du grade en hongroise. Il avait jeté son képi sur la toilette au milieu des brosse, des bottes de fard et des pattes de lièvre, puis surpris par la chaleur, peut-être éreinté par la manœuvre et le service de semaine, il s'était paisiblement endormi.

Ratondo planta son lorgnon sous son sourcil grisonnant et touffu, puis, du regard, il consulta la femme de chambre :

— Qui est-ce ?

— M. de Pontlevoye... officier au quartier Duplex. On l'a présenté à madame il y a trois jours.

— Ah ! dit simplement le banquier, et dans ce *Ah !* il y avait toute l'expérience du vieux viveur blasé qui comprend qu'il a devant lui, la jeunesse... c'est-à-dire l'ennemi. Où en était le dragon avec Marcotti ? On l'avait présenté à la danseuse trois jours auparavant. En général, elle mettait plus de temps que cela à se décider. Pourtant l'officier avait l'air bien à son aise. Ce képi pas gardé à la main, ce sommeil dans le grand fauteuil... Enfin, on ferait bonne garde.

Il s'assit mordillant le bec de sa canne, et continuant à dévisager le dormeur, cherchant à trouver dans la coupe de l'uniforme, dans la façon des bottes éperonnées, le secret de sa position sociale.

Était-ce simplement un officier de fortune, ainsi nommé parce qu'il n'en possède pas, ou était-ce quelque riche fils de famille ?

Dans ce cas, ce serait plus grave. Et ces yeux que la fatigue estompait d'un léger cercle bleuâtre, avaient-ils été cernés par le service du pays ou par les joies folles et les ivresses d'un caprice dans sa lune de miel ?

Il en était là de ses réflexions lorsque la porte s'ouvrit ; et par l'entrebâillement pénétra soudain cette odeur spéciale pimentée, capiteuse qu'on respire dans les coulisses des théâtres. Puis dans le corridor, riant, criant, se bousculant, dévalèrent les danseuses, avec leurs perruques jaunes, leurs lèvres carminées, leurs cils et leurs sourcils accentués, leurs maillots fins ou semblait transparaître la peau, procession folle échappée d'un paradis fantastique. Quelques secondes après, Marcotti elle-même faisait son apparition, drapée dans un grand manteau de velours émeraude tout garni à l'intérieur et au large col de mouton du Thibet.

Sa jolie tête brune, souriante, encore excitée par le bruit des applaudissements enthousiastes, émergeait, surmontée d'une étoile de diamants, au-dessus de cette fourrure blanche et floconneuse.

On eût dit qu'elle venait d'un pays de fées, apportant sur notre pauvre terre un peu du frisson de l'infini.

À son entrée, les deux hommes s'étaient levés : Ratondo, impassible, correct, appuyé sur son jonc à pomme d'or ; le lieutenant très pâle, les talons réunis, dans une attitude militaire et respectueuse.

— Ah ! c'est vous ! dit Marcotti en tendant amicalement sa main au comte, je vous présente M. de Pontlevoye, un ami de la veille, mais qui sera également un ami du lendemain.

On s'inclina de part et d'autre, très froidement.

Et alors, tandis que l'habilleuse s'empressait autour d'elle, la ballerine se mit à causer avec les deux visiteurs.

D'ailleurs, il faut bien le dire, toutes ses coquetteries, toutes ses tendresses, toutes ses agaceries étaient pour le banquier.

C'est vers lui qu'elle se penchait avec des attitudes alanguies, n'ayant plus autour de sa taille ployante et sur son maillot chair qu'une écharpe de gaze qui remontait aux moindres remous des hanches onduleuses ; c'est à lui qu'elle racontait les incidents de la soirée, les potins des coulisses, les rivalités de Faüs et de Rinalba, le tout entremêlé de torsions de reins, de déhanchements sur ses jambes arquées et fières.

Pontlevoye, dont on ne s'occupait pas plus que s'il eût été un meuble de la loge, souffrait le martyre, tandis que Ratondo, riant d'un gros rire qui lui secouait les épaules, vautre sur le divan avec le laisser-

aller du propriétaire qui se sent chez lui, exultait de la piteuse mine que faisait le dragon.

— Allons ! allons ! se disait-il, rien à craindre. C'est quelque petit officier sorti du rang, quelque pauvre hère fourvoyé par hasard au milieu des gazes et des tutus, – ver de terre amoureux d'une étoile et dont la pratique Marcotti doit se soucier comme d'une guigne.

Quand elle fut toute nue, moulée dans ce maillot à tons nacrés qui accusait ses formes attirantes de Vénus Callipyge, le banquier se sentit mordu par une frénésie brutale et déjà, sans souci du gêneur, il avançait vers elle, les yeux flamboyants, avec des mains qui tremblaient ; mais la danseuse dit tout à coup :

— Maintenant, messieurs, je vais vous mettre à la porte. Je regrette de ne pas avoir un cabinet de toilette comme à la Comédie-Française, mais ici, je suis obligée de vous prier d'attendre un instant dans le corridor.

— Comment ! moi aussi ! dit bêtement Ratondo.

— Vous aussi, s'écria Marcotti dont les yeux eurent un éclair de révolte.

Mais elle se refit bientôt chatte et séduisante, et c'est en lui donnant deux petites tapes sur la joue

qu'elle poussa le gros banquier par les épaules en dehors de chez elle.

Une fois dans le couloir, sous la lumière d'un bec de gaz qui les éclairait de sa clarté aveuglante, les deux hommes, sans se parler, se mirent à monter la garde chacun de son côté comme deux chiens de faïence.

— Pourquoi diable m'a-t-elle fait sortir ? se disait le comte.

D'habitude, elle lui permettait parfaitement de rester quand elle changeait la petite chemise courte qu'elle avait sous le maillot. Un bas à passer, la chevelure à relever, une épingle à ramasser motivaient chez ce grand corps libre des mouvements de Diane au bain. Et pourquoi cette expulsion, ce soir ? Bah ! singulière pudeur vis-à-vis de ce lieutenant, qui n'en aura pas moins à avaler le départ triomphal au bras du seigneur et maître.

De son côté, Pontlevoye tortillait sa moustache, se trouvait absurde, ridicule, et avait une envie folle de se sauver, de s'en aller bien loin. Comme Marcotti avait été froide, comme elle lui avait bien fait sentir qu'il n'était rien dans sa vie, comme toutes ses attentions avaient été pour ce gros homme, rouge, congestionné, suant le vice, qui étalait devant lui son

gilet blanc et ses breloques clinquantes. Pourquoi lui avait-elle ordonné d'attendre dans le corridor ? Pourquoi ne lui avait-elle pas permis de s'enfuir pour aller pleurer tout seul dans sa garçonnière déserte ? Et il songeait à la pièce de *Mensonges*, à cette madame Moraines qui, après avoir eu un semblant de caprice pour René Vincy, finissait par retourner dans les bras du riche banquier Desforges. En somme, c'est toujours l'éternelle chanson ; seulement, ce n'est pas la chanson de l'amour, mais celle de Marco, celle produite par le son métallique des louis d'or tombant le lendemain matin sur la cheminée, dans la coupe d'onyx réservée aux offrandes.

Cent fois, il fut sur le point de s'en aller, et toujours il se sentit retenu par une force invincible. Qui sait ? Peut-être un secret espoir ? Peut-être seulement le suprême désir de revoir encore la bien-aimée, ne fût-ce qu'une minute ce soir-là, de resserrer cette main aux doigts fuselés dont l'étreinte tiède et molle lui faisait passer de tels frissons par tout l'épiderme.

À ce moment la porte s'ouvrit, et Marcotti apparut toute simple dans sa robe de drap, si jolie, avec son petit manteau soutaché et son grand chapeau

posé sur les cheveux relevés à la diable – la déesse redevenue femme.

— Je n’ai pas été trop longue ? dit-elle en montrant ses dents sous le voile. Allons, il est près d’une heure. Sauvons-nous !

Elle prit avec ostentation le bras de Ratondo qui ne put s’empêcher d’envoyer un regard de triomphe au lieutenant très pâle, puis le trio descendit l’escalier, elle, s’appuyant avec ses grâces félines et se serrant contre le banquier ; Pontlevoye, suivant derrière, morne, découragé. On était arrivé au premier palier lorsque Marcotti s’écria tout à coup :

— Folle que je suis ! J’ai oublié mon boa. Monsieur de Pontlevoye, voulez-vous être assez aimable pour retourner le prendre dans ma loge ?

C’est cela, il était juste bon pour les commissions. On le traitait en domestique, en être sans importance. Pleurant de rage, il remonta les marches quatre à quatre. Derrière la porte de la loge, la femme de chambre était campée toute droite comme un soldat à son poste ; elle tenait dans une main la fourrure toute prête et dans l’autre une lettre qu’elle tendit à l’officier d’un air mystérieux. Tout cela ne prit pas une seconde. Pontlevoye fourra lestement le

billet dans sa poche, puis redescendit en hâte le boa demandé.

Quelques secondes après, le banquier montait avec Marcotti dans son coupé et envoyait en partant un dernier salut de pitié profonde à l'officier qui s'inclinait gravement képi bas.

Dès que la voiture se fut éloignée au grand trot, le lieutenant s'approcha fiévreusement d'un bec de gaz et lut :

« Allons, ne pleurez pas, grande bête ! Je vous ai renvoyés tous les deux de ma loge précisément pour pouvoir écrire ce mot. On me reconduira en voiture... mais jusqu'à ma porte seulement, je dirai que je suis fatiguée. Et quant à toi, mon amour, je t'attends dans un quart d'heure. Viens vite ! Je t'adore ! »

» MARCOTTI. »

Et Pontlevoye, envahi par une joie délirante, prit le chemin conduisant à l'hôtel de la danseuse, ayant dans son ivresse comme une envie folle d'envoyer son képi de lieutenant rouler dans les étoiles.

CHAMBRE 19



IL NE FAUDRAIT PAS croire, parce qu'on habite à Truc-sur-Mer le chalet de sa cousine Berthe, que les occasions de s'aimer sont fréquentes ou faciles. Depuis huit jours, Hector de Pardaillan en faisait la triste expérience. D'abord le mari, Sir John Farwell, était presque toujours là; ensuite, même pendant ses absences, le chalet était de verre, sans un verrou aux portes, sans un rideau aux fenêtres; ajoutez à cela une domesticité nombreuse, et vous m'avouerez que, dans ces conditions, il était très dangereux de sacrifier illégitimement à la blonde déesse.

Et les environs? me direz-vous. Ah! Parisiens, mes frères, vous ne connaissez donc pas la campagne ni la province? Quel est le paysan qui prêterait sa demeure sans en parler le lendemain? Quel est l'aubergiste qui couvrirait de son toit des amours adultères sans en faire part à tout le village? À la grande rigueur, on aurait pu se voir à Dieppe, dans un hôtel; mais, là encore, c'était bien dangereux.

Comme Pardaillan regrettait le petit rez-de-chaussée de la rue d'Argenson, où Berthe venait tous les deux jours, avec une régularité exemplaire, sans courir le moindre risque ! Une rue courte – un coup d'œil à droite et à gauche avant de franchir la porte cochère... et à la grande rigueur, si l'on était pincé, la ressource de dire qu'on s'était trompé de maison et qu'on allait chez les Halifax, à deux pas de là, au coin du boulevard Haussmann.

Cependant une telle situation ne pouvait durer. Le cousin et la cousine se frôlaient l'un contre l'autre, se serraient la main sous la nappe, s'embrassaient rapidement entre deux portes, mais tous ces menus suffrages ne faisaient encore qu'exaspérer leur passion inassouvie. Aussi un jour que Sir John avait annoncé son intention de faire une grande promenade à cheval du côté d'Arques :

— Ma foi, dit très naturellement Hector, nous pourrions peut-être en profiter pour faire un petit tour sur la plage de Dieppe avec ma cousine.

— C'est cela ; l'idée est *very good*, car on dit la saison très brillante. J'irai vous rejoindre, nous dînerons au Casino, et ce sera *a nice party*.

À deux heures, le mari montait à cheval, et nos deux amoureux, de leur côté, prenaient la victoria

pour aller à Dieppe. Le plan était bien préparé. On descendrait à l'hôtel Impérial le plus honnêtement du monde, et là, Pardaillan demanderait une chambre avec des sandwiches, du vin de Madère, et *de quoi écrire*. Cette dernière exigence devait rendre le séjour plus convenable, séjour qu'on s'arrangerait pour faire aussi court que possible.

— Nous mettrons les bouchées doubles, avait dit Hector.

La pauvre Berthe tremblait cependant un peu sous l'œil inquisiteur du sévère maître d'hôtel, tandis que Pardaillan donnait ses ordres d'un air dégagé. L'hôtel Impérial est très pudibond... Si par hasard on allait refuser, quelle mortification!... Cependant les deux voyageurs avaient l'air parfaitement comme il faut et réservés.

— Surtout n'oubliez pas de quoi écrire, ajouta encore Hector. C'est très important. Il faut que mon courrier parte avant cinq heures.

Cette dernière recommandation décida le maître d'hôtel qui, sans hésiter davantage, monta au premier et ouvrit la chambre 19. Cinq minutes après, il apportait sur un plateau les sandwiches, le madère et le buvard, et trouvait Berthe et Hector assis tranquillement devant la fenêtre, grande ouverte, et

contemplant la mer immense. Au reste, dès que le buvard eut été posé sur la table, Pardaillan se précipita sur le papier à lettres et se mit à écrire fiévreusement. Décidément, il n'y avait rien à craindre sous le rapport de la morale, et dans ces conditions on pouvait décemment louer la chambre à de tels voyageurs.

Mais à peine était-il parti que le verrou était poussé derrière lui, la fenêtre fermée, le buvard abandonné, et nos deux amoureux tombèrent dans les bras l'un de l'autre comme des gens affamés, servis de toutes caresses depuis une grande semaine. Pendant une demi-heure, ce fut une longue litanie entrecoupée de baisers.

Plaisirs exquis, mais plaisirs trop courts, hélas ! car il ne fallait pas donner de soupçons à l'hôtel, et Sir John devait rejoindre bientôt sur la plage. Berthe s'arracha donc avec courage aux délices de Capoue et Hector, qui menaçait de recommencer les hostilités, dut reprendre bon gré, mal gré, sur ses pieds la position verticale, cette pose noble qui rapproche l'homme du ciel... et s'occuper incontinent de refaire le lit ravagé.

Cette précaution était de la dernière importance. On releva les couvertures, on ramassa les oreillers

auxquels on redonna les petits coups nécessaires ; la courtepoinTE piquée de blanc fut chastement étendue, sans un pli, on vida en hâte deux verres de vin de Madère réparateur.

Et, quand le maître d'hôtel revint sur un appel du bouton électrique, il trouva de nouveau la chambre en ordre, la chaste Berthe assise devant la fenêtre et contemplant la mer immense, tandis qu'Hector était plongé dans la plus volumineuse correspondance.

Dix francs de chambre, huit francs de madère, six francs de sandwiches, deux francs de papier à lettres, trois francs de service et bougie. Total : vingt-neuf francs, pour un séjour d'une demi-heure, c'était donné. Pardaillan paya sans sourciller bien entendu, donna cinq francs de pourboire au maître d'hôtel et poussa même la condescendance jusqu'à s'extasier sur le madère, une marque excellente, remarquable – dont il prierait à l'occasion le propriétaire de lui céder quelques bouteilles.

On se quitta enchanté de part et d'autre, et Hector et Berthe, encore tout frémissants, le corps envahi par une douce béatitude, allaient s'asseoir sur la plage où Sir Farwell les rejoignit peu après ! On dîna tous les trois au Casino comme de vrais amis, et

Pardaillan, que toutes ces émotions avaient creusé, fit honneur à un certain caneton rouennais dont il avala les deux tiers.

— Oh ! vous dévorez comme un lifeguard et cela me fait plaisir de vous voir un pareil appétit ! dit Sir John.

» Vous êtes bien bon, répondit Hector très attendri, mais c'est le changement d'air.

— Oui, oui, c'est très bon. À Londres, nous appelons cela : *make a change*.

Berthe, au contraire, mangeait à peine.

Distraite, poursuivant je ne sais quel rêve intérieur, elle fermait les yeux, tout entière à ses souvenirs, riait aux anges, et parfois frémissait secouée par un brusque soubresaut nerveux. Elle aussi avait fait *a change*.

Cependant là-bas, à l'horizon, de gros nuages noirs s'amoncelaient ; la brise s'élevait très forte, mettant à la crête des vagues une frange d'écume, et l'orage s'avavançait avec rapidité. Et en effet, au moment où l'on allait se remettre en route pour retourner à Truc-sur-Mer, des gouttes d'eau d'un diamètre insensé se mirent à tomber, et bientôt la pluie arriva si diluvienne que nos voyageurs comprirent bien vite l'impossibilité matérielle de se mettre en route.

— Ma foi ! dit Sir John, je n'ai pas envie de remonter en selle d'un temps pareil, et nous allons en être quittes pour coucher à Dieppe.

— Oui, répondit Pardaillan, pris d'une inquiétude vague. Il y a ici de très bons petits hôtels : l'hôtel de la Plage, l'hôtel des Étrangers, l'hôtel de l'Europe... nous n'ayons que l'embarras du choix.

— *No ! no !* Pas de ces petits hôtels. Vous savez, mon cher, comme je suis Anglais sous ce rapport, et comme je tiens essentiellement à la propreté et au confortable. Il n'y a ici qu'un seul établissement qui réunisse ces conditions : c'est l'*Imperial Hotel*.

— Vraiment ! Vous tenez à cette maison ? Eh bien, vous avez bien tort, car on y est très mal, croyez-moi... Vous ne serez pas content, balbutia Hector. En tout cas, moi j'irai à l'hôtel de la Plage.

— Libre à vous, mon cher, mais je suis très obstiné, comment dites-vous cela en français ? très tenace, et lady Farwell et moi nous coucherons à l'*Imperial Hotel*.

Là-dessus, sir John emmena Berthe plus morte que vive et qui, en dépit du mouchoir dont elle se couvrait la figure, pensa défaillir en passant devant le bureau. Quant à Pardaillan, il s'esquiva, en pensant que son absence dérouterait peut-être ;

d'ailleurs, l'hôtel est grand et il y avait des chances pour que l'on ne tombât pas sur le même maître d'hôtel ; après avoir souhaité le bonsoir à ses amis, il leur donna rendez-vous à dix heures du matin sur la rue Aguado.

Le lendemain, Hector rejoignit le ménage, mais il trouva Sir John Farwell furieux.

— Ah ! comme vous aviez raison, lui dit-il, de ne pas me conseiller d'aller à l'*Impérial Hotel* ! C'est une horreur ! Figurez-vous qu'on m'a donné un lit dans lequel on avait déjà couché... Shocking ! J'ai cru que lady Farwell allait s'évanouir de honte. Et, quand j'ai appelé le maître d'hôtel pour faire changer les draps, il a eu le toupet de me soutenir qu'on n'avait pas couché dans la chambre 19 depuis le commencement de la saison !

Puis, il ajouta avec flegme :

— Voilà des scandales qui n'arriveraient jamais en Angleterre. Demandez plutôt à votre cousine.

LA LEÇON D'ANGLAIS



— Oui, je t’assure, ma chère, disait Jeanne Fétard à son amie Sylvia Nychon, après un plantureux déjeuner fait dans le *bow-window* de la rue Marbeuf, tu devrais prendre des leçons d’anglais.

— Évidemment, par ce temps d’Exposition, on ne saurait parler trop de langues étrangères.

— Mais surtout l’anglais. As-tu vu passer la voiture Cook à trente-deux places et à cinq chevaux ? Tout cela est bondé d’insulaires avec des ulsters à carreaux et des casquettes invraisemblables ; simples snobs londoniens ayant de l’argent en poche, ne demandant qu’à s’amuser, mais ne parlant pas un traître mot de français.

— Oh ! je sais bien déjà quelques petites bêtises : *beefsteak, wagon, handicap, fixed-price, Old-England.*

— C’est quelque chose, mais ça ne suffit pas.

— Ah ! dame, après je fais des gestes, – des gestes expressifs.

— Je m’en rapporte à toi, mais tout cela ne vaut pas un bon *Good morning, Sir*, ou un *dearest* lancé

au bon moment. Tiens, l'autre soir, au Jardin de Paris, il y avait là Berthe Sergent et Caroline Godet ; tu sais comme elles sont toujours élégantes, et leurs toilettes de surah crème avaient attiré l'attention d'un gros milord. Depuis trois minutes on s'escrimait par gestes et ça n'allait pas : ces dames voulaient boire et l'Anglais voulait... autre chose. Eh bien, moi, je suis arrivée, avec mon costume de foulard très simple, j'ai tout de suite compris ce que disait ce brave homme, je lui ai répondu en riant et l'affaire a été conclue en cinq minutes. Si tu avais vu Berthe et Caroline ! ce qu'elles rageaient, ma chère !

— Évidemment, répondait Sylvia songeuse, évidemment, tu as raison ; mais c'est bien ennuyeux de refaire son éducation à vingt-quatre ans.

— Je connais un petit professeur qui t'apprendra, comme à moi, le nécessaire en dix leçons.

— En dix leçons ! vrai ?

— Parole... Dame ! tu ne parleras pas comme feu la Perle, mais enfin tu auras un petit bagout. Tu pourras dire par exemple ; « Vous me plaisez beaucoup. — Il fait bien chaud ! — Voulez-vous ôter vos bottes ? etc., etc. »

— Oui, oui, l'indispensable.

— Eh bien, veux-tu que je te l'envoie, mon professeur ? C'est un pauvre garçon qui s'appelle Trinquet – Jules Trinquet – c'est le fils de ma marraine. Il crève la faim et ne sera pas exigeant. Je crois qu'en lui offrant un cachet de trois francs, il serait enchanté.

— Trois francs ! C'est dans mes prix. Envoie-moi ton Jules Trinquet. Je réfléchis même que ce sera très élégant. Je dirai : « Pardon de vous renvoyer, mon cher, mais c'est l'heure de ma leçon d'anglais ; mon professeur me réclame. » Ça aura de l'allure.

— Pour sûr ! Demain matin, je verrai ma tante, et tu pourras commencer ta première leçon avec le neveu dès après-demain.

Là-dessus les deux amies se quittèrent enchantées, et Sylvia Nychon se mit à annoncer à toutes ses connaissances – Zidler sait si elles sont nombreuses – qu'elle allait devenir une femme sérieuse, instruite ; qu'elle allait travailler les langues étrangères, prendre des leçons. Elle avait déjà retenu un professeur de l'Université d'Oxford, à vingt francs le cachet ; c'est lui qui avait appris l'anglais aux fils du prince de Galles. Et patati, et patata.

Le lendemain, Jules Trinquet se présentait, C'était un grand garçon, blond, maigre, d'aspect fa-

mélifique, suant la misère et prodigieusement timide. Sanglé dans une redingote noire élimée aux coutures, il dissimulait l'absence du linge sous une cravate roulée en corde, et tenait à la main un fauve gibus roussi sur lequel il avait beaucoup plu. Sylvia, le torse recouvert d'une matinée de soie mauve très transparente, reçut le professeur dans son cabinet de toilette – un Jules Trinquet ce n'est presque pas un homme – et tandis qu'il promenait sa vue extasiée sur les flacons ventrus, les jeux de brosses en argent marqués au chiffre, les ciseaux, les houppes, les fards, et tout cet attirail qu'une femme élégante exhibe sur sa toilette duchesse, il entendit tout à coup qu'on lui disait :

— Alors, monsieur, vous savez l'anglais ?

— Je le parle, madame, aussi bien que le français, car j'ai vécu dix ans à Londres.

— Et, est-ce que c'est difficile ?

— Non, pas plus difficile que ça... Seulement, c'est comme la violon, il faut savoir.

— On m'a dit qu'en une dizaine de leçons, vous m'apprendriez le langage... usuel, les mots nécessaires à... ma profession.

— Parfaitement, madame. J'ai même composé un manuel spécial.

— Bravo ! Nous sommes convenus d'un cachet de trois francs, n'est-ce pas ? Trois francs l'heure. Nous commencerons dès demain.

— Et à quelle heure devrai-je venir ?

— Aïe ! aïe ! voilà précisément ce qui ne va pas être très commode. Trouver une heure, une heure entière dans la journée pendant laquelle on ne soit pas dérangée. Vous comprenez, par ces temps d'Exposition...

— Je me rends compte, madame.

— Jusqu'à dix heures, ça n'est pas possible, à cause du prince qui dort comme une marmotte. Il prétend qu'il n'y a que le sommeil du matin qui répare. À dix heures, je fais ma toilette jusqu'à onze heures. À ce moment, il faut aller en voiture à la Potinière : ce n'est pas amusant, mais les affaires sont les affaires ; à midi et demi, je déjeune à Ermenonville ou à Madrid. Je rentre à deux heures et demie. Ça, c'est l'heure de mon vieil ami le général Bourgachard. Il tient à sa pipe et à son *cock-tail*. À quatre heures arrive Zizi, un beau petit, très gentil, que j'aime de tout mon cœur. Quand il est sage, je suis libre à cinq heures, mais il n'est jamais safe. Il faut bien compter cinq heures et demie.

— Alors, à cinq heures et demie...

— Eh bien ! et le Bois, mon pauvre monsieur ? Croyez-vous que je vais donner quarante francs par jour au loueur Dryon pour manquer mes Acacias ? Vous êtes bon, vous ! Après, je rentre m'habiller, je dîne à huit heures dehors, je ne sais où, Madrid, Ambassadeurs, tour Eiffel ; à dix heures je vais aux Aïssaouas. Vous ne les avez pas vus ? Épatants ! Moi, je ne pourrais pas bien dormir à je n'avais pas vu Sidi-ben-Ahmed se piquer la joue et se faire sortir l'œil de l'orbite avec une aiguille de fer. Il me faut ça le soir. Ça me mène à minuit. À une heure je retrouve le prince chez Weber – comme il dit ; la dernière pensée de Weber, et après – dame ! après – je ne songe guère à prendre une leçon d'anglais, ni le prince non plus.

— Je comprends cela... Mais alors, madame, dit le professeur un peu inquiet, si toutes vos journées sont semblables, je ne vois pas le moment...

— Moi non plus. C'est ennuyeux, car il faut absolument trouver une heure et j'ai beau chercher... Ah ! oui, je ne vois guère que de onze heures à midi – le moment de mon bain. Ça vous serait égal de me voir prendre mon bain ?

— Tout à fait égal, madame, pourvu que ce soit toujours trois francs l'heure.

— Oh ! d'ailleurs, c'est très convenable. C'est un bain de lait, – la seule chose, l'été, qui permette de garder une peau satinée. Alors, une fois plongée dans ma baignoire, on ne voit rien du tout, le liquide est opaque, et c'est exactement comme si j'étais habillée.

— C'est même mieux.

— Alors, c'est convenu. Demain à onze heures on vous fera entrer dans la salle de bain, et, pendant que je me baignerai, vous me ferez la leçon. Bonjour, monsieur Trinquet.

Le lendemain, sa serviette en cuir sous le bras, le professeur faisait son entrée, et peu de temps après la camériste l'introduisait auprès de Sylvia. Il s'assit sur le bord d'un petit pouf au pied de la baignoire, tout en regardant, un peu étonné, une petite tête rousse, toute frisée, qui émergeait au-dessus du liquide et qui lui disait en pouffant de rire :

— Hein ! ça vous semble drôle de me voir comme ça ? Allons ! ne vous étonnez pas plus longtemps, mon pauvre monsieur, l'étonnement, ça ne rapporte rien, et allez-y de votre boniment.

Et, développant sa serviette, ouvrant ses livres et son manuel, Jules Trinquet se mit à prononcer les phrases, les petites phrases faciles *nécessaires à la*

profession, phrases que Sylvia répétait ensuite de son mieux avec un accent drôle qui la faisait se tordre dans les transports d'une joie délirante.

Cependant le professeur paraissait troublé. L'œil brillant, les narines dilatées, il fixait la baignoire avec obstination, la fouillant, balbutiant, – plus du tout à la question. Est-ce que par hasard il oserait se souvenir qu'il était un homme ? Perdrait-il assez les notions du respect dû à une Sylvia Nychon pour abuser de la confiance qu'on lui avait témoignée ? Ce serait monstrueux d'inconvenance !

— Monsieur, finit-elle par dire, impatientée, voulez-vous me dire ce que vous avez à regarder ainsi le liquide dans lequel je me baigne, et à humer l'air de cette manière ridicule ?

— Mon Dieu ! madame, c'est que le lait répand une odeur des plus apéritives, et à onze heures... je n'ai pas encore déjeuné.

— Eh bien ? Où voulez-vous en venir ?

— Voilà, c'est une idée qui m'était venue. Si ça n'avait pas déplu à madame, j'aurais apporté un petit pain – oh ! un petit pain très propre, un petit pain d'un sou – et alors... tout en donnant ma leçon d'anglais, j'aurais fait en même temps trempette dans la baignoire.

SIMILIA SIMILIBUS...



OUI, DÉCLAMAIT Berthe Dermonval, un beau jour on vous jette dans les bras d'un monsieur laid, vieux, éreinté, qui se marie parce qu'il ne peut plus faire la noce, et comme ce monsieur a passé avec vous devant un fonctionnaire orné d'une sous-ventrière tricolore, on doit – de par la loi – l'aimer. C'est fantastique !...

À ce moment rentrait M. Dermonval ; le docteur Dermonval, le célèbre médecin homéopathe. Un peu interloqué d'abord par la tirade que sa femme venait de débiter avec une conviction extraordinaire, le docteur se rassura bientôt en voyant qu'il ne s'agissait que d'un passage de *Divorçons*, l'amusante pièce du Palais-Royal. Eu effet, debout, la brochure à la main, se tenait un vieux cabotin, aux longs cheveux gris et à figure glabre.

— M. Cabirol, du théâtre des Batignolles, dit madame Dermonval, en le présentant, mon professeur de déclamation.

Cabirol salua avec la grâce de Mélingue, jointe à l'élégance de Delaunay, puis, prenant un chapeau grasseyeux posé sur un meuble, il sortit noblement en disant :

— Adieu, madame. Cela marche très bien. Demain nous piocherons la grande scène du trois. Je viendrai à deux heures pour le quart.

Quand il fut sorti, le docteur se planta vis-à-vis de sa femme :

— Ah ça ! voulez-vous m'expliquer cette nouvelle manie ?

— Oh ! l'explication est toute simple. Je veux entrer au théâtre.

— Allons, bon !

— Oui, j'en ai assez de cette vie terre-à-terre, de cette existence pot-au-feu. J'ai soif d'idéal. À moi les émotions de la rampe, les succès, les applaudissements, les palpitations de cœur les soirs de première. Je veux vivre, entendez-vous, et si vous étiez intelligent, vous seriez le premier à vouloir me pousser dans cette voie du grand art et du travail régénérateur.

Et en disant ces mots avec un grand soupir, elle songeait au petit Jacques d'Éparvin, si gentil avec sa moustache hérissée en chat et ses cheveux en ra-

cine droite. En voilà un qui l'aimait, d'un amour fougueux, insensé ! Mais elle s'était promis de rester pure, et lui avait carrément défendu sa porte. Seulement elle continuait à songer à lui beaucoup trop, et si elle ne donnait pas un dérivatif puissant à son imagination vagabonde, elle sentait bien qu'elle était perdue.

— Mais, ma pauvre Berthe, c'est de la folie ! objecta le docteur. Tu te figures que l'on arrive ainsi à une situation dans la carrière dramatique ? Mais c'est difficile, très difficile.

— Oh ! j'ai des protections. M. Cabirol connaît des journalistes, des critiques influents, des directeurs. S'il n'y a que cela qui t'inquiète, tu peux te rassurer.

— Et tu crois que je te permettrai de traîner ainsi mon nom sur les planches ?

— Je prendrai un pseudonyme.

— Mais tout Paris saura que ce nom de guerre cache Berthe Dermonval, l'épouse légitime du docteur Dermonval. Ce sera un scandale !

— Allons donc ! ce sera pour vous une réclame !

Et, en lançant ces derniers mots sur un ton gouailleur, madame rentra dans sa chambre comme une femme décidée à tout.

Resté seul, le docteur réfléchit. Des protections au théâtre ! Il savait à quel prix elles s'achètent. Il entrevoyait les droits du seigneur pris par les directeurs, les familiarités des journalistes, le tutoiement avec les camarades, toute cette atroce promiscuité de coulisses. D'un autre côté, il connaissait Berthe : il était tout à fait inutile de lutter de front avec elle... de front ! Amère ironie des mots. Tout à coup il se rappela la vieille devise de l'homéopathie : *Similia similibus curantur*. Si vous avez le nez gelé, frottez-le avec de la neige ; si vous avez une entorse, marchez ; si vous êtes atteint de la maladie du théâtre, guérissez-vous par le théâtre.

Il en était là de son monologue, lorsque Cabirol rentra. Il avait oublié son manuscrit.

— Monsieur, commença brusquement Dermonval, je crois avoir entendu dire que vous aviez un grand talent, surtout pour les transformations, et que vous saviez vous grimer d'une manière remarquable.

— On vous a dit vrai !... Dans la dernière *Revue des Batignolles*, où je donnais la réplique à Maxime Lisbonne, j'étais successivement le camelot, M. Floquet, M. Paul Déroulède, madame Astié de Valsayre... Jamais on ne me reconnaissait.

— C'est merveilleux ! Eh bien, monsieur, voulez-vous gagner un billet de mille francs ?

— Ces propositions-là, faites par un homme honorable, se refusent rarement.

— Au lieu de pousser madame Dermonval à monter sur les planches, au contraire, dégoûtez-la du théâtre. Présentez-vous chez elle successivement sous les traits du critique influent, du directeur, du journaliste, et dans ces diverses incarnations, attaquez-la brutalement, poussez-la dans ses derniers retranchements... Essayez même de l'embrasser. Je vous donne carte blanche, pourvu que vous arriviez à lui prouver cette vérité incontestable qu'une femme décidée à rester honnête ne peut arriver à rien dans la carrière dramatique.

— Bravo ! Un rôle à tiroirs. C'est ma spécialité. Eh bien, monsieur, marché conclu ! vous serez satisfait ; et si, d'ici quelques jours, madame Dermonval n'a pas renoncé à ses projets, je vous permets de dire que Cabirol ne mérite pas sa réputation de grand artiste.

Le lendemain les deux époux étaient en train de déguster leur café, lorsque le domestique annonça M. Maurice Pourcey, le grand critique.

— Qu'il entre ! dit vivement Berthe.

Sur ces entrefaites, Cabirol fit son apparition, méconnaissable avec une tête socratique, une barbe blanche inculte, une redingote fatiguée et un gros ventre sur lequel dansaient des breloques.

— Je me retire, dit le docteur en riant sous cape ; je ne veux pas vous déranger.

Et tandis qu'il écoutait à la porte, il entendit la voix mielleuse de Berthe qui expliquait ses plans, ses projets, ses espérances ; puis Pourcey qui répondait en homme pratique. Il voulait bien protéger, mais à une condition, c'est qu'on se montrerait aimable pour lui... Donnant, donnant. Puis le bruit d'une lutte et enfin la voix de Berthe, devenue stridente, qui disait : — « Sortez ! sortez, monsieur ! ou j'appelle mon mari. »

— Eh bien, qu'y a-t-il ? fit Dermonval en entrant le plus naturellement du monde.

— Nous ne nous entendions pas sur les conditions, balbutia Pourcey.

— Nous ne nous entendrons jamais, monsieur... Vous pouvez vous en aller.

Et tandis que le faux critique se retirait l'air confus, le docteur lui dit à voix basse :

— Pas mal ! pas mal ! mais vous n'avez pas été assez loin. Je vous donne carte blanche !

— Quel insolent que ce Pourcey ! murmurait Berthe les larmes aux yeux. Bah ! je n'ai pas besoin de lui. Il a eu beau éreinter Sarah Bernhardt, cela n'a pas empêché son triomphe.

Le lendemain ce fut le tour du directeur des Folies-Plastiques. Là encore Cabirol s'était fait une tête très réussie avec ses cheveux frisés, sa barbe levantine, et son élégance rastaquouère. Il demanda une audition et madame Dermonval commença sa grande scène du *Roi s'amuse* :

Je ne sais même plus, vous que j'ai cru si doux,
Si je vous aime encor ! Vous roi ! – J'ai peur de vous !

Sans doute le directeur voulut rassurer son élève, et continuer la scène où le roi demande « un baiser de pardon » à Blanche, car il reçut tout à coup un formidable soufflet qui eut le don, comme dans les pantomimes, de faire accourir au bruit le docteur.

— Misérable ! pour qui me prenez-vous ? criait Berthe en montrant la porte d'un grand geste courroucé.

Et tandis que Cabirol s'esquivait, Dermonval ravi lui disait encore à voix basse :

— Vous savez, je payerai les gifles à part. Je suis content, très content. Cela va très bien ; encore une ou deux visites de ce genre et ma femme sera tout à fait guérie... Rappelez-vous toujours que vous avez carte blanche.

Or, le hasard fit que, le jour suivant, Jacques d'Éparvin, forçant la consigne, vint essayer auprès de madame Dermonval une nouvelle tentative. Jamais il n'avait été aussi entreprenant. La nuit tombait et le salon était plongé dans une demi-obscurité. Berthe se reculait frissonnante. Jacques l'avait entourée de ses bras et la victoire ne tenait plus qu'à un fil, lorsqu'il vit tout à coup, terrifié, apparaître dans l'ombre, derrière la portière, la tête du docteur.

Mais celui-ci ne paraissait nullement en fureur. Il souriait, faisait des signes d'intelligence, et chuchotait :

— Vous êtes le journaliste. C'est merveilleux ! Dans cette obscurité, jamais je ne vous aurais reconnu ; on vous donnerait vingt-cinq ans. Allez-y carrément ! Ne vous gênez pas, vous avez carte blanche.

Et sur ces derniers mots, il se retira, en baissant derrière lui la portière qui retomba discrètement.

*

Le soir même madame Dermonval disait au docteur :

— Ah ! tu sais, mon ami, les raisons pour lesquelles je désirais entrer au théâtre ont cessé d'exister. Maintenant ce n'est plus la peine. Je renonce à la scène et je vais écrire à Cabirol que j'interromps son cours.

— Bravo ! dit le docteur. Je savais bien que tu te dégoûterais bien vite du métier quand tu en connaîtrais mieux les épreuves. *Similia similibus*. D'ailleurs si cela t'amuse de jouer, rien ne t'empêche de satisfaire ton goût avec des amateurs et de donner chez nous la comédie de salon. Nous avons bien parmi nos amis quelques bons acteurs ?

— Oui, répondit Berthe ingénument. J'ai entendu dire que le petit d'Éparvin imitait très bien Dau-bray.

— Eh bien ! c'est convenu. J'irai moi-même le prier de te donner la réplique et il ne faudra pas qu'il me refuse.

Et, le lendemain soir, souriant, satisfait, le docteur s'asseyait dans un grand fauteuil en face de Berthe et de Jacques – et il suivait attentivement la

brochure de *Divorçons*, tandis que sa femme reprenait : « Parce qu'un monsieur a passé avec vous devant un fonctionnaire orné d'une sous-ventrière tricolore, on doit – de par la loi – l'aimer. C'est fantastique ! »

— Ah ! comme tu dis mieux qu'autrefois, dit Dermonval. Ma parole, tu as fait des progrès.

LE TONKINOIS ET LA COMTESSE



ASSISE DEVANT un bonheur du jour Louis XVI, la comtesse Jeanne de Sparre écrivait en souriant la lettre suivante :

« Mon cher Henry, vous m'avez laissée si grisée, si exténuée, que je n'ai pas eu le courage de sortir aujourd'hui. Et je suis restée étendue sur ma chaise longue avec votre souvenir, lasse, brisée, mais bien heureuse.

» Demain huit jours ! J'espère bien que ce n'est que la vingt-millième partie de ce que cela durera. Je vous aime, mon ami, d'une façon effrayante, et c'est inouï la place que vous avez prise dans ma vie en si peu de temps. Rendez-moi justice ; j'ai longtemps lutté, car je conservais au fond du cœur un doux souvenir, un sentiment tenace pour un brave garçon parti là-bas au Tonkin. J'avais juré de patienter deux ans ; je l'ai attendu pendant quatre années, mais enfin vous avez su triompher de mes résistances. Maintenant le sort en est jeté ; je ne m'appartiens plus, je suis vôtre ; trop même, car dès que je ne suis plus

avec vous, j'éprouve comme une étreinte douloureuse au cœur. En ce moment, je donnerais mon petit doigt pour caresser votre moustache blonde, et je pleure presque de ne pouvoir le faire.

» Adieu, mon Henry bien-aimé. Je vous embrasse fort, fort pour tout le temps que je vais rester sans vous voir. Une fin de soirée ! Une nuit ! Une matinée ! Une après-midi ! Je vous envoie tout mon cœur dans un baiser qui dure jusqu'à demain soir quatre heures.

» JEANNE. »

Quand elle eut écrit ce petit mot avec une satisfaction profonde, la comtesse Jeanne inscrivit l'adresse :

COMTE HENRY DE CASTEL-CHAMBORD
Ministre plénipotentiaire.

Puis sonnant le valet de chambre, elle dit : « Faites porter immédiatement par le groom cette lettre au ministre des affaires étrangères. »

Ceci fait, elle s'étendit à nouveau sur son canapé dans le salon luxueux, coquet comme un boudoir, où des palmiers-latania avançaient leurs larges feuilles dans l'atmosphère tiède, et d'un coup d'œil mi-clos

se mit à suivre les broderies capricieuses d'une portière – des branches de pêchers fleuries dans un fond gros bleu. Hors la terre et près du rêve, elle poursuivait une pensée douce qui la plongeait dans une sorte de torpeur voluptueuse, lorsque le valet de chambre rentrant lui apporta sur le plateau une carte :

MARIUS DE TRÉZELAC

Capitaine au 6^e régiment d'infanterie de marine.

— Lui ! s'écria madame de Sparre, dont la figure exprima aussitôt une vive contrariété. Eh bien, il arrive à un bon moment ! Pauvre garçon ! Que vais-je lui dire ? Je ne puis cependant me refuser à le recevoir. Allons ! faites entrer, dit-elle après un instant de réflexion.

La portière se souleva et Marius apparut ; beau encore, mais un peu vieilli, un peu marqué. On a raison de dire que les années de campagne comptent double. Sa barbe, qu'il avait laissé pousser, était çà et là semée de quelques fils d'argent. Les yeux avaient des petits plis dans les coins, et le teint très halé accusait les fatigues d'un long voyage. Jeanne avait constaté d'un regard tous ces changements, et, avec cet égoïsme féminin si féroce, elle fit immédiatement

dans son esprit la comparaison avec Henry, à jeune, si frais, si blond. Du coup, elle sentit qu'elle n'aimait plus du tout, mais du tout, Marius, C'était fini, bien fini!... Mais jamais elle n'oserait le lui avouer. Comme il allait être gênant, Seigneur !

Cependant le capitaine s'était précipité sur la main qu'on lui tendait et l'embrassait avec conviction.

— Ah ! Jeanne ! Jeanne, commença-t-il avec cet accent méridional qui faisait jadis une telle impression, et qui parut ce jour-là prodigieusement commun, quelle joie de vous revoir, après une si longue séparation !

— Je crois bien. Vous m'aviez dit que votre absence durerait deux ans !

— Ah ! ma pauvre amie, dans notre métier, on sait bien quand on part, on ne sait pas quand on revient. J'ai été obligé de rester à Kecho.

— Qu'est-ce que c'est que Kecho ?

— C'est la capitale du Tonkin. En général, quarante degrés de chaleur, une humidité constante, des femmes qui mâchent du bétel toute la journée, avec des dents noires et des gencives saignantes ; des rizières dans la boue. Quel affreux pays ! Mais je vous écrivais de là-bas ; vous avez reçu de mes lettres ?

— Certainement... seulement elles mettaient tant de temps à arriver, vous comprenez, qu'elles manquaient un peu d'actualité.

— Enfin, tout cela est loin. J'ai un congé de six mois, et après, l'on m'a promis un régiment à la Pépinière, té!...

Jeanne ne put s'empêcher de frémir. Six mois de congé!

Après, rue de la Pépinière!... Mais elle l'aurait toujours sur le dos. C'était horrible.

— Vous m'aimez toujours?... continua Trézelac.

— Évidemment, mon cher ami... J'ai toujours conservé pour vous une très réelle affection... bien que je finisse un peu par désespérer.

— Ah! c'est que, voyez-vous, tout le long du retour, vous étiez ma suprême joie, mon suprême espoir, ma suprême pensée; vous représentiez pour moi non seulement l'amour, mais la patrie absente. Si vous me disiez que vous en aimez un autre, je me ferais sauter la cervelle devant vous, là, sur votre tapis.

— En voilà une idée! Un tapis d'Aubusson magnifique avec des dessins gais. Il ne manquerait plus que ça. Décidément ces Tonkinois, à leur retour, ne

sont plus du tout dans la note exacte, et ces gens du Midi sont toujours dangereux.

Marius continuait, très exalté :

— Demandez-moi n'importe quel sacrifice, n'importe quel dévouement. Je ferais dix lieues pieds nus pour aller vous chercher une épingle. Je mangerais du pain noir pendant dix ans pour satisfaire un de vos caprices.

Je ne sais si ce fut l'exagération même de ces paroles ou le ton un peu emphatique avec lequel elles étaient prononcées qui donna à réfléchir à madame de Sparre, mais tout à coup elle parut frappée d'une idée subite, et se rapprochant de Marius, le dardant avec ses grands yeux de flamme, elle lui dit avec sa voie captieuse :

— Alors, Marius, vous arrivez bien, et c'est le ciel qui vous envoie. Je ne savais où donner de la tête, j'étais perdue, désespérée, mais puisque vous voilà, je suis sauvée.

— Parlez ! parlez, comtesse. S'il y a quelque fat auquel il faut couper les oreilles, je suis là, moi et mon grand sabre qui s'est bien ennuyé dans son fourreau pendant toute la traversée, le pauvre !... Oui, mon bras, mon sang, ma vie !...

— Oh ! non, mon ami, votre sang appartient à la France, et, pour rien au monde, je ne voudrais le risquer pour une cause futile ; mais il s'agit d'un service beaucoup plus simple.

— N'importe ! je vous le rendrai tout de même.

— Eh bien, j'ai absolument besoin de trente mille francs.

Pour le coup, Marius resta abasourdi. La comtesse de Sparre était absolument la dernière personne qu'il eût cru capable de lui faire une demande pareille. Elle si riche, si grande dame, si désintéressée ; elle qui jadis ne voulait accepter de lui que des bouquets de violette de deux sous. Il promena un regard sur le salon fanfreluché encombré de bibelots précieux, de bronzes, de tableaux ; il vit par la pensée l'immeuble correct, les deux valets de pied au bas de l'escalier, le maître d'hôtel imposant qui l'avait introduit, et les deux chevaux anglais que l'on pansait dans la cour... Tout cela ne sentait pourtant pas la gêne ou la misère. Sans doute, elle avait voulu l'éprouver...

— C'est une plaisanterie ? demanda-t-il.

Jeanne lui dit :

— Comment, une plaisanterie ! Mais si je n'ai pas trouvé la somme d'ici quarante-huit heures,

c'est-à-dire que madame Poncet, ma couturière, me fait tout simplement saisir.

— Mais votre père... le duc d'Arcole ?

— Lui ! Ce serait le bouquet !... Il veut déjà me faire donner un conseil judiciaire.

Puis elle continua avec animation :

— Ah ! mon cher, on voit bien que vous arrivez de chez les sauvages ! Vous ne savez pas ce que cela coûte d'être une femme lancée à Paris. Tenez, ce déshabillé de crêpe de chine rose avec chaîne ceinture formant corset ; ces vieilles guipures dites saut du lit, cette robe de chambre japonaise fond crème doublée de satin orange et garnie de plumes blanches. Je l'ai fait copier sur le costume de Réjane au troisième acte de *Marquise*. Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? eh bien ! cela me revient à quatre-vingts louis.

— Seize cents francs, une robe de chambre ! s'exclama Marius ; mais c'est ce que je gagne en six mois.

— Il faut savoir dans la vie si on veut avoir oui ou non une femme élégante, depuis les cheveux d'une nuance inconnue de la nature, depuis les mains dont chaque ongle rose a coûté plus d'un quart d'heure de travail, jusqu'aux bas de soie brodés

à côtes; depuis le cadre luxueux nécessaire à sa beauté, jusqu'au personnel de domestiques indispensables à ce cadre. Bref, mon cher, puisque vous m'offrez, non seulement votre amour, mais votre dévouement illimité, puisque vous me proposiez tout à l'heure de manger dix ans du pain noir pour me procurer des perles – ce n'était pas une métaphore, n'est-ce pas? – j'ai besoin, je le répète, absolument besoin de trente mille francs... et je vous les demande.

Elle rougissait bien un peu, la petite comtesse, en faisant cet aveu cynique : il lui semblait qu'elle était devenue bien fille et que son langage était cocotte en diable; mais quoi! elle pouvait bien faire ce sacrifice d'amour-propre à ce joli roman si bien commencé, roman que le Tonkinois menaçait de déranger par son arrivée imprévue, – à son Henry qu'elle devait revoir le lendemain, vers quatre heures...

Pendant ce temps, Marius, pâle, décontenancé, balbutiait :

— Ces trente mille francs... je ne les ai pas. S'il s'agissait de deux à trois mille francs, en vidant bien tous mes tiroirs, en empruntant à quelques camarades, j'arriverais peut-être à parfaire la somme; mais six cents louis, c'est tout à fait impossible.

Le regard de Jeanne était si dur, si froid, si haineux, pendant qu'il murmurait ces explications embarrassées, qu'il crut devoir ajouter :

— Pourtant, ne désespérons pas... Je verrai, je chercherai... Je ne promets pas absolument, mais je ferai l'impossible pour vous tirer d'affaire. Adieu, ou plutôt au revoir, ma chère Jeanne, quand vous me reverrez, ce sera avec la somme en portefeuille – et pas un sou de moinsse – je vous jure !...

— J'y compte bien. Au revoir, mon ami !

Il sortit très rapidement, et, quand il fut parti, Jeanne de Sparre éclata de rire :

— Allons, se dit-elle, je puis être tranquille, je ne le reverrai jamais.

Et, débarrassée d'un gros souci, elle se recoucha voluptueusement sur sa chaise longue et, fermant les yeux, se mit à resonger à Henry et à poursuivre le rêve interrompu.



DERNIÈREMENT, sur la plage de Dieppe, j'ai rencontré le commandant Lantillac, le beau Lantillac, comme on dit encore en dépit de la quarantaine qui approche. Grand, mince, très brun, tous les cheveux présents à l'appel, la moustache hérissée en chat, le commandant a conservé une élégance extraordinaire, et, n'étaient les quatre galons d'officier supérieur et peut-être aussi quelques fils d'argent qui apparaissent sur les tempes, on ne lui donnerait pas plus de trente ans.

Riche, très aimé, très fêté ayant eu toute sa vie des garnisons de choix, nommé officier supérieur à l'âge où tant d'autres sont encore capitaines, Lantillac a tout pour considérer la vie comme une adorable invention... et, cependant, il me sembla profondément triste et abattu.

— Nous n'avons pas l'air gai, mon commandant, lui dis-je, après avoir échangé avec lui une cordiale poignée de main.

— Que voulez-vous ? mon cher, c'est absurde, mais il vous arrive parfois certaines aventures qui, en dépit d'une philosophie stoïque, vous dévoilent tout à coup la vérité vraie, la réalité terrible, et l'inanité des illusions qu'on se plaît à nourrir. Alors, quand il me tombe une tuile semblable, tuile de plus en plus fréquente, hélas ! j'ai le cœur tout assombri pendant quelques jours... Puis je me secoue, et je pense à autre chose ! Bah ! cela passera.

— Voyons, racontez-moi cela : chagrin avoué est à moitié consolé.

— Oh ! ce n'est pas un chagrin !... Une contrariété tout au plus, un brin de mélancolie ; et peut-être allez-vous, au fond, me trouver parfaitement ridicule... Enfin, voici le fait, et puisque vous vous piquez d'être un psychologue, je vous le donne pour ce qu'il vaut et vous en tirerez les déductions qu'il vous plaira. Ces jours derniers, je me suis croisé au Casino avec une grande fille qui, renseignements pris, s'appelle Adeline Black.

— Diablement jolie !... C'est certainement ce que Paris nous a envoyé de mieux depuis plusieurs années.

— À qui le dites-vous ! Quelque chose de hautain, de dédaigneux, et avec cela une expression en-

core enfantine sur un visage éclairé par le rayonnement de la vingtième année. Grande, avec une de ces statures qui font songer en la regardant à quelque fête triomphale, elle a cette suprématie indiscutable qui impose et s'impose, ce fluide électrique qui caractérise la dompteuse d'hommes. Enfin, que vous dirais-je ? Quand j'eus rencontré ces yeux bleus frangés de cils d'une longueur invraisemblable, quand j'eus reçu en plein cœur ce regard d'une acuité si troublante et qui éveillait chez moi je ne sais quelle réminiscence lointaine, je me sentis pris, mais pris de la tête aux pieds ; et je n'eus plus qu'une idée, celle de plaire à cette splendide créature. Alors, moquez-vous de moi, mon cher ami, mais pendant huit jours je me mis à *piaffer*, à faire le beau, tirant tous mes feux d'artifice, gai, en train, joyeux quand je pouvais faire éclore sur ces lèvres pourpres un sourire qui était pour moi la meilleure des récompenses. Oh ! ce sourire !... Une véritable illumination ! Lorsqu'il apparaissait sur le visage froid et grave, creusant des fossettes dans les joues, relevant les commissures de la bouche et laissant voir des quenottes de jeune chien, j'avais tout à coup la vision d'une époque ensoleillée, héroïque, pleine de fièvres, de luttes, de combats, je revivais toute ma jeunesse à l'époque où,

comme le chat botté chanté par le pauvre André Gill, je portais si crânement mon feutre empanaché sur l'oreille, faisant sonner mes bottes éperonnées et intimement persuadé que je n'avais qu'un signe à faire pour conquérir le monde.

» Sensations étranges, confuses, embrouillées que je démêlais d'une façon très vague, mais qui se traduisaient pour moi par un ravissement, une béatitude indéfinissable chaque fois que je me trouvais avec Aline Black.

» Toute fatuité à part, mes affaires marchaient très bien, et certaines façons tendres et familières de s'appuyer sur mon bras le soir, une manière gamine de me fermer la bouche avec la main lorsque arrivé devant la porte je voulais brusquer la situation, une adorable moue en me disant : « Pas encore ! Êtes-vous pressé, mon Dieu !... » Tout cela me donnait la certitude d'enlever prochainement la place d'assaut. Bref, la semaine dernière, Aline me saute au cou, et me dit :

» – Petit commandant, votre stage a assez duré. Puisque vous avez été bien raisonnable, je dîne avec vous ce soir à l'hôtel Impérial.

» Épris comme je l'étais, j'entrevis le septième ciel. Ce qu'elle était jolie dans sa robe de damas rose

pâle avec manches Valois en velours rouge vif, son mantelet Louis XVI formant draperie, laissant voir la doublure de satin blanc, et, sur la tête, un chapeau de jardin, paille et botte de fleurs, la passe relevée, genre Directoire !

» Le soir tombait. Là-bas, à l'horizon, le soleil se couchait majestueux et superbe dans la mer, qu'il empourprait avec des reflets d'or ; on avait allumé devant chaque couvert les petites bougies à abat-jour, et alors, les coudes sur la table, nous nous mîmes à bavarder en bons camarades, moi la mangeant des yeux, elle épluchant savamment des carapaces de crevettes avec de gracieux mouvements des doigts chargés de bagues.

» À une nouvelle plaisanterie que je risquai, elle se mit à sourire et tout à coup, à la vue des dents qui étincelaient, des petites fossettes qui se creusaient, j'eus la vision très nette de la ressemblance que j'avais tant cherchée, et je lui dis :

» – J'ai trouvé !

» – Vous avez trouvé quoi ?

» – J'ai trouvé la personne à laquelle vous ressemblez. Pardonnez-moi, c'est une manie. Je cherche toujours les ressemblances. Or, dès que vous riez, vous ressemblez fabuleusement à une aimable

femme que j'ai connue autrefois et qui s'appelait Cécile de Feltre.

» – On pourrait se ressembler de plus loin ; c'était ma tante.

» – Bah !

» – Mais oui. Ainsi, vous avez connue ma tante Cécile ?

» – Parfaitement. C'était pendant la Commune. J'avais alors dix-neuf ans et j'étais sous-lieutenant au 4^e dragons. Elle déménageait de Paris avec tout son mobilier pour fuir les obus, et en arrivant à la Belle-Épine où j'étais en grand'garde, elle s'était vu barrer la route par mon capitaine, raide comme la justice. J'avais été assez heureux pour affirmer que je la connaissais, pour répondre absolument d'elle, si bien qu'on l'avait laissé passer en me chargeant seulement d'aller constater son identité à Palaiseau, où elle prétendait se rendre. – Et j'allai constater son identité...

» Pendant que je parlais, Aline Black m'écoutait avec de grands yeux surpris.

» – Continuez, me dit-elle vivement.

» – Eh bien, ma chère amie, des relations charmantes s'établirent entre moi et votre tante. Tous les jours pendant près de six semaines, malgré les fa-

tigues, malgré les veilles aux avant-postes, malgré les combats engagés, je n'ai jamais manqué de faire à cheval les quatre lieues qui séparaient notre cantonnement de la maisonnette de Palaiseau. Mes deux pauvres chevaux étaient fourbus, exténués.

» – Lantillac, me disait le colonel, il faudra vous remonter autrement, car c'est un signe de mollesse chez un cheval quand il se couche ainsi toujours à l'écurie. – Oui, mon colonel... Ah ! s'il avait su le métier que je faisais faire à ses bêtes d'armes ! Le soir quand par hasard Cécile était couchée, j'envoyais un petit caillou contre la fenêtre du premier...

» – C'est cela ! s'écria Aline Black en frappant des mains. Le caillou ! c'est bien cela. Et dites-moi : Vous portiez, n'est-ce pas ? une large ceinture bleue avec des pistolets passés dedans.

» – Parfaitement, mais comment pouvez-vous savoir ?...

» – Eh bien, mais, je suis Liline, vous ne vous rappelez pas la petite Liline, cette enfant de quatre ans que vous faisiez sauter sur vos genoux en criant : Hue, dada ! Hue, dada !

» Je la regardais effaré. La grande et superbe fille que j'avais devant moi était ce marmot, cette gamine peu mouchée que j'avais fait jouer dix-neuf ans

auparavant. Dix-neuf et quatre font vingt-trois, me disais-je mentalement, elle a maintenant vingt-trois ans. Et moi ! Et moi !...

» Hélas ! que vous dirai-je, mou pauvre ami. Je sentis du coup que l'amour s'envolait à tire-d'aile. Dans le regard d'Aline, dans ses manières respectueuses et déférentes, je compris soudain que j'étais devenu un vieux monsieur très respectable, un camarade, et peut-être plus, de tante Cécile, devenue si vieille, si ridée, si finie aujourd'hui. J'étais un vénérable ami de la famille avec lequel on avait fait joujou quand on était encore un bébé... Mais comme amoureux j'étais désormais impossible.

» Et malgré elle, son regard m'étudiait, me fouillait, m'inspectait, constatant les plis sous les yeux qu'elle n'avait peut-être pas remarqués encore, et les tempes grisonnantes... C'était atroce ! Et moi, de mon côté, je sentais le roman s'effondrer, car il m'eût été odieux de prendre dans mes bras cette petite Liline, qui m'apparaissait maintenant avec ses jupes courtes, ses pantalons brodés, et ses joues toutes barbouillées de confiture. Nous restions en face l'un de l'autre, gênés, décontenancés, ne trouvant plus un mot à nous dire.

» Le dîner terminé, je l'ai reconduite jusqu'à sa porte, et là je l'ai embrassée sur le front, paternellement, en lui disant comme jadis : – Bonsoir, Liline, dormez bien ! » Et je suis rentré chez moi le cœur envahi par une mélancolie absurde, triste, désespéré, puis le lendemain matin je me sauvais de Dieppe.

» Voilà, mon cher ami, pourquoi vous m'avez trouvé l'âme un peu sombre, mais bah ! on ne peut pas être et avoir été. Tout cela n'est pas sérieux, et à défaut d'autre chose, il me restera toujours au cœur l'amour d'un métier où l'ancienneté est un mérite.

Et me saluant avec une gravité comique, le commandant Lantillac ajouta de sa voix de stentor :

— Vive la cavalerie, monsieur !...

LE DÉCRET DE MESSIDOR



C'EST AVEC une véritable satisfaction que le général baron Thorins – le *beau Thorins*, comme on disait lorsqu'il était aux cent-gardes – apprit qu'il était nommé à Tours au commandement du 9^e corps d'armée. Avoir sous ses ordres les départements de Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Indre, Deux-Sèvres, Vienne, remplis de beaux châteaux et de châtelains aimables, jouissant d'un climat adorable, résider à quatre heures de Paris, tout cela n'était pas à dédaigner ; mais, de plus, Sylvia Landès – de son vrai nom Rosalie Patois – consentait à quitter Paris pour habiter Tours où elle était née, et où elle avait chanté à l'Alcazar, jusqu'à l'âge de vingt ans.

Il ne lui déplaisait pas, devenue grande demimondaine, cotée à l'allée des Acacias, ayant son fauteuil d'amphithéâtre à l'Opéra et sa loggia réservée au cirque Molier, de revoir l'endroit témoin de ses débuts. Quelle figure feraient les petits bourgeois de la ville, et le percepteur des contributions indirectes,

et les élégants du cercle, lorsqu'ils la rencontreraient parée et pimpante, frappant de ses talons les dalles du boulevard Heurteloup ou de la rue Royale ? Bien entendu, en dépit de ses cheveux teints au henné et de son nez *tourné à l'imprudence*, comme disait Saint-Lunel, le capitaine d'état-major, elle aurait de la tenue – elle l'avait juré – et n'oublierait jamais la discrétion à laquelle l'obligeait sa haute situation militaire.

Quant à se séparer d'elle, le beau Thorins n'y avait pas songé un instant, arrivé à ce moment psychologique de l'existence où une maîtresse vous tient au corps par toute la puissance de l'amour physique et, au cœur, par tous les liens de l'habitude. D'ailleurs, dans une ville aussi importante que Tours, cela n'avait pas grand inconvénient, et les relations pouvaient continuer mystérieusement et sans donner prise à la malignité publique.

Tout fut donc bien réglé. Le capitaine Saint-Lunel, en sa qualité d'officier d'ordonnance, fut envoyé en avant pour retenir incognito une chambre à l'hôtel de l'Univers et s'entendre avec les autorités constituées pour la réception solennelle – que dis-je ! – triomphale à laquelle le général Thorins avait droit, en vertu du décret de Messidor an XII. On est,

en effet, presque toujours obligé d'en agir ainsi aujourd'hui ; quand le décret de Messidor a paru, les chemins de fer n'existaient pas et le général arrivait à cheval par une des portes de la ville – ce qui était noble et majestueux.

Aujourd'hui, la descente d'un voyageur sortant d'un wagon avec un sac de nuit et une couverture manquerait complètement de prestige ; aussi, d'habitude, on arrive la veille, on va furtivement se dissimuler dans une auberge un peu isolée, et le lendemain matin en grande tenue de service on gagne par un chemin détourné l'une des portes de la ville où l'on monte à cheval. Ces précautions sont peut-être un peu ridicules, mais nos mœurs actuelles les ont rendues nécessaires.

La semaine dernière, le général envoya donc à son aide de camp la dépêche suivante :

« Arriverai Tours demain, deux heures. Réception officielle après-demain. Prévenez autorités. »

» GÉNÉRAL THORINS. »

Puis le lendemain, frais, dispos, en petite tenue de général de division, avec le simple dolman à tresses noires et le léger képi, le général prenait le train de neuf heures dix à la gare d'Orléans, train qui

devait arriver à deux heures à Tours. Il était accompagné de Sylvia en élégant feutre gris, et enveloppée dans un grand ulster à carreaux – le dernier cri de chez Godfern. – Ils feraient ensemble un bon petit dîner à l'hôtel; on se coucherait de bonne heure – ô joie, ô ivresse de la toute-puissance! – et le lendemain même le général revêtirait la tunique brodée et constellée de décorations, coifferait le bicorne à plumes blanches, et gagnerait la porte d'Amboise, où Saint-Lunel l'attendrait avec les chevaux tout sellés. C'est ainsi qu'un chef intelligent sait mener de front les affaires et les plaisirs, et mêler les amours aux services réclamés par le pays... un peu comme Louis XIV qui prenait Valenciennes au bruit des violons et accompagné de ses maîtresses.

Malheureusement, l'employé, qui transcrivit la dépêche, se servit du télégraphe Hughes, – le système avec bande de petits papiers collés, – et un coup de ciseau mal donné dans la bande fit que Saint-Lunel reçut le télégramme suivant :

« Arriverai Tours, demain, deux heures. Réception officielle... demain. Prévenez autorités. »

» GÉNÉRAL THORINS. »

— Tiens ! tiens ! se dit Saint-Lunel, intelligent et débrouillard comme tout officier d'ordonnance. Il paraît que le grand chef a changé d'avis, et préfère se débarrasser immédiatement de la réception officielle. Au fait, il a bien raison, car j'ai toujours trouvé ces subterfuges d'arrivée absolument grotesques.

Sautant en voiture, il s'empessa de se rendre chez le général de division, et chez les deux brigadiers commandant respectivement les brigades d'infanterie et de cavalerie. Il prévint le colonel de dragons et celui de hussards, adressa des télégrammes à Niort, à Poitiers, à Angers et à Châteauroux, afin que les chefs de corps envoyassent des députations. Ces devoirs remplis vis-à-vis de la garnison, il courut chez monseigneur l'évêque, chez le préfet, chez le premier président de la cour d'appel ; partout d'ailleurs régnait l'animation la plus vive. Les employés du télégraphe avaient parlé, et la nouvelle s'était répandue dans Tours, bien avant que Saint-Lunel ne fût venu de sa personne prévenir les corps constitués.

Et tandis que le général baron Thorins roulait doucement vers la bonne capitale d'Indre-et-Loire, accompagné de sa séduisante compagne, les troupes en grande tenue se massaient depuis la gare, et tout

le long du boulevard Heurteloup formaient la haie ; les fantassins avaient les guêtres et les gants blancs ; les hussards avaient le panache ; les dragons avaient le plumet ; la magistrature en robe rouge, précédée de son premier président avec la toque à galon d'or et l'hermine, se rendait à l'hôtel ordinaire où elle se rencontre avec les députations du clergé, conduites par l'évêque, et avec le préfet suivi de son conseil général. Le maire s'agitait à travers les rues sillonnées de gendarmes de la neuvième légion, remplies d'une foule grouillante, tandis que les fenêtres, tout le long du cortège, étaient noires de spectateurs. Ah ! certes, Tours appliquait avec enthousiasme toutes les prescriptions du décret de Messidor an XII, et en ville bien française, s'apprêtait à recevoir dignement un des chefs vénérés de notre brave armée.

Pendant ce temps, Thorins et Sylvia avaient agréablement déjeuné à la station des Aubrays. Sylvia, allumée par quelques petits verres de chartreuse, avait enlevé son voile, et comme son corset la gênait un peu, elle l'avait dégrafé et fourré dans son petit sac. Le général, un peu incommodé également par le travail de la digestion, avait seulement lâché les trois derniers boutons du dolman ; le képi en arrière, renversé sur les coussins du wagon, il fumait béatement

sa bonne pipe d'Afrique et savourait le plaisir de se laisser emporter sur la voie ferrée à grande vitesse, par un beau soleil.

Déjà l'on avait dépassé les hautes murailles du château de Blois, le train filait à toute vapeur, et nos deux amoureux tendrement enlacés faisaient les plus beaux projets du monde.

— Je pourrai te voir demain matin, disait Sylvia. Je voudrais t'admirer dans toute ta gloire.

— Ce sera très facile, répondit Thorins, le cortège passe devant l'hôtel de l'Univers; tu n'auras, comme les autres voyageurs, qu'à te mettre à la fenêtre. Cela ne sera nullement remarqué, et tu verras ce que c'est que le décret de Messidor...

Cependant le sifflet de la machine avait retenti et le train ralentissait pour entrer en gare. Se penchant par la portière, le général Thorins aperçut avec stupeur sur le quai le général de division Feriollès avec les deux brigadiers Chambernard et d'Estroupette, tous trois en grande tenue de service. À ce moment le canon se mit à tonner, ébranlant les vitres d'une salve de onze coups, et Saint-Lunel, avec sa jugulaire et ses aiguillettes d'or, se précipitait au-devant du wagon pour en ouvrir la portière. Il recula

à la vue de son chef qui, rouge, débraillé, lui disait d'un air ahuri :

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? La réception n'est que pour demain...

— Mais, mon général, vous avez télégraphié pour aujourd'hui.

— Mais non, sacrebleu ! mille fois non !

— Pardon, mon général, voici votre dépêche !

Et tandis que le canon continuait à tonner, que les trois généraux s'inclinaient jusqu'à terre, Sylvia déboulait derrière le général, dépoitraillée, décoiffée avec ses cheveux jaunes à la chien, son ulster et son petit sac, et sans comprendre la gravité de la situation, s'adressant à l'officier d'ordonnance, lui disait gentiment :

— Bonjour, Saint-Lunel, alors, vous nous avez retenu une bonne chambre ?

Cependant ce dernier, terrifié, disait :

— Mon général, il n'y a pas d'autre parti à prendre. Lâchez les chevaux de selle, jetez-vous dans un fiacre, filez à l'hôtel tandis que je vais renvoyer les troupes.

Dès que Thorins apparut sur le perron de la gare, les cris de : « Portez armes ! Présentez armes ! Présentez sabre ! » éclatèrent sur toute la ligne. Les

fanfares entonnèrent la *Marseillaise*, les troupes rendirent les honneurs, et le général, désespéré, se précipita dans un fiacre, suivi de près par Sylvia qui souriait agréablement, ravie, transportée de cette réception triomphale. Volontiers elle eût salué la foule de quelques gracieux mouvements de tête.

Et le canon tonnait toujours. Et le fiacre prit le petit trot entre deux haies de cavaliers le sabre au clair. Thorins voulut au moins baisser les stores, mais est-ce qu'il y a jamais des stores dans les fiacres de province ! Dans la foule les lazzis allaient bon train. « En voilà une tenue ? – Pourquoi qu'il n'est pas à cheval ? – Pourquoi qu'il n'a pas son chapeau à plumes ? – Il nous manque de respect ! – C'est sa dame qui est avec lui ? – Elle est pas bien distinguée !... » Mais tout à coup quelques jeunes gens reconnurent Sylvia – ou plutôt Rosalie Putois, la chanteuse de l'Alcazar qui chantait si drôlement jadis :

Mais c'qu'est vraiment malsain,
C'est quand dans la rob' de sa femelle
On trouv' le bout d'bretelle
De son voisin !...

Bientôt le bruit se répandit avec la rapidité de l'éclair que le général avait débarqué en compagnie

de Rosalie Putois. On se heurtait, en se haussant sur les pointes pour bien voir par-dessus les sacs des fantassins. Et l'on se disait :

— Pas possible ! Mais oui ! – C'est bien elle ! Vive Rosalie !

Et ce cri fut bientôt répété sur tout le parcours ; Sylvia, pendant ce temps, exultait, se penchant à la portière, et le général se sentait comme une vague envie de l'étrangler.

À l'hôtel, ce fut bien pire. Le président de la cour d'appel, sa toque la main et suivi de ses magistrats, s'était avancé vers Thorins et avait commencé :

« Monsieur le général,

« Conformément au décret de Messidor an XII, je viens...»

Mais dès qu'il aperçut Sylvie, une connaissance à lui, il rougit, balbutia, et s'éclipsa discrètement. En route, il rencontra l'évêque, le clergé, le préfet, auxquels il fit part en deux mots de ce qui se passait, et ceux-ci s'empressèrent de faire demi-tour. Pendant ce temps, sur l'ordre de Saint-Lunel, qui galopait de colonel en colonel, les troupes retournaient dans leurs quartiers, les autorités remontaient en voiture avec leur escorte, la foule rentrait chez elle

très égayée, le canon se taisait enfin, et Tours reprenait peu à peu son calme accoutumé.

Quant à Sylvia, elle disait à Thorins, qui, l'œil hagard, s'était laissé tomber anéanti dans un fauteuil :

— Tu sais, c'est rudement chic ta réception de Messidor. Je suis contente d'avoir vu ça.

Et voilà pourquoi nous avons lu hier à l'*Officiel* :

« Par suite de convenances personnelles, le général de Pérestrelle prend le commandement du 9^e corps. Le général baron Thorins, qui avait d'abord été désigné pour Tours, est affecté au commandement du 19^e corps, en Afrique. »

L'ART AVANT TOUT !



C HAUMEL-CADART était, certes, l’auteur dramatique ayant toujours porté le plus haut « l’étendard de la probité littéraire », pour me servir de son stylo. Chevalier de la Légion d’honneur, maire de sa commune, il ne voyait dans le théâtre qu’un moyen de moraliser les masses, de faire verser à la foule les douces larmes de l’honnêteté, et ce n’était pas sans un certain orgueil qu’il lisait, inscrite au fronton de la scène où ses œuvres étaient représentées, la fière devise : *Castigat ridendo mores*.

Oui, certes, il daignait rire tout en corrigeant les mœurs, mais d’un bon rire sain, gaulois « ce rire de nos pères, ces géants ! » Il n’entendait rien à toute ces écoles décadentes, symbolistes naturalistes où, sous prétexte d’étudier le document, on ne vous montre de la nature humaine que les côtés vicieux, pervers et pornographiques. Il laissait à d’autres le soin de déifier l’adultère et le péché, d’étudier les relents de la chair et la sudation des accouplements. Il ne trouvait pas nécessaire d’étaler les corruptions et les

chancres sous prétexte d'y porter le scalpel ou le fer rouge, de farder l'ordure du sentimentalisme et de glorifier le détraquement de la femelle devant le désarroi du mâle.

Non, dans ses pièces qui faisaient la joie de la bourgeoisie puritaine et austère, la pudeur était toujours récompensée, le vice était toujours puni, et l'ingénieur républicain, paré des vertus les plus héroïques, épousait toujours, au cinquième acte, la fille du duc en dépit des préjugés sociaux professés par une aristocratie sénile. Aucun style d'ailleurs, des métaphores à la Henri Monnier, une redondance prudhommesque, et une banalité dans le choix des lieux communs qui l'avait fait qualifier d'*épicier de lettres*; mais que lui importait! Il avait son public de bénisseurs, de gâteaux, de bonnetiers, d'épouses niaises et sentimentales; ses pièces faisaient de l'argent, et respecté comme homme, même par ceux qui le critiquaient le plus comme écrivain, il marchait droit, le front haut dans la route qu'il s'était tracée, continuant son petit ronron dramatique, lâchant à tout moment la phrase qui ouvre le robinet des larmes... et passant régulièrement chez Debry le 10 de chaque mois pour y toucher des droits d'auteur représentant toujours des sommes fort rondelettes.

Sa dernière comédie, le *Marquis de Farjas*, venait enfin d'entrer en répétition, et sans doute elle allait avoir le succès des œuvres précédentes. Il s'agissait d'un pauvre élève de l'École normale, nommé Bridois, qui avait inventé le clapet automatique. Venu au château de Ronceraye pour expérimenter ce clapet automatique dans un petit buen-retiro de l'aile droite, il rencontrait Diane de Farjas, la fille du marquis, créature ironique et orgueilleuse qui se moquait de l'inventeur parce qu'il ne portait pas des cravates à deux tours.

— Ah ! je te forcerai bien à m'aimer ! s'écria Bridois, et nous verrons ce que pèse un nœud de cravate sur le cœur d'une patricienne !

Et alors, pendant cinq actes, il expliquait à Diane la raison de la vie, l'inanité des plaisirs mondains et l'ampleur de la science. Étape par étape, on suivait, en dépit des révoltes, la genèse de cette éducation sentimentale, Diane comprenait enfin le microcosme humain, symbole harmonique du microcosme universel, et à minuit moins un quart, le marquis de Farjas, brisé par l'émotion, disait :

— Bridois ! À vous la main de ma fille ! Et Bridois répondait :

— À elle, mon clapet automatique ! C'était un gros effet. Chaumel-Cadart avait d'ailleurs eu toutes les chances. Pour interpréter le rôle de Diane, Hector Bouling – le plus jeune et le plus intelligent des directeurs – lui avait donné la petite Julia Lanoix, sortie l'année dernière du Conservatoire avec un second prix.

On ne pouvait trouver une ingénue plus fine, plus mignonne et plus adorablement aristocratique. Sa beauté gracieuse, poétisait les rôles les plus bourgeois et les situations les plus vulgaires. Quand elle marchait, on eût dit qu'elle se mouvait dans une gerbe lumineuse. Mais ce qui était véritablement merveilleux, c'était le regard pur, limpide, de deux yeux bleu de pervenche, miroirs d'azur dans lesquels jamais ne s'était reflétée une mauvaise pensée. C'était non seulement une vierge, mais la vierge ignorante peut-être, à coup sûr innocente, un rêve idéal, un personnificateur de jeunesse encore occupée à courir après les papillons roses.

Dieu sait si les amoureux s'empressaient, et si, parmi les clubmen en renom, la lutte était engagée pour savoir qui mordrait le premier dans ce beau fruit désirable comme un péché défendu ! À chaque représentation, les grands cercles étaient représentés

quotidiennement, l'habit noir fleuri à la boutonnière, déshabillant par l'imagination Julia sous la minceur des jupes simples, et sur ce bataillon noir, au premier rang, l'ami de Chaumel, le richissime banquier Bernhès, surexcité jusqu'au paroxysme par ces mines enfantines, par le sourire de cette petite âme offrant sa jeune âme à la vie et sa bouche aux baisers.

En vain, Bernhès avait adressé bouquets et bijoux ; les bouquets avaient été acceptés comme un hommage à l'artiste ; les bijoux avaient été renvoyés avec les lettres ardentes qui les accompagnaient. Maman Lanoix, concierge, rue Rougemont, faisait bonne garde, approuvée en cela par l'austère Chaumel-Cadart.

— Remarquez, madame, disait-il avec un certain attendrissement, que je n'écris jamais pour mademoiselle votre fille que des rôles chastes. Je ne voudrais pour rien au monde souiller, même au théâtre, les lèvres de votre Julia par une prose malsaine ; je ne veux faire chanter à cette bouche que la musique des anges.

La petite Lanoix avait, d'ailleurs, d'autant plus de mérite à rester ainsi dans le chemin de la vertu, qu'à la maison l'on n'était pas riche. Le directeur, Hector Bouling, donnait trois cents francs par mois

et payait les toilettes... mais des toilettes d'ingénue, ça n'est pas ruineux : une jupe de tarlatane blanche, un ruban autour de la taille, et, pour le surplus, la beauté du diable se chargeait de compléter le costume.

— À cet âge-là, disait-il avec son gros rire sceptique, une rose dans les cheveux, un coup de pied dans le derrière... et l'on est irrésistible.

Pourtant cette fois, pour le rôle de Diane de Farjas, Bouling eut un scrupule : une fille de si noble race ne pouvait pas être fagotée comme une élève du Conservatoire en puissance de maman concierge ; au château de la Ronceraye la rose dans les cheveux et le coup de pied dans le derrière, étaient peut-être insuffisants. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne pensa pas une minute à payer chez Poncet les cinq costumes à douze cents francs qui lui semblaient nécessaires. Il trouva plus simple d'écrire à Chaumel-Cadart de venir lui parler dans son cabinet directorial.

— Mon cher ami, lui dit-il, à mon grand regret, je vais être obligé d'enlever à Lanoix le rôle de Diane pour le donner à Lucie Régnier.

— Allons donc ! s'exclama l'auteur, mais Lucie Régnier a trente ans, le nez en trompette, et l'air ingénu... comme vous et moi.

— C'est possible, mais Lucie Régnier est la maîtresse du baron Samuel, et aura par conséquent les toilettes nécessaires à la vraisemblance de la pièce.

— Mais les yeux de Lanoix aussi sont nécessaires à la vraisemblance !

— Êtes-vous disposé à payer six mille francs de costumes chez Poncet ? Non, n'est-ce pas ? Alors donnons le rôle à Lucie Régnier.

— Je vous en prie, ne précipitons rien, et laissez-moi réfléchir.

Chaumel-Cadart partit très perplexe. Donner le rôle à la grande Lucie, il n'y fallait pas songer ; c'eût été tuer la pièce. D'un autre côté, Bouling avait raison : laisser jouer Diane avec les petites robes à quarante francs de Lanoix c'était aussi désastreux. Ah ! il les connaissait les soiristes, les terribles soiristes, Frimousse, Bicoquet, Scapin et les autres !... Il lisait déjà leur compte rendu goguenard, leurs réflexions sur les costumes de Diane, leurs remarques ironiques sur ces élégances du passage du Saumon. Quelques blagues de ce genre, et l'on compromet le succès de la pièce la mieux bâtie ; pourquoi aussi cette petite Julia était-elle née dans la loge d'un concierge ? pourquoi n'avait-elle pas des rentes comme Lucie Régnier ? Parce qu'elle était sage, tandis que Lucie

était entretenue par un baron juif? Tout cela était en vérité désolant... bien désolant...

Et peu à peu, par une association d'idées très naturelles, il se mit à songer à son ami le banquier Bernhès, si follement épris de Julia. En voilà un qui payerait sans regret les six mille francs de toilette... pour peu qu'on voulût seulement le présenter à la petite... Pousser cet ange à la chute, ce serait épouvantable!... mais, d'un autre côté, il est bien évident qu'elle ne resterait pas sage toute sa vie; et alors, un peu plus tôt, un peu plus tard... Bien habillée par Poncet, elle serait ravissante. Il voyait déjà sa beauté blonde soulignée par les satins, les velours, les dentelles et les brocards.

Quel enthousiasme! Quel succès rejaillissant sur la pièce! On ferait deux cents représentations – peut-être plus – tandis qu'avec Lucie Régnier et son nez en trompette, on irait à vingt... et encore... et encore!...

Chaumel-Cadart hésita longtemps. L'étendard de « probité littéraire » se dressait devant lui; il songait à toutes ses théories sur le devoir, l'honnêteté de la vie. Après avoir écrit tant de beaux rôles, il allait peut-être en jouer un, lui, qui n'était pas très propre...

Enfin, il se décida à prendre la plume qui avait toujours glorifié la vertu, et il écrivit :

« Mon cher Bernhès,

» Vous m'avez dit souvent que vous désiriez beaucoup être présenté à la petite Julia Lanoix. Le hasard fait qu'elle est obligée de venir demain soir chez moi pour un raccord au rôle de Diane. Venez donc dîner à huit heures sans cérémonie, et ma foi ! si vous lui déclarez votre flamme au dessert, je me boucherai les oreilles... et même je fermerai les yeux.

» Votre ami dévoué.

» CHAUMEL-CADART. »

En même temps, la petite Julia recevait le mot suivant :

« Ma chère enfant, Bouling voulait vous retirer le rôle de Diane et le donner à Lucie Régnier parce que vous n'êtes pas en état de vous fournir les toilettes suffisantes... Mais j'ai trouvé une combinaison qui arrange tout. Venez demain dîner à huit heures, et tâchez d'être plus aimable et plus jolie que jamais.

» Votre dévoué auteur et ami. »

Ces deux lettres jetées à la poste, Chaumel-Cadart, en passant devant le théâtre, ne put s'empêcher de rougir un peu en regardant la devise écrite au fronton, la devise dont il était si fier : *Castigat ridendo mores*.

— Bah ! dit-il, en haussant les épaules, je sais bien que ce que je fais là... Mais l'art avant tout !

LE CHÈQUE



C E N'ÉTAIT PAS seulement pour inscrire une vaine formule sur son papier à lettres, que Sylvia Magdad avait pris comme devise « Guerre aux lapins ! » Elle restait fidèle à son engagement d'honneur et aucun prétendant – si beau, si noble, si décavé ou si roublard qu'il fût, – n'avait pu se vanter d'être une minute aimé pour lui-même. C'était à prendre ou à laisser... et comme elle était très jolie, brune avec un teint mat, des yeux invraisemblables tant ils étaient grands, et un port vraiment royal, – on ne laissait pas, et on prenait, quitte à y mettre le prix. On payait d'ailleurs en entrant pour éviter toute complication de comptabilité, mais je me hâte d'ajouter à sa décharge, qu'on eût volontiers payé eu sortant, car on s'en allait toujours satisfait, si satisfait que l'on se hâtait d'en faire part à ses amis et connaissances.

— Évidemment disait fièrement Magdad, ce serait beaucoup plus poétique et idéal de n'avoir pas à se préoccuper de cette vilaine question d'argent

mais enfin la vie est la vie ; nous autres femmes élégantes nous avons parfois de gros ennuis, des engagements, des billets dont l'échéance fatale arrive la lendemain. Allez donc, dans ces conditions, chanter à pleine voix le cantique des cantiques et débiter toutes les litanies de la passion. Comme, au contraire, nous nous sentons prévenantes, aimables, caressantes pour l'ami qui, dans sa prévoyance maternelle, a voulu nous éviter toute préoccupation, tout souci, pour nous avoir bien, bien à lui. Je suis tellement persuadée de la vérité de cet aphorisme que j'ai trouvé un petit truc préparatoire ; lorsque je rentre pour la première fois avec un ami sur lequel j'ai de bonnes *références*, mais enfin dont je n'ai pas encore eu occasion de mettre la délicatesse à l'épreuve, je passe dans mon cabinet de toilette et je fredonne comme machinalement sur l'air de *Faust* mais assez haut pour être parfaitement entendue :

Je voudrais bien savoir quel est ce beau jeune homme,
Si c'est un grand seigneur... et combien il vous donne ?

En général on comprend, et quand je reviens dans le boudoir, je trouve l'offrande du fidèle déposée bien en vue dans la coupe d'onyx réservée aux frais du culte.

Aussi quand, la semaine dernière, elle rentra à une heure du matin dans son petit appartement de la rue Magellan, accompagnée par le marquis de Campabello, qu'elle connaissait peu, mais qui lui avait été présenté par son ami le petit Castel-Chambord, elle ne manqua pas, après avoir installé le marquis sur un somptueux fauteuil de peluche mousse, de fredonner le petit distique accoutumé.

Et quand elle rentra, fraîche, parfumée, ses beaux cheveux noir-bleu complètement dénoués sur ses épaules harmonieuses, son beau corps à peine caché par un peignoir de crêpe de Chine d'une transparence adorable, elle fut fort étonnée, eu jetant un coup d'œil vers la coupe de l'apercevoir absolument vide. Cet étranger n'avait donc pas été renseigné ; il ne connaissait donc pas la devise et les habitudes de la maison, enfin, en sa qualité de *rasta*, n'avait-il pas suffisamment saisi le sens mystique du petit couplet de Gounod ? Tant pis pour lui, alors, mais elle se verrait forcée de mettre les points sur les i.

Et, au moment où le marquis énamouré, l'attirait vers lui, en roulant des yeux qui ressemblaient vaguement à des boules de loto, elle se dégagea de ses bras et lui dit avec son grand air hautain :

— Pardon, mon cher, pardon, mais nous avons auparavant un petit compte à régler. Je suis pour le moment un peu gênée, et je vous crois trop gentleman pour ne pas être désireux de me rendre service.

— Que ne le disiez-vous, s'écria Campabello ; et sans hésiter il tira de sa poche un élégant carnet de chèques au compte du Crédit lyonnais, dont il déchira une souche sur laquelle il écrivit : « Payez au porteur la somme de cinq mille francs. »

Et il signa fiévreusement, un peu illisiblement peut-être, mais quand les lèvres de Magdad vous attirent, lorsque ses yeux vous fascinent, lorsque son haleine vous souffle dans le cou la folie de la possession bestiale, on est bien excusable de ne pas mouler ses jambages et de ne pas soigner le paraphe final.

— Vous le voyez, ma chère, comme disait Baron, j'ai le chic et le chèque, ajouta le marquis avec un gros rire.

Allons, c'était décidément un homme du monde – la somme était très convenable – et l'on pouvait sans déchoir mettre Campabello au nombre des rares élus qui avaient entrevu, pendant une heure divine, le paradis des suprêmes joies...

Vers trois heures du matin, le marquis de Campabello reprit sa chaîne de montre qu'il avait placée

sur la cheminée, et partit radieux. Sylvia s'endormit avec la conscience d'une femme après une bonne affaire et, le lendemain, elle se précipitait au bureau du Crédit lyonnais.

— Monsieur, dit-elle au caissier en lui tendant son petit papier à travers le grillage, veuillez me payer cinq mille francs au compte du marquis de Campabello.

Le caissier la regarda avec surprise, assura ses lunettes sur son nez, puis lui dit en essayant de déchiffrer :

— Je ne vois pas très bien la signature. Vous êtes bien sûre, madame, qu'il s'agit du marquis...

— De Campabello. Parfaitement. Vous savez, il y a des moments dans la vie où l'on écrit un peu rapidement.

— Évidemment, madame... Eh bien, si vous voulez attendre un instant... Des sommes importantes ne se payent pas ainsi à vue... Cela regarde le caissier principal, M. de Pontberrand, et je vais le faire prévenir, à moins toutefois que vous n'y voyiez un inconvénient et que vous ne préféreriez revenir ?...

— Du tout, monsieur ; seulement faites vite, car je suis un peu pressée.

— Allons, elle a de l'aplomb, grommela le vieux caissier, c'est une gaillarde.

Et sur un signe de lui, imperceptible, les garçons fermèrent la porte puis se massèrent de manière à boucher toute issue.

— Ah ça ! qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? se dit Magdad, un peu inquiète, en regardant cette évolution.

Mais elle se rassura bientôt en voyant le caissier qui avançait vers elle sa calotte à la main, et lui disait que le caissier principal l'attendait dans son bureau et qu'elle allait, sans doute, être payée immédiatement.

Elle monta au premier et se trouva en présence d'un très joli garçon, blond, froid, un peu chauve, la barbe en pointe, le monocle dans l'œil, le torse sanglé dans une impeccable redingote. Sans même lever les yeux et tout en continuant à écrire à son bureau, il dit d'un ton sec :

— C'est vous, madame, qui vous êtes présentée à nos guichets nantie de ce chèque de cinq mille francs ?

— Parfaitement, monsieur.

— Et... vous êtes bien sûre qu'il est au compte du marquis de Campabello ?

— Il l’a signé devant moi.

— Veuillez jeter un regard sur notre livre de caisse, madame, vous voyez que l’actif du marquis de Campabello au Crédit lyonnais se monte à la somme de... cinquante-sept francs soixante-quinze centimes.

— Ciel ! dit Sylvia.

— Comme la signature du marquis est illisible, comme ce billet m’a tout l’air d’être un faux, je vais, à mon grand regret, être obligé de faire mettre en état d’arrestation celle qui a le toupet de nous le présenter.

Et toujours flegmatique et froid, il approcha la main d’un timbre électrique pour sonner.

— Monsieur, monsieur, de grâce, s’écria Magdad, en se jetant aux pieds de M. de Pontberrand, vous ne ferez pas cela ! Je suis victime d’une épouvantable erreur. Non seulement je n’ai pas voulu frauder un instant le Crédit lyonnais, mais c’est moi au contraire qui ai été indignement volée... je ne puis pas vous expliquer... c’est bien cinq mille francs que m’avait promis le marquis.

Le caissier principal la regarda. Elle était très jolie ainsi, suppliante, les mains jointes, la poitrine en parade soulevée par des sanglots convulsifs ; et

dans ses beaux grands yeux frangés de longs cils, roulaient de grosses larmes qui tombaient une à une comme une pluie chaude sur les genoux du pantalon à carreaux. Derrière son monocle, l'œil de M. de Pontberrand s'était allumé. Pour être caissier principal, on n'en est pas moins homme.

— Madame, lui dit-il en l'attirant vers lui, votre cas est très grave, la police était déjà prévenue. Cependant si j'étais bien sûr de votre bonne foi...

Et il serrait dans ses bras une jolie tête qu'elle ne retirait pas, et il buvait voluptueusement entre deux baisers les larmes qui coulaient sur le visage, les suivant dans leurs méandres jusqu'à la commissure de deux lèvres rouges, charnues, qui s'entr'ouvraient machinalement, comme pour demander grâce.

— Oh ! oui, monsieur... ma bonne foi... toute ma bonne foi... et ma reconnaissance... balbutia Magdad qui suffoquait en même temps de douleur et de plaisir... Seulement, de grâce, poussez au moins le verrou !...

— Maintenant, madame, dit Pontberrand un peu goguenard, si vous voulez passer à la caisse, il y a une légère différence de chiffre, mais vous pourrez du moins y toucher les cinquante-sept francs soixante-quinze centimes.

— Drôle de compte ! ne put s'empêcher de murmurer Sylvia, eu rajustant sa coiffure, et en déchiffrant sa robe de petits coups secs. Enfin, cela vaut encore mieux que rien.

Et quand elle eut reçu des mains du vieux caissier à calotte les deux louis et demi en or, les pièces de cinq francs et de quarante sous en argent, plus les quinze sous en monnaie de billon, elle sortit exaspérée et sauta dans son coupé :

— Allons, se dit-elle, la fête a été complète, et grâce à ce chèque j'ai donné un vrai *garenne party*. Deux amoureux pour cinquante-sept francs soixante-quinze !... Je crois que je vais être obligée de changer la devise de mon papier à lettres.

LE PARI



LE SORT EN ÉTAIT JETÉ. Pouraille se mariait. Au premier abord, cela pouvait paraître assez invraisemblable, le sacrement était fait pour Pouraille comme un caleçon pour un éléphant ou une housse pour la tour Eiffel... et cependant cela était.

Oui, ce fantaisiste qui pendant plus de cinq ans avait révolutionné toute la métropole par ses fumisteries, ses frasques et ses paris saugrenus ; ce toqué qui avait, un beau vendredi soir, fait le tour de la piste de l'Hippodrome en fiacre, suivi d'une noce extraordinaire recrutée parmi les joyeux viveurs et les belles petites du club des Braconniers, cet ahuri qui en voyage tirait la sonnette d'alarme pour demander au chef de gare... s'il portait de la flanelle, etc., etc. ; cet intransigeant faisait une fin, allait devenir un bourgeois comme les autres, et avait obtenu la main de mademoiselle Paméla Bordellier, fille du grand magistrat Numa Bordellier, président à Siste-ron.

Sisteron est loin, et la miséricorde du Créateur est infinie ; c'est sans doute pour ces deux raisons que l'austère président n'avait rien su du passé tumultueux de son gendre. Absorbé par les devoirs de sa charge, Numa Bordellier ne venait à Paris que de loin en loin, toujours au mois de septembre, après vacation, et ne rencontrait à cette époque-là que des Américains et des Anglais en *suits* de flanelle, qui ne pouvaient rien lui raconter sur Pouraille, et pour cause.

Cette année-là seulement, il avait l'intention d'avancer son voyage, autant pour admirer les fontaines lumineuses que pour acheter les quelques objets nécessaires au trousseau de Paméla. Pendant ce temps Pouraille, assagi, mettait ordre à ses affaires, rompait avec Clara Trompette, – ah ! la bonne fille et comme elle savait donner la réplique dans une farce ! – et se préparait par un entraînement graduel à prendre le sérieux nécessaire à ses nouvelles fonctions. Plus de pari, surtout ! C'est avec cette bête de manie bien exploitée que ses camarades lui avaient fait commettre le plus de sottises, et une fois l'amour-propre engagé, et le pari tenu, il allait jusqu'au bout, sans souci des conséquences. Il y avait un moment où avec ce satané Doublemard, il était

arrivé à parier sur tout, sur le temps du lendemain, sur la couleur de la robe portée par la première femme qui passerait, sur les numéros des fiacres rencontrés.

Leur partie se jouait en quinze fiacres. Pouraille prenait les numéros pairs et Doublemard les impairs. N'avaient-ils pas certain jour tenu un pari de cinquante louis pour savoir celui qui rencontrerait le plus de chiens de l'obélisque à l'Arc de Triomphe, chacun des amis ayant un côté de la chaussée ? Les chiens à terre comptaient pour un, mais ceux aperçus à la fenêtre comptaient pour cinq, *parce qu'ils étaient plus rares*.

Et les passants étonnés voyaient nos deux fous installés dans une voiture découverte, et, tandis que Doublement criait : « Seize ! » en montrant un caniche trottant sur le bitume, Pouraille lui ripostait : « Vingt ! » en indiquant victorieusement, une levrette montrant son nez à un balcon.

Mais, Dieu merci ! toutes ces folies étaient bien loin ! Pouraille voyait en imagination la noble figure du président Bordellier, cette tête vénérable, encadrée de favoris blancs, si bien faite pour porter la toque. En voilà un qui n'eût pas justifié le mot d'Henri Rochefort : « Ces gens qui ont une tourte

sur la tête, une peau de lapin sur le dos, et qui *se figurent* qu'ils rendent la justice.» Il était, lui, le digne magistrat dans la meilleure acception du mot, d'une sévérité un peu prudhommesque, sans doute, mais qui s'accordait avec toute une vie de probité et d'honneur. Bien que dans sa façon de dire « monsieur » il y avait une ampleur, une gravité polie qui tenait les gens à distance, et c'était peut-être le seul homme en présence duquel Pouraille ne se sentît pas envie d'être facétieux.

Or, ce soir-là, notre ami enterrait sa vie de garçon dans un joyeux dîner d'adieu au café de la Paix. Dîner des plus corrects, d'ailleurs, car il n'y avait que des camarades du cercle, Saint-Machin, d'Authoire, Destignac, Fontenoy, le prince Poulo-Cortado, le capitaine Chavoye, et, bien entendu, l'inséparable Doublemard. Pas de femmes ! pas de femmes ! telle avait été la devise de l'amphitryon, et peut-être, pour la première fois de leur vie, tous ces clubmen élégants étaient étonnés de se voir réunis autour d'une table sans que quelque robe décolletée, quelques blanches épaules, vinssent trancher, avec leurs tons clairs, sur le fond sombre des habits noirs.

Mais si la femme était absente, l'éternel féminin planait au-dessus des convives, se glissait entre un

souvenir de Jacques Damain et une appréciation sur les chances du général Boulanger, évoquait dans les fumées du vin du Champagne mille réminiscences du passé, au beau temps où la vie était si belle, où l'on était si jeune, et où Pouraille était si délicieusement atteint d'aliénation mentale.

— Ah ! nous t'avions bien cru incurable, soupirait Saint-Machin, et cependant tu as guéri comme les autres. Tu as versé à ton tour dans l'ornière de la bourgeoisie. Tu seras bon père, bon époux, et qui sait – si les vœux du citoyen Joffrin sont exaucés – peut-être un jour excellent garde national.

— Non, pas ça ! pas ça ! s'écria Pouraille avec épouvante.

— La morale de l'histoire, appuyait Destignac, c'est qu'on ne peut se fier à personne, et que, même dans les cerveaux les mieux déséquilibrés, existe toujours une fissure par laquelle la raison inepte peut opérer sa rentrée triomphante.

— Allons donc ! protestait Pouraille un peu énérvé, croyez-vous donc parce qu'on se marie qu'on dise absolument adieu à toute fantaisie ? Je rectifie mes mœurs, je canalise mes vices, mais je ne mets pas pour cela un crêpe à ma joie et un éteignoir sur mon occiput ; je n'ai pas envie de revêtir le cilice de

la Trappe en disant : « Frère, il faut mourir. » Fini de courir la gueuse, soit, je l'admets, car Paméla est charmante et la fidélité me sera facile ; mais fini de rire, ah ! que non pas !... Vous verrez, vous verrez qu'il y aura encore de beaux jours pour la fumisterie française !

Mais Doublemard, un peu triste, secouait la tête avec amertume :

— Tu es de bonne foi, mon pauvre ami, et tu te figures qu'après le serment prononcé devant un bedon orné d'une sous-ventrière tricolore, il n'y aura rien de changé en France, sinon un mari de plus, et que tu pourras, quand tu le voudras, secouer comme jadis les grelots de la folie, troquer ton parapluie de bourgeois rangé contre la marotte du farceur impénitent. Quelle erreur est la tienne ! Il faut pour la gaudriole un entraînement comme pour le reste. On ne devient pas du jour au lendemain un mystificateur à froid, on n'invente pas du premier coup une de ces farces admirables qui révolutionnent les sociétés et font hurler de désespoir les bonnetiers bien pensants. Ainsi, il n'y a pas plus d'un mois que tu as changé ton existence, que tu as déserté la couche voluptueuse de Clara Trompette, et que tu t'es appliqué à te rendre digne en tout point de l'honneur

que te faisait la magistrature assise ; eh bien ! je suis intimement persuadé que tu ne pourrais plus improviser, de prime-saut, un pari génial comme ceux qui sortaient jadis de ton imagination vagabonde.

— Mais si ! mais si ! protestait Pouraille.

— Alors, je précise : même si tu tentais encore ce pari, tu ne le tiendrais plus, et même si tu le tenais, tu n'irais pas jusqu'au bout et tu ne le mettrais pas à exécution.

— Ah ! ah ! cria-t-on à la ronde. À toi, Pouraille ! C'est un défi dans toutes les règles.

Le vin de Champagne avait pas mal coulé, et tous les convives commençaient à être très excités par la discussion. L'ancien chef des Braconniers comprenait de son côté que, s'il voulait conserver son prestige, maintenir haut et ferme sa réputation légendaire, il lui fallait accoucher immédiatement d'un de ces paris extravagants qui avaient fait sa gloire. Et, tandis qu'il hésitait, Doublemard, en vidant sa coupe, disait avec désillusion :

— Vous voyez, messieurs, il ne trouve plus rien. Notre pauvre camarade est fini. Il aurait pu être *quelqu'un* : comme le corniste Vivier ; il sera un simple épicier : comme Félix Potin.

C'en était trop ! Pouraille, tout pâle, avala une nouvelle rasade, qui l'acheva, puis, d'une voix stridente, il dit :

— Mes amis, je parie cent louis que j'oblige à cracher le premier monsieur que je croiserai sur les boulevards.

— Bravo ! crûrent les convives.

— Le pari est tenu, dit sentencieusement Doublemard.

Il avait la langue épaisse, Doublemard. On sortit tumultueusement du café de la Paix, Pouraille tenant la tête de la colonne. Et dès que ce dernier se trouva en présence d'un vieux monsieur, qui arrivait sans défiance, il se jeta à son cou, et l'embrassa à pleines lèvres sur la bouche.

Bien entendu, le vieux monsieur, surpris par cette atteinte masculine portée à ses muqueuses, cracha avec horreur.

Et déjà Pouraille se préparait à recevoir les compliments enthousiastes de ses camarades, lorsqu'il regarda le vénérable vieillard auquel il venait de donner une accolade aussi voluptueuse qu'inattendue, et, stupéfait, éperdu, il reconnut qui ?
— le digne président Numa Bordellier !

Pendant ce temps, le magistrat, écoeuré, crachait toujours, et quand il eut fini cette expectoration nécessaire, il se tourna vers Pouraille, et, avec la voix de la vertu outragée, il s'écria tout tremblant d'indignation :

— Eh bien, j'allais donner ma fille à un môssieur qui a de singulières habitudes ! Jamais, môssieur, vous n'aurez ma Paméla ; vous entendez ? jamais ! Où le père a passé ne passera pas l'enfant.

Et il ajouta en guise de trait du Parthe ce dernier mot qui augmenta encore – si possible – l'abrutissement de Pouraille et de ses amis :

— JE NE SUIS PAS PHÈDRE !...

Et voilà pourquoi le pauvre Pouraille est resté garçon.

LES ÉPAULETTES



L'ANIMATION était très grande ce soir-là au coin de la rue de Ponthieu. La bande sortant de *Kachalo-Ball* s'était rencontrée avec la bande venant de Neuilly, et devant les tables chargées d'orangeades, de soyers et de bocks, la fusion s'était faite cordiale, complète, une de ces fusions comme le comte de Paris devait en rêver dans sa prime jeunesse.

Il y avait là Louise Régnier, Altesse, Renée Valençay, Godfertoum et Tata Caraby, rapportant triomphalement, dans les plis de sa robe en foulard bleu, deux lapins gagnés à la foire et une grosse botte de carottes, d'un ton superbe, achetée à un maraîcher sous le fallacieux prétexte de donner à souper aux lapins.

— Oui, disait Tata en riant, j'ai chez moi toute une ménagerie : j'avais déjà un perroquet, deux serins, un singe, ajouta-t-elle en montrant le baron Jacob d'un regard affectueux ; maintenant j'ai deux lapins...

— Et tu allais oublier ton chat ! intervint le lieutenant de Brionne, dont l'uniforme de cuirassier tranchait au milieu de tous les smokings noirs des joyeux viveurs.

Il était en effet en tenue de service avec sabre et épaulettes, ayant fait une courte et obligatoire apparition au bal du ministère.

Cependant Renée Valençay de temps en temps tirait sa montre, car, pour rien au monde, elle n'eût voulu ne pas être chez elle au moment où Maxence rentrerait. Il était, en effet, d'une jalousie féroce, et comme elle était très susceptible, elle préférait éviter les scènes qui eussent pu amener des complications désagréables. Aussi, n'importe où elle se trouvait, à un théâtre, à un souper, à un bal, on la voyait à minuit se lever prestement et filer à l'anglaise sans souci des plaisanteries qui la faisaient qualifier de Cendrillon.

Et quand Maxence arrivait, il la trouvait gentiment couchée dans le grand lit fanfreluché, lisant un roman à la lumière de la lampe, son beau bras replié sous la nuque dans une adorable attitude, tandis que la chemise en crêpe de Chine rose décolletée en carré laissait voir une poitrine jeune, altière et admirablement servie.

— Tu viens bien tard, disait-elle à son ami. Et lui s’excusait sans se douter du sacrifice que lui avait fait sa maîtresse en rentrant.

D’ailleurs, tout en aimant à s’amuser et faire un brin la fête avec les camarades, Renée mettait une question d’amour-propre comme un point d’honneur à rester fidèle à Maxence et, forte de son droit, elle n’eût pas toléré le moindre soupçon.

Cependant, avenue Matignon, les plaisanteries continuaient. D’Éparvin, armé de sa canne, imitait de très loin le guerrier annamite de l’Esplanade, et Godfertoum avait campé un chapeau d’homme sur ses yeux, et, en dépit de son accent belge, s’escrimait à rappeler Pepa, la plantureuse gitane de Grenade, interpellant en espagnol le danseur Pechieri. C’était absolument fou, et l’on s’amusait ferme, lorsque tout à coup Renée, jetant un regard sur l’horloge du café, se leva toute droite et fit signe à son cocher d’avancer. On s’exclama :

— Comment, tu t’en vas ! C’est insensé ! Mais il n’est pas minuit ! Lâcheuse !

Elle, habituée à ces objurgations, sourit, exécuta sa plus gracieuse révérence, caressa une dernière fois les deux lapins de Tala, et monta dans son mylord.

— Dites donc, petite Renée, dit tout à coup Brionne, puisque vous rentrez, vous seriez bien aimable de me débarrasser de mes épaulettes. Non seulement elles me gênent, mais elles attirent sur moi l'attention.

Et détachant l'agrafe qui les fixait à la tunique, il les enveloppa prestement dans un journal et en fit un paquet qu'il jeta dans la capote. Il était vraiment très gentil avec sa tête joviale et franche, ses yeux clairs, ses moustaches en chat, et on ne pouvait rien lui refuser.

— Allons, c'est convenu, jeune guerrier, laissez vos insignes. Baptiste vous rapportera cela demain matin, avenue Bosquet, C'est bien au 19, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, tout près de la porte Rapp. On fait maintenant un potin par-là ! Ce que je dors mal, ma chère !...

Là-dessus la voiture s'éloigna, et Renée rentrée dans le calme se mit à faire des réflexions. Au fond, c'était très méritoire à elle de lâcher ainsi tous les soirs la bande joyeuse. Il y avait déjà deux ans que sa liaison durait avec Maxence, et, malgré les plaisirs qu'elle lui sacrifiait, l'aimait-il réellement ? L'aimait-elle, elle-même, ou n'y avait-il de sa part qu'une

simple question d'habitude ? Mais si, par hasard, elle ne l'aimait pas, c'était un vrai métier de dupe. En somme, on n'est pas toujours jeune, les années joyeuses passent vite et l'on a bien le temps plus tard de s'adonner à la vie popote et bourgeoise. Maxence était, en effet, devenu bien calme, bien rangé, avec ses rentrées à minuit et demi, et ses épanchements à heure fixe. Ah ! si l'on était avec le petit Brionne, si fou, si en train, l'existence serait autrement amusante !... Mais à quoi allait-elle penser là !

Et tandis que le mylord roulait le long de la grande avenue des Champs-Élysées et des boulevards, Renée, songeuse, regardait les guirlandes de gaz, les cafés chantants, l'animation bruyante de la rue Royale avec ses terrasses de cafés regorgeant de monde, et les fenêtres des grands restaurants où la lumière des candélabres, aperçue derrière les rideaux, dénotait la présence des soupeurs.

Des bandes sortaient des Montagnes-Russes en jouant du mirliton et en agitant des crécelles. Partout c'était le bruit, le mouvement, la vie, la noce, les amours passagères, les caprices légers laissant l'esprit satisfait par un simple assouvissement des sens. Qui sait ?... à défaut des grandes joies si rares, ces plaisirs-là étaient peut-être la monnaie du bon-

heur. Et elle, elle avait sacrifié son indépendance, sa liberté, et elle rentrait se coucher à minuit, alors que la jeunesse battait son plein, et que Paris, de son côté, était en fièvre d'Exposition...

Décidément Renée devenait tout à fait maussade. Arrivée chez elle, rue de Choiseul, elle descendit de voiture, non sans avoir pris dans la capote les épaulettes de Brionne, et monta à son appartement. Là, elle jeta le paquet dans un coin de son cabinet de toilette, se déshabilla avec rapidité, puis une fois couchée, comme tous les soirs, comme toujours, elle attendit. Un quart d'heure après Maxence faisait son apparition avec le pas placide et tranquille du maître rentrant chez lui; en approchant du lit où reposait sa maîtresse, il avait certainement quelque chose de cette régularité méthodique qu'ont certains employés se rendant à leur bureau. Il embrassa du bout des lèvres, bâilla, s'étira, parla de la chaleur accablante, et tandis qu'il se montrait ainsi au naturel, sans se douter, le pauvre! de l'examen critiqua auquel il était soumis, Renée le détaillait cruellement. Les cheveux devenaient rares; au sommet il y avait déjà comme une petite tonsure. Et les yeux? un peu plissés en dessous. Et le torse? jeune encore certainement, mais une certaine propension à

l'embonpoint. Max n'avait plus l'âge de la fougue, de l'exubérance, de la folie ; il était assagi, presque mûr...

Cependant tout en enlevant ses bretelles, Maxence s'était dirigé vers le cabinet de toilette, et, la tête appuyée sur la main, Renée rêvait mélancoliquement, écoutant, comme une fanfare de fête lointaine, les bruits du boulevard qui arrivaient par bouffées, quand tout à coup elle entendit une voix de tonnerre qui criait :

— Ah ! par exemple, c'est trop fort !

Et Maxence fit sa réapparition, rouge, rageur, exaspéré, brandissant à la main la paire d'épaulettes accusatrices dont les franges d'argent s'agitaient frénétiquement dans les airs :

— Ainsi, voilà la créature en laquelle j'avais placé ma confiance ! Une femme à soldats, qui, le soir, pendant mon absence, se livrait à des cuirassiers ! Ils auraient bien dû au moins se rhabiller avant de sortir ! Voyons, misérable, qu'avez-vous à répondre ?

Renée s'était dressée sur son lit, et sous ces bordées d'injures était devenue subitement toute blanche. C'est ainsi qu'on la récompensait de sa loyauté ; voilà l'être auquel elle sacrifiait sa jeunesse, ses appétits, sa soif de luxe. Sans explication, sur une

simple apparence, sans égard pour le passé d'une liaison déjà longue, il la traitait tout à coup comme la dernière des filles. Et comme il reprenait à nouveau :

— Voyons ! avouez que vous m'avez trompé avec un sous-lieutenant. Avouez-le donc ?

Elle dit simplement :

— C'est vrai. Je ne vous aime plus. Allez-vous-en.

Et elle lui montra la porte d'un grand geste irrésistible et, dans le regard haineux qu'elle lui lançait, on sentait toutes les rancunes de la fierté blessée et de l'amour mort.

— Allez-vous-en, reprit-elle, ou si vous restez encore une minute ici après les insultes que vous venez de proférer contre moi, je sonne les domestiques et je vous fais expulser comme un goujat.

Et quand il fut parti, Renée s'enveloppa dans sa robe de chambre en surah crème, et, se précipitant vers un petit bonheur du jour, elle écrivit :

« Monsieur de Brionne, lieutenant
au 16^e cuirassiers, 19, avenue Bosquet, Paris.

» Mon cher ami,

» Venez donc chercher tout de suite vos épau-
lettes. Elles pourraient me compromettre. Et puisque
vous m'avez dit qu'on ne pouvait pas dormir chez
vous, eh bien ! vous verrez... si l'on est mieux chez
moi. »

RAJEUNISSEMENT



LORSQUE le marquis de Molangins eut lu dans le Figaro l'article intitulé : *l'Art de ne pas vieillir*, il se sentit frappé comme d'une commotion électrique. Ainsi c'était vrai ! Un savant, un vrai savant, M. Crown-Béquard, était monté tout ragaillard, malgré ses soixante-douze ans, à la tribune de la Société de biologie, et là, il avait annoncé sa grande découverte :

« La transfusion du sang pouvait redonner à un organisme affaibli les forces qu'il avait perdues ; on pouvait injecter à un homme âgé les cellules vivantes d'un être jeune et vigoureux, et le faire vibrer à l'unisson de ce renouveau qui pénétrait dans son intimité. » Il avait essayé sur lui-même et, après deux injections, le vénérable savant avait pu annoncer à ses collègues que sa force dynamométrique était augmentée de sept kilos et que tous ses désirs avaient subitement rajeuni.

À vrai dire, Molangins ne tenait pas précisément à augmenter sa force dynamométrique. Cela lui était

bien égal d'amener cinq cents sur une tête de Turc, mais le rajeunissement du désir!... Quel rêve, mes enfants! Il avait cinquante-huit ans sonnés et il était arrivé à ce moment psychologique de l'existence où l'on redoute d'entamer une bataille parce qu'on n'est plus sûr de la gagner. Cette appréhension vague suffit à elle seule pour paralyser les velléités d'enthousiasme et pour annihiler les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

La veille encore, il avait reçu de Lily Nychon une lettre dont la tendresse l'avait terrifié. Il lui faisait la cour depuis trois mois, une cour comme il aimait la faire, en tout bien tout honneur, avec la conviction que la belle blonde ne voudrait jamais. Il demandait... mais avec la certitude d'être refusé, et cette situation lui concédait encore quelques privilèges fort agréables, tout en ménageant sa santé et son amour-propre. L'honneur était sauf. Or, la veille, – peut-être la belle s'était-elle laissée tenter par tant d'amour, – peut-être avait-elle besoin d'argent? – Lily avait écrit qu'elle cédait enfin et qu'elle était disposée à tout. C'était navrant et Molangins avait bien compris qu'il ne pouvait plus se présenter chez sa douce amie, sans crainte de l'insulter en ne lui manquant pas suffisamment de respect.

Mais la découverte de Crown-Béquard survenue si à point sauvait tout, arrangeait tout. En proie à une émotion indescriptible, Molangins sonnait le jour même à la porte de l'illustre savant, un des membres les plus vénérés de l'institut, les plus écoutés de l'Académie de médecine, et se trouvait en présence d'un beau vieillard dont le regard brillait d'un feu étrange sous d'épais sourcils blancs.

— Monsieur, dit-il, j'ai lu votre rapport ! je l'ai lu comme un condamné à mort lirait sa grâce. J'ai entrevu la terre promise... Alors, ce n'est pas un rêve, je pourrais redevenir jeune comme à vingt ans... Je pourrais revibrer !... Vous seriez en mesure de réaliser ce miracle ?

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante-huit ans, mais, pour être franc, je dois vous avouer que j'ai fait la grande fête, une noce à tout casser ; j'ai usé la chandelle par tous les bouts et je me sens considérablement affaibli.

— Qu'importe ! Cinquante-huit ans ! Mais à cet âge-là l'assimilation se fait à merveille. Je réponds de tout. Passons dans mon laboratoire.

Fou de joie, Molangins suivit Crown-Béquard qui lui apparaissait comme un dieu dans des lueurs d'apothéose ; il lui semblait que la calotte de velours

avait des rayonnements d'auréole, et volontiers il eût baisé les pans de la longue redingote noire toute maculée d'acides.

— Voyez-vous, dit le savant, je vais prendre dans ce bocal des parcelles de petits cochons d'Inde, et dans cette fiole des parcelles de chiens en bas âge, en quantités à peu près égales.

— Pardon, si cela vous est égal, j'aimerais mieux plus de cochon que de chien.

— Plaît-il ?

— Oui, insista Molangins, c'est une idée à moi. Forcez plutôt la dose du cochon d'Inde.

— Comme vous voudrez. Je triture dans un mortier ces organes très jeunes, car la jeunesse est la base de mon système, et je fais ainsi une espèce de pâte rougeâtre que j'étends d'eau distillée prise à son maximum de densité, c'est-à-dire à la température de quatre degrés au-dessus de zéro du thermomètre centigrade. Puis je filtre afin de purifier le liquide ainsi obtenu. Voyez comme j'obtiens une jolie nuance rose tendre.

— On en boirait ! s'écria Molangins enthousiasmé.

— Vous n’obtiendriez aucun résultat par cette absorption. Avec cette petite seringue, je vais vous injecter sous la peau un centimètre cube de liquide.

— Un centimètre cube!... Ah! vraiment, vous voulez rire. Mais regardez-moi donc : vous ne vous faites aucune idée de mon usure. Je suis certainement, je le dis d’ailleurs sans aucune fatuité, l’homme le plus éreinté de Paris.

— Alors nous pourrons peut-être doubler l’injection et pousser jusqu’à deux centimètres cubes.

— Monsieur, dit Molangins, voulez-vous ma conviction intime? Eh bien, avec moi, je crois qu’il faudrait aller jusqu’à six injections.

— Sapristi! six centimètres cubes! Mais j’ai déjà forcé la dose du cochon d’Inde. Vous n’êtes pas effrayé?

— Je me connais, et c’est à peine si, dans ces conditions spéciales, j’ose espérer un résultat.

Avec le geste de Ponce-Pilate, comme un homme qui ne prend pas la responsabilité de ce qui pourra arriver, M. Crown-Béquard emplit tout entière sa seringue du liquide rosé; puis, retroussant la manche de Molangins, il lui fit six injections, soigneusement espacées, dans le gras du bras.

— Dès demain matin, vous sentirez circuler dans vos veines comme un feu intérieur, résultat de la chaleur et de l'électricité. L'effet sera graduel et ira d'heure en heure en crescendo.

Molangins remercia éperdument le vénérable physiologiste. Crown-Béquard avait parlé de feu intérieur, d'électricité ! Dans ces conditions, on pouvait sans crainte répondre à Lily Nychon et, le soir même, celle-ci recevait la lettre suivante :

« Enfin, Lily, vous consentez à dire oui. Ah ! vous m'avez fait bien languir ! Mais vous avez compris toute la délicatesse de ma discrétion ; vous avez apprécié ma constance. Je voulais que l'appel vint de vous. Demain soir, à neuf heures, j'irai vous demander une tasse de thé ; il y a longtemps que l'infusion est sur le feu, mais elle n'en sera que plus forte. Vous verrez, vous verrez !...

» Je vous baise les mains, en attendant mieux.

» MARQUIS DE MOLANGINS. »

Le lendemain matin, à neuf heures, Molangins se leva frais et dispos. D'un pas ferme il marcha vers la fenêtre qu'il ouvrit toute grande pour s'emplir les

poumons d'air frais, puis, par manière de passer le temps, il souleva son fauteuil à bras tendu.

À dix heures, il se mit à son bureau et rédigea tout d'une traite un rapport pour une Société financière dont il était administrateur, rapport sur lequel il pâlisait depuis une semaine sans pouvoir arriver à trouver les expressions convenables. Les idées lui venaient claires, nettes, limpides ; il jouait avec les mots, il jonglait avec les chiffres. Il se sentait, comme à trente ans, en pleine possession de tous ses moyens intellectuels.

À midi, il déjeuna d'un appétit formidable. En revanche, lui qui était un fumeur enragé, il ne put achever son cigare, et, se sentant pâlir, il le jeta à la dixième bouffée. À trois heures, il sortit se promener aux Champs-Élysées, et s'arrêta de longues heures devant Guignol ; il fût volontiers entré comme Charles Nodier, mais un vague respect humain le retint encore derrière la corde. En rentrant il acheta un excellent pain d'épices aux amandes, qu'il mangea tout le long de la rue avec un vif plaisir.

À sept heures il se mit à table, mais la viande ne lui disait rien. En revanche, il se sentit pris d'un goût effréné pour les sucreries. Il reprit deux fois de la crème au chocolat et trois fois des confitures.

Ceci fait, il gagna sa chambre en sautillant sur une jambe, et prépara sa toilette pour aller chez Lily Nychon. Il se fit une raie au milieu, prit un col rabattu, un léger chapeau de paille, une petite blouse de chasse avec ceinture de toile, puis, se trouvant à son goût, il descendit l'escalier en se plaçant à cheval sur la rampe, et cela à la grande stupéfaction du concierge qui, du coup, crut que M, de Molangins devenait fou.

Dehors, il ne put s'empêcher de s'acheter un sucre d'orge qu'il se mit à sucer tout en marchant, et en passant devant un marchand de jouets, il fit l'emplette d'un lapin jouant du tambour, lapin qu'il se mit à traîner gravement derrière lui avec une ficelle.

Ainsi accoutré, il arriva chez Lily, et la femme de chambre, ouvrant la porte, recula effarée devant ce jeune dadais qui se présentait.

— Bonzour la petite bonne, dit Molangins; ze suis venu voir la dadame au monsieur, na! Elle est ben gentille, Lily, et elle a promis bon nanan si z'étais ben sage. Vite que z'aille embrasser la dadame.

Et il se fourra le doigt dans le nez avec une grâce toute juvénile.

— Mon petit ami, dit la femme de chambre en éclatant de rire, ma maîtresse ne tient pas à avoir des affaires avec la police et ne reçoit pas les mineurs. Il faudra revenir plus tard, quand vous ne serez plus un bébé.

Et elle lui ferma la porte au nez.

— C'est bon, dit Molangins en tapant du pied avec colère, je le dirai à maman !

Dehors, il se mit à pleurer. Il ne savait plus sa route.

— Où demeurez-vous, mon petit ami ? dit un sergent de ville en le prenant par la main.

— Baba-Dada-Gaga-Loulou, balbutia Molangins.

— Allons, encore un pauvre enfant égaré ! soupira le policier. Si cela a du bon sens de les laisser sortir seuls à cet âge-là !...

Et il l'emmena au poste.

QUAND MÊME



LE TRAIN EXPRESS de sept heures quarante-cinq du matin filait rapidement vers Dieppe et le prince Oursikoff, confortablement installé dans le meilleur coin d'un wagon de première classe, avait daigné engager la conversation avec deux élégants clubmen, Pardaillan et Grangeneuve, qui se rendaient aux courses.

— Donc déjà, messieurs, disait-il avec son parler gras et lent, je ne comprends pas une minute la vie, si l'on ne peut pas faire tout ce qu'on veut. Moi, je possède dans l'Ukraine cinq villages de Cosaques, presque une petite province ; eh bien, mes Cosaques exécutent absolument toutes mes volontés... et il ne me viendrait pas un moment à l'idée qu'il pût en être autrement.

— Vous avez de la chance, dit Pardaillan, et après l'on vient nous raconter que vous vivez sous un gouvernement autocrate. Nous autres qui jouissons d'un régime de liberté, nous ne faisons jamais une minute ce qui nous plaît, depuis le moment de notre nais-

sance jusqu'à celui de notre mort. Il est vrai que nous n'avons pas affaire à des Cosaques de l'Ukraine, mais à des électeurs, et à leurs délégués... ce qui est bien différent.

— Oui, mais, voyez-vous, cela tient surtout à ce que vous autres, Français, vous êtes d'une malléabilité extraordinaire et d'une faiblesse absolument ridicule avec les femmes ou avec les fonctionnaires d'un ordre quelconque. Avec les femmes vous appelez cela de la galanterie, et sous ce mot musqué vous dissimulez une servitude honteuse et l'oubli absolu de votre dignité d'homme. Tenez, dernièrement j'avais fait venir chez moi, dans ma propriété de Serigny, Georgette Ariège, la grande coquette de votre Comédie-Française. Elle devait rester huit jours au château, et cela me plaisait ainsi. Or elle débarque avec une ravissante femme de chambre qui s'appelait Julie. Savez-vous ce que j'ai fait ? J'ai mis Georgette Ariège à la porte, et c'est Julie qui, le soir même, a couché dans le lit préparé pour sa maîtresse. Jamais vous n'auriez osé cela.

— Heu ! heu ! je ne sais pas, dit Grangeneuve ; si la femme de chambre avait été jolie !... Mais c'est égal, j'aurais cependant un peu hésité.

— Je vous dis que vous auriez gardé Georgette – j’en suis sûr. Pour avoir de la poigne, de l’initiative, il faut être pris tout petit, et avoir été élevé dans l’idée qu’on a le droit et le pouvoir absolu de faire tout ce qui vous passe par la tête. Vous autres, on vous déprime le moral avec des gouvernantes, des précepteurs ou des pions; ensuite, jusqu’à l’âge de quarante ans – je crois même, par les Saintes Images, que c’est maintenant jusqu’à quarante-cinq ans, – vous passez sous la fêrule de l’autorité militaire et vous ne pouvez ni bouger, ni parler, ni écrire, ni voyager sans l’autorisation du caporal. Dès votre enfance vous avez été habitués à vous incliner devant les gendarmes, devant la police, devant un chef de gare, devant un suisse d’église, devant tout individu, en un mot, portant un uniforme ou une casquette galonnée.

— C’est très joli en théorie, mon cher prince, ce que vous nous racontez là, mais la prison ou l’amende n’ont rien d’agréable et, quand on réside dans un pays, il faut bien en accepter les usages.

— Allons donc ! Est-ce qu’il n’y a pas un moyen de vivre comme votre Hassan d’Alfred de Musset, qui étalait si superbement au soleil son large mépris des peuples et des lois ? Ici même, dans votre France

encombrée de petits tyranneaux, d'employés et de fonctionnaires de tout ordre, tiraillée par une foule de décrets, d'arrêts, d'édits, de mesures policières que nul n'est censé ignorer, et qui n'ont d'autre but que de tracasser le pauvre monde, moi je ne connais que Dieu et le tsar, comme on disait dans *Michel Strogoff*, et pour le reste, je me fiche de tous vos gens gaulonnés comme d'une guigne.

— Mon cher prince, dit Grangeneuve, tout ce que vous nous racontez là est excessivement amusant, mais, croyez-moi, le cas échéant, vous seriez absolument obligé de vous soumettre à la fantaisie la plus ridicule du plus petit de nos maires, que dis-je ? à la volonté la moins justifiée du dernier de nos employés de chemin de fer.

— Allons donc ! allons donc ! rugit Oursikoff qui, à la seule idée de cette soumission coercitive, sentait bondir de colère son vieux cœur moscovite ; apprenez, mon cher Monsieur, que je ne cède jamais, vous entendez ? jamais ! Et quoi qu'il arrive donc déjà, sans souci des résultats ou des conséquences, je vais droit devant moi, toujours, quand même, agissant selon mon bon plaisir. Voilà !

Et il allongea un formidable coup de poing sur le support de la banquette. Toute sa physionomie

rouge, convulsée, encadrée de larges favoris blancs, taillés à la russe, – on eût dit une praline dans du coton, – respirait une indomptable énergie. Sa moustache rude se hérissait et ses yeux, ombragés d'épais sourcils, flamboyaient derrière le binocle d'or.

Pardaillan, autant par égard pour l'âge du prince que par courtoisie pour un étranger, ne voulut pas prolonger la discussion, et se contenta d'allumer une cigarette avec un air sceptique, comptant sur un incident quelconque qui viendrait, au cours de la route, lui donner raison.

La conversation était tombée, et nos trois voyageurs regardaient distraitement par la portière, lorsque tout à coup le prince commença à donner des signes d'un malaise évident.

— Est-ce que vous ne vous sentez pas bien ? demanda Pardaillan avec sympathie.

— Oui... c'est sans doute ce diable de melon que j'ai pris au buffet de la gare. Est-ce qu'il y a bientôt une station ?

— Nous arrivons dans cinq minutes à Clères – à dix heures cinquante.

— Parfait ! Je suis sauvé. J'attendrai très bien jusque là.

Oursikoff reprit toute sa bonne humeur, et se remit à causer de choses indifférentes ; cependant de temps en temps il s'essuyait le front tout en tirant dix fois sa montre d'un geste fébrile.

Enfin, le train ralentit, la locomotive lança un coup de sifflet de bon augure, et, quelques secondes après, on entra en gare.

— Clères ! Clères ! criaient les conducteurs.

Le prince baissa vivement la glace.

— Combien de minutes d'arrêt ?

— Une minute, on repart à dix heures cinquante et un.

— Mon cher ami, ne descendez pas ! s'écrient Pardaillan et Grangeneuve, vous n'auriez jamais le temps.

Oursikoff, sans rien entendre, ouvrait déjà la portière.

Le chef de gare, avec la casquette recouverte de la coiffe blanche, insigne de service, se précipita vivement vers le wagon pour le refermer, en disant :

— En voiture ! messieurs, en voiture ! Nous partons.

— Hé ! hé ! ricanait déjà Grangeneuve, il paraît qu'il y a des circonstances où il faut se soumettre au règlement.

Mais le prince, furieux, avait repoussé énergiquement le chef de gare en disant :

— Je descendrai quand même, entendez-vous ? Je fais toujours ce qui me plaît.

— Soit, monsieur ; mais alors le train repartira sans vous.

— Le train ne partira pas sans moi, et l'on m'attendra.

— Eh bien, c'est ce que nous verrons. À votre aise ! riposta le chef de gare ne pouvant s'empêcher de sourire devant la ténacité de cet original.

Et, le laissant descendre et s'éloigner gravement à pas comptés, il prit le sifflet et donna le signal du départ. À sa grande surprise, rien ne s'ébranla. Deuxième coup de sifflet, même immobilité. Alors, énervé, il marcha vers la tête du train, et apostrophant le mécanicien :

— Sacrebleu ! êtes-vous sourd ? voilà deux fois que je siffle.

Mais le mécanicien faisait des gestes désespérés :

— Je ne puis pas partir.

— Et pourquoi ça ?

— La voie est encombrée.

Le chef de gare avança et, ahuri, aperçut Oursikoff qui, tranquillement accroupi entre les deux rails, à six mètres en avant de la locomotive, était en train de satisfaire aux lois de la nature ! Et le temps passait. Tous les voyageurs anxieux avaient la tête à la portière et contemplaient ce spectacle étrange.

— Je ne puis pourtant pas tuer un homme ! s'écriait le mécanicien, tandis que le chef de gare regardait l'heure avec angoisse.

— Monsieur, disait-il, en grâce, je vous en supplie, dépêchez-vous ! Une catastrophe est si vite arrivée. Nous sommes talonnés par l'omnibus de six heures cinquante et nous avons déjà du retard. C'est épouvantable ! Tenez ! je vous le demande à genoux ?

— Vous me jurez de ne pas me dresser procès-verbal.

— Ma parole d'honneur, mais remonte vite, vite, vite !

Alors le prince se décida à se relever, et du même pas mesuré regagna son compartiment tout en rajustant ses bretelles.

Et quand souriant et rasséréné, il se fut réinstallé dans son coin, il dit à Pardaillan et Grangeneuve qui le regardaient avec une stupéfaction profonde, tan-

dis que le chef de gare, tout pâle, donnait à nouveau le signal du départ :

— Vous voyez, messieurs, j'avais dit que je descendrais quand même, et que le train m'attendrait. Donc déjà, je fais toujours ainsi ce qui me plaît.

LES POULETS DU COLONEL



Au capitaine A. A...

IL NE S'AMUSAIT PAS beaucoup, le colonel Belière à la ferme de Suippes – six kilomètres de Mourmelon-ferme où le hasard des garnisons l'avait envoyé camper avec son beau régiment. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre à l'horizon, la plaine, toujours la plaine, et encore la plaine coupée çà et là par quelques maigres bouquets de sapins, commodes comme *point de direction* aux manœuvres, mais insuffisants comme oasis, et L'on se souvient encore du désespoir de Gallifet le jour où quelques sous-lieutenants facétieux avaient coupé *l'arbre Chenu*, le seul arbre du pays à vingt lieues à la ronde, le seul endroit dans ce désert où il fût possible d'assigner un rendez-vous aux brigades.

La ferme était cependant assez coquette, avec ses vastes cours, ses hangars, ses abreuvoirs, sans oublier l'*ajoupa* en paille de seigle construit dans le jardinet par un cuirassier de génie et sous lequel le

soir les officiers du régiment prenaient le délicieux moka (?) en fumant la pipe de la résignation. Aussi, dans ce milieu campagnard et austère, le colonel avait-il compris que s'il ne voulait pas arriver à l'abrutissement complet, il lui fallait trouver – en dehors des formations à droite ou à gauche en bataille une occupation, une manie, un dada, et, ma foi, séduit par le souvenir lointain d'une grande enseigne qui se balançait au-dessus d'une des auberges de Saint-Cyr, il était devenu le soldat-laboureur.

Ense et aratro, ainsi que disait le brave Bugeaud dans une devise légendaire ; certes, Belière ne labouerait pas en bras de chemise ou en tricorne galonné comme le soldat de l'enseigne, mais il avait revêtu un petit complet nankin de gentleman-farmer, ne conservant que son képi à cinq galons pour indiquer son grade, et, ainsi travesti, dans les loisirs que lui laissait le 15^e de l'arme, il s'occupait de l'élevage des poulets. Il avait fait venir des bouquins spéciaux, acheté des espèces rares au Jardin d'acclimatation ; il avait causé longuement avec le portier-consigne du camp, un vieux qui s'y connaissait, et par des croissements longuement médités, par des nourritures variées, par un exercice d'entraînement et une progres-

sion suivie, il était arrivé à obtenir des produits merveilleux.

Quand un étranger venait voir Mourmelon, il y avait trois choses qu'on lui montrait toujours : le pavillon de l'empereur, l'obélisque... et les poulets du colonel Belière. Oh ! ces poulets ! c'était sa gloire, son honneur, son orgueil. Les camarades avaient été, comme lui, en Italie, au Mexique, ou à Metz, mais pas un parmi eux n'avait réussi le poulet comme lui. Aussi, à côté de sa croix d'officier de la Légion d'honneur, il eût été très fier d'accrocher l'ordre du Poireau, le ruban vert du Mérite agricole.

Il en avait vaguement touché un mot au général Bourgachard lors de l'inspection générale, mais ce dernier lui avait répondu.

— Je ne puis vous proposer que pour les palmes d'Académie, Voulez-vous être officier d'Académie ?

— Un ruban violet, comme Vésigon le vétérinaire ! Jamais ! Non, je voudrais le Mérite agricole, à cause de mes élevages de poulets.

— Mon cher colonel, ça ne rentre pas dans mes attributions ; encore si c'étaient des poulets d'Inde...

— Sérieusement, mon général, est-ce qu'il n'y aurait pas un moyen ?... J'ai toujours servi consciencieusement mon pays. J'ai trente-trois ans de service,

quinze campagnes, trois blessures... eh bien ! c'est peut-être une bêtise... mais ce ruban vert me ferait plaisir.

Le général Bourgachard fut attendri jusqu'aux larmes par cette touchante insistance du modeste guerrier – tout le monde sait que Bourgachard a un cœur d'or – aussi, après avoir réfléchi, il lui dit :

— Écoutez, mon cher Belière, il y aurait peut-être une tentative à risquer. Est-ce qu'ils sont reproducteurs, vos sacrés poulets?... ou vos poulets sacrés ?

— S'ils sont reproducteurs, mon général, mais ils ne font que ça... c'en est même indécent ; mais, vous comprenez, à la campagne, ils n'ont pas d'autres distractions...

— Eh bien, à l'occasion de l'Exposition, on organise à Paris un concours d'animaux reproducteurs. Envoyez vos poulets. Ils seront sans doute primés, et alors le Poireau poussera tout naturellement sur votre poitrine de brave... en attendant la graine d'épinards.

— Merci, mon général, merci ! Vous m'ouvrez un horizon.

Le lendemain matin même, Belière, assisté du vétérinaire Vésigon, l'officier d'Académie, choisissait

à la ferme dans sa collection un adorable poulet russe de la famille des Rallidés, avec une plaque frontale comme les Foulques, un bec conique plus court que la tête, d'un bleu turquoise, avec du blanc aux cuisses, au ventre et au bord de l'aile ; il lui adjoignait un poulet de Barbarie – Porphyryon selon Buffon – d'un blanc laiteux, avec l'abdomen d'un bleu indigo très foncé, le bec rouge, et sur l'occiput une petite houppette toute frisée. Deux merveilles ! Le brigadier maréchal les installa dans une cage de bois savamment aménagée, puis Belière écrivit au colonel de Bergemolle, commandant le 18^e cuirassiers à l'École militaire.

« Mon cher ami,

» Puisque tu as la veine de résider à Paris-les-Bains, veux-tu te charger d'une commission ? Je t'envoie par la grande vitesse deux poulets bahutés que je te prie de faire porter avec des précautions infinies aux Champs-Élysées, à l'Exposition des animaux reproducteurs. Tu joindras à la caisse une grande pancarte calligraphiée par ton secrétaire, pancarte sur laquelle il y aura : « *Envoi du colonel Belière, 15^e cuirassiers, ferme de Suippes.* » Puis, tu auras l'œil et tu suivras les événements. Beaucoup

de soins ; adjoints à mes poulets une ordonnance de toute confiance, de préférence un cavalier de première classe. De toi à moi, je compte sur une récompense du ministre.

» Ton vieux camarade,

» BELIÈRE. »

Malheureusement, quand la lettre arriva à Paris, le colonel Bergemolle était en permission de quarante-huit heures. Le vaguemestre déposa la cage dans le corps de garde, puis les Pitous, étonnés, se mirent à s'asseoir en cercle autour du colis qu'ils avaient campé sur la table.

Comme on n'avait pas donné d'ordres, comme, d'ailleurs, aucun crédit n'est affecté sur le boni des ordinaires à la nourriture des poulets, on ne leur donna pas précisément à manger, mais cependant ils ne furent pas oubliés et l'on ne s'ennuya pas une minute, ce jour-là, au corps de garde.

Le nommé Filastre, un Parisien, en train de fumer une grosse bouffarde, s'aperçut que le *Porphyrion*, déjà altéré par le voyage sur la ligne de l'Est, ouvrait un bec désespéré. Alors il trouva plaisant de lui envoyer à travers les barreaux une bouffée de tabac, que le poulet de Barbarie avala sans méfiance.

Autour de la table on se tordait. Les cavaliers Millerand, Poiré et Bedaton se roulaient dans les transports d'une joie délirante ; quant au brigadier Baumgartner il en pleurait.

— Tiens, mon vieux, disait Filastre exalté par son succès, avale cette bouffée là, puis encore celle-là. Tu sais, je te fais fumer du supérieur.

Quel farceur que ce Filastre ! Il n'y en avait pas deux comme lui au troisième escadron. Le pauvre poulet de Barbarie, d'abord très étonné de ce traitement, commençait à se sentir sérieusement indisposé, il tournait comme un homme ivre, titubant sur ses pieds pattus, et roulait des yeux effarés. Bientôt sa tête, sa houppette et sa gorge d'un blanc d'ivoire prirent une belle teinte bistre.

— Il se culotte ! il se culotte ! s'écriait Filastre avec ravissement.

Dès lors, ce fut du délire ; les bouffées succédant aux bouffées, tout le monde s'était mis de la partie, si bien que le culottage marchait à merveille. Quant au poulet russe, de la famille des Rallidés, il n'était pas oublié non plus dans l'autre compartiment. On lui présentait des boutons d'uniforme, des morceaux de drap garance, des bouts de sous-pied que le pauvre volatile absorbait avec gloutonnerie.

— Il va avoir sa trousse complète, insinuait Millerand au milieu de formidables éclats de rire. Il aura son magasin monté comme le capitaine d'habillement.

Bref, grâce à l'envoi de la ferme de Suippes, la journée se passa au corps de garde d'une façon charmante – comme un rêve. Le lendemain matin le *Porphyryon* était mort ; quant au poulet russe, il n'en valait guère mieux, mais sa panse paraissait gonflée d'une manière extraordinaire. Quand le colonel Bergemolle arriva au rapport après avoir lu la lettre de Belière, il se précipita vers le colis, mais ne put que constater la mort d'un des poulets.

— C'est dommage, dit-il, cette collerette couleur tabac était très bizarre, il avait l'air d'un vieux brûlegueule et il eût certainement obtenu un prix.

Quant au subsistant, on lui donna aussitôt des soins qui le ranimèrent un peu, puis, après l'avoir bien sustenté, le colonel, désirant ne pas prolonger plus longtemps sa responsabilité, s'empressa d'envoyer la cage à l'Exposition des animaux reproducteurs.

Précisément la commission, composée des membres les plus éminents appartenant au ministère de l'agriculture et à l'institut étaient en train de sié-

ger. On plaça le poulet russe sur la table, et les jurés se mirent à l'examiner avec une loupe. Mais alors le poulet, intimidé par tous ses regards braqués sur lui, fut pris d'une nouvelle émotion, et déposa sur les papiers de la commission quelques objets qui résonnèrent avec un bruit métallique.

— C'est le poulet aux œufs d'or ! dit le président avec surprise.

On prit le produit ; on étudia plus à la loupe que jamais. Ô surprise ! ô miracle ! Ce poulet pondait des boutons d'uniforme !

Immédiatement, la commission extasiée rédigea une note :

Envoi de M. le colonel Belière. Poulet produisant des déjections métalliques pouvant, le cas échéant, être employées pour les équipements militaires. TRÈS RARE. À ENCOURAGER.

Et voilà comment le brave colonel Belière vient enfin de recevoir la croix du Mérite agricole.

LA RUPTURE



IL Y AVAIT EU un grand scandale dans tout l'Anjou, – cette terre classique des bonnes mœurs, en dépit du dicton : *Angevin, sac à vin ; Angevine, sac à... malice*, – lorsqu'on avait appris que le vicomte Raoul de Pignerolles avait abandonné sa jeune femme au château des Bruyères, pour faire un voyage de noce, – oh ! oui, de noce ! – avec mademoiselle Tulipia Dalti, du théâtre national de la Scala.

Au printemps dernier, – c'était au moment de la foire, – on avait organisé, au théâtre d'Angers, *une soirée musicale avec des artistes de Paris*, soirée à laquelle on était accouru de tous les châteaux environnants, et là, Raoul avait été pris jusqu'aux moelles en entendant Dalti, coiffée de son immense chapeau Directoire avec les bras et les jambes nues, chanter de sa voix mélodieuse et faubourienne :

Y a-t-il rien d' bêt' comme un homme
Quand il vous reluq', nom d'un' pomme !

Et tous appell' : « Ma chérie ! »
Avec des yeux d' merlan frit !...

Était-ce la beauté du texte ou la richesse des rimes ? Était-ce le déhanchement lascif, ponctué au refrain par une espèce de danse du ventre ? – Moi, je crois plutôt que c'étaient les « yeux de merlan frit », des yeux immenses, irradiés, se pâmant, avec la pupille convulsée, dans la contemplation de je ne sais quel rêve aphrodisiaque qui avaient ainsi ensorcelé le vicomte. Oh ! ces yeux, ces yeux !... Mais pour les faire ainsi mourir dans un spasme, que n'eût-on pas risqué ? pour donner un moment à cette physionomie canaille l'expression extatique des voluptés surnaturelles, quelle folie n'eût-on pas commise ? Raoul, lui, n'avait pas hésité, et prenant la forte somme dans la caisse conjugale, il était parti avec Tulipia, laissant tout éplorée, au château des Bruyères, la vicomtesse de Pignerolles, née Chapuzot.

Pauvre petite femme ! Les consolations morales ne lui avaient pas manqué, et tout le pays avait été indigné de la conduite de Raoul, celui qu'on appelait Pigne-Pigne quand il se conduisait bien. Au commencement on avait bien été un peu froid pour la fille de M. Chapuzot, le richissime propriétaire des Trois Magots, et l'aristocratie avait plutôt fait

grise mine à cette roturière, mais elle s'était montrée si modeste, si humble, si généreuse pour toutes les œuvres cléricales et royalistes, que peu à peu la glace s'était fondue et aujourd'hui qu'on la voyait malheureuse, injustement abandonnée, toute la sympathie se portait vers elle. Le marquis et la marquise de Pignerolles surtout avaient été navrés de la conduite de leur fils, et le vieux gentilhomme disait que Raoul s'était conduit en chevalier félon et qu'il ne le reverrait de sa vie.

Au milieu de ce concert de malédictions, le plus désespéré était peut-être l'abbé Gallard, le digne précepteur chargé de l'éducation de Raoul. Pendant près de quinze ans, il lui avait formé l'esprit et le cœur, il s'était efforcé de lui donner des idées nobles, droites, généreuses, il l'avait nourri de la morale évangélique, abreuvé du divin nectar distillé par les pères de l'Église. C'est lui qui l'avait marié au sortir de l'enfance...

Et voilà les fruits amers qu'avait portés cet arbrisseau, objet de tant de soins ! La brebis fuyant le bercail Chapuzot avait été cavalcader dans les buissons ardents pleins de roses, mais aussi, pleins d'épines, et le descendant de preux écrabouillés à Bouvines et à Malplaquet courait maintenant la pré-

tentaine en compagnie d'une gueuse de café concert. Abomination de la désolation !...

Aussi ne désespérait-il pas complètement du salut de cette âme égarée ; il restait en correspondance avec Raoul, dont il ignorait l'adresse ; mais il écrivait – ô honte – en mettant sur l'enveloppe :

« Aux bons soins de M. le directeur de la Scala, boulevard de Strasbourg. »

Il est probable que les épîtres étaient arrivées à destination et que ces sermons avaient produit un effet efficace, car, ces jours derniers, le digne précepteur reçut une lettre qui lui donna au cœur une commotion électrique :

« Monsieur l'abbé,

» Je n'ai plus le sou et je reviens ; j'ai absolument besoin de parler à mes parents pour une communication importante. Je compte sur votre influence pour me faire obtenir une audience que je n'obtiendrais peut-être pas sans cela. Je vous autorise, d'ailleurs, à dire que je viens pour traiter de la *rupture*.

» Votre petit,

» PIGNE-PIGNE. »

Les phrases dansaient devant les yeux du brave vicaire dont le visage était baigné de douces larmes.

— Il revient ! il revient ! se disait-il avec ravissement. La Providence a exaucé mes prières.

Sans perdre un instant, il descendit au salon :

— Monsieur le marquis, s'écria-t-il, vous pouvez tuer votre veau le plus gras !

Le châtelain, plongé dans la lecture de la *Gazette de France*, leva un œil étonné :

— Pourquoi diable, monsieur l'abbé, voulez-vous que je tue un veau ?

— Parce que l'enfant prodigue revient. Alléluia ! Raoul accourt repentant, et n'a qu'un désir, celui de se jeter dans vos bras miséricordieux.

— Jamais ! s'écria le marquis avec énergie, jamais les portes du château ne s'ouvriront devant ce fils qui a trahi son serment, devant ce gentilhomme qui a manqué aux lois les plus strictes de l'honneur !

— Au moins, ajouta la marquise, jamais tant qu'il n'aura pas rompu avec sa drôlesse.

— Mais précisément, riposta l'abbé Gallard, c'est pour traiter celle grave question de rupture que le pauvre enfant vous demande une audience. Tenez, lisez plutôt. Vous ne voudriez pas la mort du pécheur.

Et il tendit la lettre au châtelain.

— Dans ce cas, c'est différent. Nous n'avons pas le droit de mettre obstacle à une réconciliation désirable à tous égards. Ne séparons pas ce que Dieu a uni. Répondez, monsieur l'abbé, qu'il pourra se présenter demain devant nous.

Envahi par une joie profonde, l'abbé envoya un télégramme, rempli des plus douces assurances, et le lendemain matin, un peu pâle, Raoul, qui avait débarqué de nuit à Angers, était introduit au château par son précepteur et comparaisait devant les auteurs de ses jours, installés gravement sur deux fauteuils héraldiques dans la galerie des ancêtres.

L'entrevue fut froide et digne. Le marquis, après avoir expliqué dans un discours véhément ce qu'il pensait de la conduite infâme de son fils, conclut en disant :

— Mais je ne veux pas prolonger ces reproches ; trêve de récriminations ! Votre démarche d'aujourd'hui prouve, monsieur, que le repentir est enfin entré dans votre cœur. Vous avez assez de cette femme à laquelle vous avez lié votre vie, cette femme dont je ne veux même pas prononcer le nom ?

— Oh ! absolument, répondit Raoul ; la meilleure preuve c'est que je veux en finir avec cette existence

en partie double et nettoyer complètement la situation.

— Vous comprenez que cette compagne n'était pas digne de vous.

— Voulez-vous savoir la vérité ? Eh bien, elle n'a jamais su me comprendre ; c'est d'ailleurs ce qui arrive inévitablement lorsqu'on risque de semblables mésalliances.

— Cher enfant, dit la marquise attendrie, je reconnais ton cœur d'or.

— Je savais bien ! dit l'abbé Gallard triomphant. Le fonds est bon.

— Maintenant, continua Raoul, vous trouverez sans doute, et cela sans que j'aie besoin d'insister, qu'il faut me conduire en galant homme, et qu'une telle rupture est soumise à certaines conditions financières.

— C'est trop juste, dit le marquis sans sourciller. Que faut-il pour cette drôlesse ?

— Je tiens à faire les choses largement.

— Un Pignerolles doit toujours être digne de son nom. Alors tu demandes ?...

— Cent mille francs.

La marquise et l'abbé bondirent, mais le marquis impassible alla à son bureau, et signa un chèque de cent mille francs sur le Crédit lyonnais.

— Voilà, dit-il, en tendant le papier à son fils, mais je compte sur ta parole. La rupture sera prompte.

— Elle aura lieu aujourd'hui même.

Cette fois le marquis n'y tint plus, et ouvrit les bras tout grands à son fils qui s'y précipita. La marquise pleurait, l'abbé sanglotait, Raoul riait ; c'était une belle scène de famille. Après ces touchantes effusions, Pigne-Pigne demanda la permission de s'absenter pour mettre le plus tôt possible ordre à ses affaires, et essuyant une dernière accolade, il partit après avoir serré le précieux chèque dans son portefeuille.

L'abbé remonta en voiture avec son élève, mais fut un peu étonné en entendant donner l'ordre au cocher de le conduire à Angers. Une fois arrivé à la gare :

— Pardon, fit-il, mon cher enfant, mais laissez-moi vous faire une observation. Avant de retourner à Paris, ne serait-il pas plus urgent, plus convenable de passer d'abord au château des Bruyères, et de voir la vicomtesse ?

— Pour quoi faire ?

— Mais pour lui annoncer la bonne nouvelle de votre rupture avec mademoiselle Dalti.

— Ah ça ! monsieur l'abbé, vous n'avez donc rien compris ? Ai-je jamais parlé de rompre avec Tulipia ? Il y a une *rupture*, en effet, irrévocable, définitive... mais c'est avec ma femme, née Chapuzot. Et c'est précisément pour cela que j'avais besoin de cent mille francs. Au revoir, monsieur l'abbé. Remerciez encore papa qui a été très bien.

Et sautant lestement en wagon, l'honnête Pigne-Pigne partit, tandis que, sur le quai, l'abbé Gallard, atterré, se demandait si cette fin de siècle n'était pas en même temps la fin du monde.

UN MARIAGE TZIGANE



QUAND L'ONCLE Varangeville, maire de Triquebeuf, et venu à Paris pour l'Exposition, eut fait largement honneur au dîner avec son robuste appétit de Normand, il tourna vers nous sa bonne face rougeaude, encadrée de favoris roux, puis il nous dit tranquillement :

— Maintenant, mes gars, il y a une chose que j'ai oublié de vous dire – c'est que je suis marié depuis dimanche.

Comme nous étions parents à des degrés divers de l'oncle Varangeville, et comme sa succession devait inévitablement nous revenir, cette nouvelle jeta un froid.

— Hein ! s'exclama le cousin Anquetil, tu t'es marié, notre oncle !... et tu ne nous as pas prévenus !...

— Non, ce n'est pas conforme aux usages du pays ; car ma femme est tzigane, et, en Bohême, on n'envoie pas d'invitations pour la cérémonie.

— Vous avez épousé une Bohémienne ?

— Mais oui, mes enfants, c'est toute une histoire, et mon aventure ne manque même pas d'une certaine poésie biblique. Donc, dimanche dernier, le notaire Baligan, d'Yvetot, avait voulu m'emmener aux Folies-Bergère, et nous consultions une colonne Morris pour savoir l'heure du spectacle, lorsque nos yeux vinrent à tomber sur une grande affiche :

Concours universel et international de beauté
de Neuilly-Paris.

Vous savez, à Triquebeuf, les distractions sont rares, de plus, comme maire, je suis astreint à une certaine tenue ; bref, cette annonce me tira l'œil. Baligan aussi, en sa qualité de notaire, paraissait très excité ; il paraît qu'à Yvetot les jolies femmes sont aussi rares qu'à Triquebeuf. Nous frêtons un fiacre et nous voilà partis tout le long de l'avenue de la Grande-Armée. Nous arrivons devant une espèce de café brillamment illuminé au gaz ; une partie de ce café avait été transformée en salon, grâce à des draperies rouges et or, et devant la porte de ce petit temple improvisé se tenait un domestique en livrée à la française, tout galonné, et d'une belle prestance.

D'un geste gracieux, il nous montre un guichet où nous versons chacun cinquante sous, il soulève

la portière, et nous entrons. Ah ! mes enfants, quel spectacle ! Sur une estrade étagée de gradins, une vingtaine de femmes parées de costumes étincelants de soie, de dorures et de pierreries, étaient assises dans des poses gracieuses : les unes faisant, paraît-il, partie d'un orchestre hongrois, jouant qui du violon, qui de la mandoline, qui de la guitare, sous la direction d'une grande belle fille, portant sur la tête un talpack et moulant ses appas rebondis dans un dolman de satin blanc tout soutaché de passementeries et de brandebourgs.

» Elle s'appelait Louise Schickel et avait sous ses ordres toute une dynastie de sœurs Schickel également costumées : Cécile, Claire, Irma, Nini, Marthe et Bertache. Il y avait au centre une odalisque, Aïcha-Bey-Zeitounn, habillée un peu comme la belle Fatma, avec une veste de velours, des bracelets de pied et un casque de fleurs ; il y avait une Russe, Lina Leren, aux pommettes saillantes, aux narines dilatées, une gaillarde ; une Espagnole, Carmen, avec des yeux immenses, des accroche-cœurs et un peu de moustache au coin des lèvres, – Baligan aime beaucoup la moustache au coin des lèvres, – puis sur le haut de l'estrade des petites Françaises, Renée, Roger, Louise, Céline, Berthon, toutes simples dans

la robe en drap de Jenny l'ouvrière, mais charmantes quand même !

» Quant à moi, j'avoue que je fus littéralement médusé par le numéro 19, une grande créature au teint cuivré, aux cheveux noir-bleu, aux lèvres pourpres comme du sang, la tête enroulée dans une espèce de turban aux nuances éclatantes ; elle chantait à mi-voix, avec des élévations de bras qui faisaient pointer les seins sous la basquine d'or :

Alarabes de cavallo
Sin poderse menear
Con espadas, y los cuellos
Ballestas de buen echar.

» Immédiatement, je regardai sur le programme le nom du numéro 19 : elle s'appelait Zuela Soltikarosch. C'est absurde ; mais elle se fût appelée Caroline Brechut, que j'eusse été positivement désolé, tandis que Zuela Soltikarosch, ça vous avait une allure romanesque inconnue à Triquebeuf. Je la contemplai de tous mes yeux, et sans doute elle s'aperçut bien vite de ce manège, car elle se mit à son tour à me darder de son regard de flamme.

» Il faut vous dire que tous les spectateurs devaient voter à la sortie. Le prix de beauté devant

être donné au suffrage universel, et c'est sans doute pour cela que ces dames déployaient à notre intention toutes leurs grâces, toutes leurs coquetteries, tirant tous leurs feux d'artifice, montrant leurs dents, renversant leur torse dans des attitudes pâmées, laissant apercevoir un bout de jambe sous les jupons fanfreluchés, et il en résultait comme un échange de fluide électrique entre les gradins et la salle.

» Pour moi, mon choix était fait, et tandis que le gros Baligan s'efforçait d'hypnotiser sa Carmen moustachue – il a toujours eu des goûts canaille, Baligan – moi, je m'abîmais dans l'admiration de ma tzigane qui, là-haut, continuait à me sourire comme dans un rêve, avec quelque chose de sauvage et de fou qui me troublait – oui ! qui me troublait la digestion. Les dames hongroises avaient commencé la *Valse du Concours* par le chevalier de Yrioty, encore un chevalier que nous ne connaissons pas à Triquebeuf ; puis, bientôt après, elles entamèrent la *Marche de Rakoczy*, cette marche piaffante pleine de cris, d'éclairs et de coups de sabre. À mesure que la mélodie se dégageait nette et stridente, tandis que les cordes sous les coups d'archet énergiques semblaient prêtes à se rompre dans un paroxysme de tension, ma Zuela Soltikarosch écoutait, comme ins-

pirée, et dans ses yeux agrandis passaient les souffrances d'innombrables siècles de servitude. La plainte des générations opprimées semblait monter au ciel en spirales sonores comme les rumeurs qui s'élèvent d'un champ de bataille, et retomber ensuite sur le monde désolé. Peu à peu, cependant, le rythme s'était accéléré comme celui d'un départ de cavalerie au trot avec des ondulations d'aigrettes, un cliquetis de sabres et d'éperons, et Zuela, transfigurée, la langue rouge dardant entre ses dents de jeune loup, me regardait triomphante avec une indicible fierté, Était-ce celle musique enivrante ? Était-ce ce costume étincelant ? Était-ce cette atmosphère capiteuse, saturée d'électricité et de désirs ? Je ne sais, mais je me sentis pris, mais pris jusqu'aux moelles, et capable de faire toutes les folies pour posséder cet être étrange et charmant qui galvaudait ainsi sa beauté dans une exhibition foraine. Voter pour elle, c'était quelque chose ; mais mon bulletin était une manière bien insuffisante de lui témoigner mon admiration.

» Aussi lorsque l'impresario, après nous avoir remerciés de notre visite, nous eut déclaré que la séance était terminée, je laissai Baligan voter pour Carmen, je glissai tout ému mon numéro 19 dans

l'urne de bois que nous tendait le beau valet de pied, et, tandis que la foule s'écoulait dans la direction de l'Arc de Triomphe, j'attendis tout seul, embusqué derrière un des gros arbres de l'avenue.

» Un quart d'heure après, je vis sortir les concurrentes : d'abord les musiciennes hongroises emmitouflées dans de vieux tartans, et portant leur instrument de musique sous le bras ; puis l'odalisque, s'en allant bras dessus bras dessous avec l'Espagnole moustachue ; puis les petites Françaises toutes frissonnantes dans leur robe mince sous la bise aigre de la nuit ; puis enfin ma Zuela Soltikarosch, magistralement drapée dans une sorte de dalmatique toute soutachée d'or. Elle marchait toute seule, d'un beau pas élastique, et, à tout hasard, je la suivis. Dans quel quartier m'emmenait-elle, bon Dieu ! Un tas de petites ruelles bordées de jardinets avec çà et là une maisonnette blanche perdue dans les arbres ; enfin nous arrivâmes boulevard Inkermann, et là, dans une espèce d'impasse, elle frappa à la porte d'un pavillon en briques. Je vis dans l'ombre un hérissément de moustache et de mèches rebelles, un œil terrible sous un sourcil fourni, et un crâne rasé avec une touffe de cheveux au sommet.

» – Vous savez ! – comme disait Dupuis, – il y a comme cela des moments où l'on ne peut pas s'empêcher de faire des bêtises : c'est ce qu'on appelle l'enthousiasme. Je me précipitai à la suite de Zuela et entrai avec elle dans la maison. Je me trouvais nez à nez avec un grand gaillard bien pris dans une vieille redingote à brandebourgs, avec une barbe blanche michelangesque qui ruisselait sur son ventre.

» – Qui es-tu, audacieux étranger qui ose franchir le seuil de Soltikarosch, me dit-il en caressant de la main un poignard au pommeau niellé, et pourquoi suis-tu ma fille Zuela ?

» J'étais fou ; jamais il ne m'était rien arrivé de semblable à Triquebeuf.

» – Je suis, lui dis-je, un admirateur passionné de ta fille, et je suis venu pour la conquérir.

» – Je pense, me dit-il en me regardant d'un air féroce, que c'est pour le bon motif. Tu ne voudrais pas insulter un Soltikarosch. Tu veux épouser Zuela ?

» – J'épouserai Zuela, dis-je avec conviction.

» Alors, mon tzigane avec une étrange majesté alla chercher sa fille, jolie ! oh jolie ! avec ses épaules nues et ses cheveux dénoués, enroulés de sequins,

qui lui tombaient sur les épaules, – puis il mit sa main dans la mienne. Il ouvrit un grand livre dont il lut gravement un paragraphe en latin, puis, nous embrassant tous deux sur le front, il me tendit une cruche d'argile en m'ordonnant de la jeter à terre. Il me semblait que j'étais Gringoire épousant la Esmeralda. La cruche se brisa en quatre morceaux.

» – Voilà, me dit le beau vieillard, tu es marié à Zuela pour quatre heures. À vingt francs l'heure, cela fait quatre louis que tu as préalablement à remettre à ma fille.

» Je sortis mes quatre louis, et je vis la belle Zuela les fourrer immédiatement dans ses bas – suivant la coutume tzigane.

» Et voilà, mes enfants, continua l'oncle Varangeville, comment je me suis marié hier. Mon union a duré quatre heures, et ça me suffit.

» – Ouf! dit le cousin, vous nous aviez fait une peur!... Allons, à la santé de l'oncle Varangeville.

» – Et si vous le voulez bien, aussi, à la santé de Zuela, ajouta notre oncle avec une nuance d'inquiétude.

BATTUE !...



PIERRE DE PARDAILLAN, dans son grand hall de l'avenue de Villiers, était en train de revernir avec soin un tableau d'ancêtre empanaché, et déjà, sous son pinceau, la fière devise venait de réapparaître flamboyante dans un coin sombre de la toile :

Pardaillan, pour mon Bien, ma Dame, et mon Roi !
Si tu m'attends, confesse-toi !

lorsqu'on frappa doucement à la porte, et, à sa grande surprise, il vit entrer la baronne de Fontades. Ce ne fut pas, d'ailleurs, une entrée, ce fut un ouragan, une tempête qui alla s'abattre avec un grand bruit de soie froissée sur un des divans de l'atelier. Pierre s'aperçut alors que le regard de la baronne était voilé par de grosses larmes ; on eût dit un rayon de soleil filtrant à travers une goutte de rosée.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Pierre en s'empressant autour de la belle éplorée.

— Il y a... il y a, dit madame de Fontades entre deux sanglots, il y a que Bertrand m'a battue.

Comment, il avait osé!... Ce misérable Bertrand d'Occaze avait levé sa main de cuirassier soudard sur cette mignonne créature, sur cet être pétri de roses et de lait, sur ce merveilleux produit de la civilisation la plus raffinée et la plus corrompue, qui s'appelait Diane de Fontades! Il connaissait depuis longtemps tous les détails de cette liaison déjà longue, et si d'Occaze n'avait pas été aimé, lui, Par-dailan, aurait eu quelques chances, car, à certains jours, Diane l'avait parfois regardé avec un œil rempli de regrets très tendres. Et la veille encore, comme elle avait été charmante dans cette avant-scène des Bouffes!

— Oui, continua madame de Fontades, entre deux sanglots, c'est à la suite de la soirée d'hier. Vous vous rappelez que madame d'Extravagues m'avait demandé de changer de place pendant l'entr'acte; il en est résulté que nous nous sommes trouvés très près l'un de l'autre, vous et moi, et que, par hasard sans doute, votre genou s'est, une ou deux fois, rencontré avec le mien.

— Oh! pur hasard! dit hypocritement Pierre.

— Puis, lors de la grande scène du fond, vous vous êtes penché pour mieux voir le départ de Théo, et votre moustache m'a un peu effleuré le cou... Oh!

je ne vous le reproche pas, mais enfin, j'ai frissonné, moi, je suis si chatouilleuse ! et Bertrand a parfaitement remarqué tout cela.

— Alors ?...

— Alors, aujourd'hui, quand je suis venue le voir à deux heures, il m'a fait une scène de jalousie atroce, me disant que je n'avais pas d'âme, que j'étais une poupée, une coquette froide, et comme je riais, le trouvant un peu ridicule, il m'a saisie par le bras et m'a rouée de coups. Et il avait l'air méchant, méchant!... Jamais je ne l'avais vu comme cela : les sourcils froncés, les yeux flamboyants, et avec cela tout pâle. Il ne paraissait plus ridicule du tout, j'avais un peu peur, et, au fond, je le trouvais même très beau... Puis, tout à coup, il s'est jeté lâchement à mes pieds en pleurant et en me demandant pardon... et c'est alors que j'ai compris toute l'indignité de sa conduite.

— Mieux vaut tard que jamais, et j'espère bien que maintenant c'est fini ?

— Revoir cet homme qui m'a brutalisée ? J'aimerais mieux mourir ! Tenez, voyez mon bras.

Et la baronne, relevant sa manche, montra au-dessus du poignet sa chair délicate marbrée d'un

cercle violet comme mademoiselle Brandès martyrisée par le duc d'Albe.

— C'est épouvantable ! dit Pardaillan tout attendri. Couvrant de baisers la meurtrissure, il se précipita vers son armoire, en retira une petite bouteille d'arnica, et, quelques secondes après, une compresse bien fraîche était posée sur la partie lésée.

— Ah ! cela me fait du bien, beaucoup de bien, dit Diane souriant à travers ses larmes ; mais c'est que je n'ai pas que cette contusion, mon pauvre ami ; j'ai des bleus partout.

— Eh bien, nous mettrons des compresses partout ! répartit Pierre avec élan ; pour le moment, je ne suis plus un amoureux, je suis le médecin, et un docteur n'est pas un homme.

Oui, il y avait des bleus partout : sur l'avant-bras blanc et satiné, sur les épaules de neige – car il avait forcément fallu enlever le corsage pour se rendre compte de la gravité des ecchymoses ; – ça et là, sur la poitrine altière, sur la gorge harmonieuse comme une ode apparaissait quelque nuance bleuâtre, papillon d'azur posé sur un lis, – et immédiatement Pardaillan couvrait la blessure de baisers d'abord, d'arnica ensuite, en murmurant dans un cri de rage et de plaisir :

— Ah ! ce Bertrand, quelle brute ! Malgré lui, il se rappelait la Marguerite du *Petit Faust*, montrant dans une situation analogue son beau corps :

Tenez, voyez ; là, c'est tout bleu,
Et puis, voyez ; là c'est tout noir.

Mais, du moins, il n'avait pas du tout envie de répondre, comme le pudibond héros d'Hervé :

Je n'ai pas besoin de voir !
Cachez-moi ça ! Cachez-moi ça !

Il voyait, il voyait de tous ses yeux, et, qui mieux est, il embrassait de toutes ses lèvres, soignant la pauvre Diane comme une enfant malade, calmant ses sanglots, buvant ses larmes ; et, ma foi ! la pauvre petite baronne paraissait se trouver si bien de ces caresses et de ces lotions d'amour, que bientôt il fallut retirer le corset, car décidément ce misérable d'Occaze n'avait rien respecté. Diane résistait bien un peu, mais le pseudo-docteur soignait si affectueusement, il avait des manières si expertes au pansement physique, des paroles si appropriées au pansement moral que, vraiment, on ne pouvait que se laisser faire en fermant les yeux.

Bientôt le jupon de satin rose bordé de chantilly noir tomba à son tour, car décidément Bertrand avait cogné à tort et à travers, et il y avait aussi des bleus sur la jambe arquée et fière terminée par un pied adorable dont le pouce se retroussait comme la statue d'Isis de Franceschi, sur la cuisse divine, sur la hanche potelée... Au fait, était-ce un bleu ou un grain de beauté qu'il y avait sur la hanche ? Au point où en était Pardaillan, on pouvait aisément confondre, car il commençait à perdre un peu la tête, et sa vue était si trouble qu'il fut obligé de s'approcher tout près, tout près pour se rendre compte, tant et tant que Diane énervée finit par balbutier :

— Au moins poussez le verrou, mon ami.

Cette idylle se passait au printemps dernier, alors que les marronniers étaient en fleur et que M. Alphand protégeait ses pelouses embaumées contre les trop ardents adorateurs des fontaines lumineuses jaillissant au milieu d'un peuple de dieux. Pendant tout le mois de juin, Diane continua d'adorer Pierre, et lorsque par hasard le souvenir de Bertrand d'Occaze venait à surgir, madame de Fon-

tades rassurait d'un mot les jalousies de son bien-aimé en lui disant :

— Un homme qui m'a battue ! Ah ! chéri, tu n'as rien à craindre. Jamais je ne le reverrai.

— Alors, tu seras toujours à moi ?

— Oui, toujours, toute la vie. Tu es si doux, toi, si bon, si prévenant, si raffiné !

Tu m'as si bien guérie, et tu me rends si follement heureuse !...

Là-dessus, on échangeait un nouveau baiser, et Pierre avait de nouvelles occasions de constater l'efficacité des compresses d'arnica sur la chair féminine, chair qui avait repris toute son impeccabilité marmoréenne. Malheureusement le Grand-Prix sonnait bientôt l'heure des départs. Et au commencement de juillet, Diane, après des adieux déchirants, s'arrachait des bras de son ami et partait au fin fond de l'Auvergne pour le château de Plessis-Cornard, où elle restait jusqu'en octobre, en compagnie de son noble époux, le baron de Fontades.

Ces jours derniers, Pierre, passant par l'avenue Gabriel, vers six heures et demie, fut tout étonné de voir rouvertes les persiennes de l'hôtel Fontades. Comment ne l'avait-on pas prévenu du retour ? Il monta et trouva Diane en grande toilette de dîner,

corsage demi-peau très élégant, crêpe de Chine et branche de palmier, retenu sur l'épaule par un pouf de plume ; jupe vert-céladon, dont les plis se perdaient dans le vague retroussis du palmier en velours vert sur satin vert pâle. En entendant la porte s'ouvrir, elle avança vivement les deux mains tendues... puis elle manifesta un certain étonnement en apercevant Pierre, qui lui disait :

— Depuis quand êtes-vous revenue ?

— D'hier seulement, mais M. de Fontades n'arrive qu'après-demain.

— Alors, puisque vous êtes seule, vous dînez avec moi ?

— Oh ! ce soir, tout à fait impossible. J'ai la maison à remettre en état... et puis je suis un peu fatiguée.

— Et Bertrand ?

— Mais, ne vous ai-je pas dit cent fois, mon cher, que c'était fini ? dit Diane avec impatience. Un homme qui m'a battue !

La conversation languissait, un peu froide après les épanchements de cet été. Pierre eut la perception confuse qu'il gênait, et comme sept heures venaient de sonner, en homme discret et bien élevé, il se retira.

Il redescendit l'avenue pour aller dîner à l'« Épatant », mais il n'avait pas fait vingt pas qu'il aperçut, de l'autre côté des Champs-Élysées, la silhouette gigantesque du cuirassier d'Occaze en tenue de soirée et cravate blanche.

— Tiens ! tiens ! fit Pardaillan, très intéressé.

Il se retourna et, quelques minutes après, il voyait Bertrand entrer à l'hôtel Fontades. Alors, Pierre continua philosophiquement sa route, et, arrivé au cercle, il écrivit à Diane ce petit mot qu'il fit immédiatement porter par le chasseur :

« Si l'on vous bat au dessert, faites-moi appeler. Je suis au cercle... et j'ai encore un peu d'arnica. »

LE PLUMET DU SAINT-CYRIEN



PAUVRE LANIATI!... dit le capitaine d'Esperon en jetant le journal du mess où il venait d'apprendre la mort de la chanteuse. Pauvre Laniati!... Ah! je l'ai bien aimée!

— Comment! fit-on à la ronde, Laniati! Mais c'était une matrone qui frisait la quarantaine.

— Aussi, ce sont des souvenirs qui remontent bien loin, à l'époque où j'étais simple cavalier de première classe à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, c'est-à-dire quand l'avenir ne m'apparaissait qu'à travers les plumes blanches et roses qui surmontaient mon shako aux jours de sortie.

— Alors, vraiment tu avais été amoureux de cette grosse dame?

— Fou, mes amis, littéralement fou! mais j'ajoute, pour ma décharge, que la grosse dame que vous avez pu voir il y a quelques jours sur la scène de l'Eldorado était alors une grande jeune fille brune, à l'ondulante chevelure, crespelée comme la *Salomé* de Regnault, et dans le regard sombre, quelque chose

d'inspiré qui faisait taire les loustics et vous prenait jusqu'aux moelles.

Un certain dimanche qu'il y avait eu *sortie-galette*, nous avons été à l'Alcazar avec Chabert et d'Estignac, et – toute modestie à part – nos trois uniformes du vieux bahut avaient fait sensation au moment de notre entrée dans le jardin. Nous étions si radieux, si satisfaits, nous étions tellement persuadés que le monde entier nous appartenait et devait être conquis par nos moustaches blondes et nos yeux de vingt ans, que la sympathie rayonnait autour de nous comme ce fluide spécial que dégagent la force et la jeunesse.

D'ailleurs, nous avons pris part au boucan général avec une incomparable maîtrise. Chabert avait une voix de stentor qui dominait les tumultes ; d'Estignac applaudissait en tirant à moitié sa grande latte du fourreau, ce qui produisait un vacarme merveilleux, et moi j'avais une certaine manière d'imiter le cri du coq qui, j'ose le dire, constituait un véritable monopole.

À certain moment, Laniati parut en scène, grave, sévère, drapée dans cette robe de tulle noire avec laquelle elle avait l'air de porter le deuil de la patrie.

— Tenue peu bahutée ! cria Chabert.

— Chanteuse pour le théâtre du Père-Lachaise !
hurla d'Estignac.

— Cocorico ! lançai-je de ma plus belle voix.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces trois fines plaisanteries eurent, comme toujours, un succès colossal parmi ces crétins et ces gommeux qui composent le public des matinées beuglantes. Cependant Laniati, indifférente aux sarcasmes et aux quolibets, planant comme dans un rêve sublime et surhumain où aucune éclaboussure ne pouvait l'atteindre, s'était avancée devant la rampe et là, elle avait entonné la chanson des *Turcos*. Cela commençait sur un rythme allègre et relevé, quelque chose comme un pas redoublé pimpant et martial emmenant les soldats à la victoire :

Les turcos, les turcos sont de bons enfants (*bis*)

Mais il ne faut pas qu'on les gêne,

Autrement, la chose est certaine,

Les turcos deviennent méchants.

Ça n'empêch' pas les sentiments.

Les turcos, les turcos sont de bons enfants.

Puis la chanson racontait les prouesses de Forbach, alors que les turcos avaient fait désespérément leur fameuse trouée à la baïonnette. Laniati avait de

grands gestes larges qui lançaient à l'assaut tous ces enfants du désert, mais aussi qui fauchaient terriblement les files bleues. Ils étaient partis cinq cents, et au retour.

Les turcos n'étaient plus que trente !

Alors, la chanteuse d'une voix sourde, entrecoupée de sanglots, reprenait sur un ton mineur le joyeux refrain du commencement :

Les turcos, les turcos sont de bons enfants.

Et c'était si triste, si poignant ; la plainte qui montait de l'orchestre en spirales sonores, pour retomber ensuite sur le champ de bataille désolé, contenait tant de gémissements, tant de cris, tant de douleurs qu'on se sentait le gosier étranglé par l'émotion et qu'on éprouvait comme une grosse envie de pleurer. Quant à moi, je l'avoue franchement, j'avais les larmes aux yeux, et, tandis que la salle entière électrisée éclatait en applaudissements, je pris le plus beau bouquet de la marchande, et, plantant au centre des roses mon plumet, j'escaladai, accompagné de mes deux camarades, la table, les chaises, la balustrade même des musiciens, pour porter moi-même mon hommage jusqu'à la chanteuse.

L'effet de cette manifestation nationale faite par ces trois saint-cyriens fut irrésistible. Tout le monde se leva, criant, acclamant avec frénésie ; c'était du délire, et jamais, je crois, dans le courant de sa longue carrière, Laniati n'a obtenu une semblable ovation. Que fut-ce lorsque après avoir embrassé mon plumet tricolore et l'avoir accroché à son corsage, où il faisait une tache joyeuse et claire sur le costume noir, elle reprit le premier couplet. Moi j'étais emballé, complètement emballé ; cette simple chanteuse de café-concert représentait pour moi, en ce moment, la jeunesse, la revanche, la patrie, l'amour, toutes les idoles chéries et vénérées auxquelles mon cœur de vingt ans consacrait un culte enthousiaste. Que vous dirai-je ? mes amis, le cœur battait à tout rompre, j'attendis la chanteuse à la sortie du concert. Elle me reconnut et, attendrie, avança vers moi les deux mains tendues. Dans cette chaude étreinte je lui donnai mon cœur tout entier, et, après avoir pris rendez-vous pour le dimanche suivant, je rentrai à Saint-Cyr, non sans m'être procuré avec beaucoup de peine un plumet de rechange.

Je n'avais plus la tête à rien ; je songeais à Laniati le jour, j'en rêvais la nuit. Elle m'apparaissait à la manœuvre dans le champ de Mars, aux cours

de l'amphithéâtre, aux séances du manège, et le soir, dans mon petit lit du dortoir de Balaklava, c'est encore elle qui se penchait vers moi pour endormir ma dernière pensée. J'étais devenu incapable d'aucune application, d'aucun travail sérieux, passant de longues heures à rêvasser ou, comme nous disions dans notre argot spécial, à « piquer l'étrangère ». Cette disposition d'esprit était d'autant plus fâcheuse que l'inspection générale approchait et que le capitaine instructeur devait inspecter l'escadron sur le terrain le vendredi suivant.

À cette époque-là, il fallait, vous vous en souvenez, réciter la théorie littéralement, sans omettre une virgule, sans remplacer un mot par un synonyme, c'était un Credo qui avait toute l'immutabilité farouche d'un dogme ; or, dans la situation où j'étais, impossible de plier ma mémoire à cet exercice mécanique. Il y avait surtout un sacré mouvement de *Rompre par la droite pour marcher vers la gauche* que je n'avais jamais pu réciter convenablement. Si le capitaine me demandait ce mouvement-là, j'étais sûr de mes quatre jours de consigne, et quatre jours attrapés le vendredi, c'était la privation de sortie pour le dimanche suivant, c'était le rendez-vous manqué avec Laniati ! Jugez de mes perplexités.

La seule manière d'échapper à ce terrible examen eût été de couper à la manœuvre, et d'être exempt de cheval; mais comment? Le médecin-major Mouillac était inaccessible aux carottes, et les connaissait toutes dans les coins. Si on lui parlait d'un embarras gastrique, il répondait que le travail en selle était excellent pour la digestion. Une migraine?... Un temps de galop au grand air dégagerait le cerveau. Ce qu'il fallait, c'était une blessure quelconque empêchant de monter à cheval. Je confiai mes alarmes à Chabert.

— C'est bien simple, me dit-il, nous allons te confectionner une contusion au genou.

Comment cela?

— D'Estignac est très fort aquarelliste; viens dans l'étude d'Inkerman; nous allons te peindre cela.

Oh! cette peinture de mon genou!... Tout le peloton y travailla. On avait fondu dans des godets les nuances les plus variées, depuis le bleu jusqu'au violet, en allant jusqu'au vert de mer. Chacun donnait son avis, allongeait un coup de pinceau, faisant une retouche savante. Je possédai bientôt une rotule épouvantable dont la chair avait passé par toute la gamme de la meurtrissure et du sang extravasé. Cela faisait peine à voir. Ainsi accoutré, je me présentai

à la visite du docteur, tout en boitant d'une manière lamentable.

— Diable ! fit le brave Mouillac étonné, voilà une fameuse contusion. Où avez-vous attrapé cela ?

— C'est le sauteur qui m'a cogné contre un des piliers. Je souffre beaucoup.

— Eh bien, dit-il à l'infirmier, lavez-moi ce genou à grande eau avec une lotion d'arnica.

— Non ! non ! pas d'eau ! m'écriai-je avec terreur.

— Pourquoi donc ? insista Mouillac en me fixant derrière ses lunettes, la bonne eau fraîche, c'est la drogue souveraine.

Hélas ! ce qui était à craindre arriva. Sous l'action de l'éponge mouillée, toute la belle peinture, le chef-d'œuvre qui avait coûté tant de génie, disparut en en clin d'œil, et l'infirmier goguenard montra au docteur un genou blanc, sain, gaillard, guéri comme par enchantement.

— Tiens ! tiens ! fit Mouillac en pouffant de rire, on s'instruit tous les jours. J'ai trente-deux ans de service, et je ne la connaissais pas encore, celle-là. Tous mes compliments, monsieur Bazar ; vous êtes un malin, et vous arriverez à l'Académie des beaux-arts... Mais, en attendant, comme tout chemin

conduit à Rome, vous allez me faire le plaisir de grimper à l'ours.

Le motif de ma punition était fantastique. Cavalier d'Esperon : huit jours de salle de police. *A tâché, par un travail pictural, de surprendre la bonne foi du docteur en exécutant autour de sa rotule une savante meurtrissure qui n'existait que dans son godet fantaisiste.* Le général m'augmenta de huit jours ; puis, à la manœuvre, je ne pus jamais sortir de mon mouvement : « Rompre par la droite pour marcher sur la gauche », si bien que les punitions s'enchaînèrent et que je restai consigné jusqu'à la fin de mon année d'école.

Depuis, je n'ai plus revu la chanteuse ; j'ai eu d'autres attractions, d'autres préoccupations, d'autres entraînements, mais tout ce passé si joyeux, si ensoleillé, s'est subitement dressé devant moi lorsque j'ai lu dans le journal la mort de la diva. J'ai su depuis qu'elle avait toujours conservé chez elle, au milieu de ses couronnes et accroché à la place d'honneur, le plumet blanc et rose du petit saint-cyrien.

Pauvre Laniati !...

FIN

TABLE



LE SERMENT DE LEO
SUR LE VOLGA
LOUISE ?
LE CAPITAINE MIAOU
A QUI L'ESTAMPILLE ?
EUPHÉMISME
LA BOMBARDA
LA CONDITION D'EDWIDGE
AMOUR ET BACCARA
LE DRAGON ET LA DANSEUSE
CHAMBRE 19
LA LEÇON D'ANGLAIS
SIMILIA SIMILIBUS
LE TONKINOIS ET LA COMTESSE
LILINE
LE DÉCRET DE MESSIDOR
L'ART AVANT TOUT
LE CHÈQUE
LE PARI
LES ÉPAULETTES
RAJEUNISSEMENT
QUAND MÊME

LES POULETS DU COLONEL
LA RUPTURE
UN MARIAGE TZIGANE
BATTUE
LE PLUMET DU SAINT-CYRIEN